

Dérapiage

Par Junain Lavillet

Christophe a perdu la mémoire, sa vie est devenue un indéchiffrable puzzle. Peut-être que son premier livre pourra l'aider à retrouver son passé ? Il comprendra ainsi qui est Pauline et ce qui l'a poussé à retourner aux 3 Roches, sa grande demeure familiale...

PROLOGUE

La voiture de Christophe roulait plein phare et à vive allure suivant une route sinueuse qui esquivait les morceaux de forêt jetés à sa tête. À chaque fois que Christophe empoignait le levier de vitesses, c'était pour lui donner des à-coups énergiques. Les conditions atmosphériques s'étaient brutalement dégradées. À la nuit sans étoiles, était venue s'ajouter une pluie fine qui menaçait de virer au déluge. Les ténèbres resurgissaient aussitôt écartées par les phares puissants de l'auto.

Christophe continuait à prendre ses virages aussi vites et serrés, la voiture encaissait les courbes sans broncher malgré le manque d'adhérence. Fatigué, ses yeux fixaient bizarrement la route, il ne voyait rien, ses idées lui verrouillaient l'esprit. Christophe accéléra encore pour sortir au plus vite de cette forêt qui l'angoissait. Il y eut un virage en épingle, suivi d'un autre dont la courbe lui était

contraire. Christophe n'avait pas vu le panneau signalant d'un zigzag cette bizarrerie de la route. La voiture continua tout droit. Lorsqu'il freina en urgence, sa voiture mordait déjà sur l'accotement. Vacarme énorme, tremblement et cahots dans l'habitacle, projection de terre brune, la voiture traça à toute vitesse dans les bois. Le premier arbre un peu costaud emporta le rétro gauche, un trou au sol finit de faire exploser le pare-chocs avant, tandis que les branches basses martelaient la carlingue. Un arbre placé entre les deux phares de la voiture mit fin brutalement à la course. Le choc fut terrible. La tête de Christophe heurta le volant où venait de se déclencher l'airbag de sécurité. Il perdit connaissance.

De la route on ne voyait plus qu'une étrange lumière sortir des bois. Les vapeurs d'huile et d'essence mêlées à la brume naissante avaient créé d'étranges reflets dans la nuit. Cela aurait certainement plu à Christophe s'il n'avait pas été inconscient et en sang sur l'airbag de sa voiture parfaitement ignorant du chaos qu'il venait de créer et de l'histoire à venir.

CHAPITRE 1

Dans la résidence Les Arcades, il n'y avait plus que quelques maisons éclairées. C'était un coin tranquille, on pouvait parier qu'ici chaque maison comptait une famille heureuse. Anne était allongée sur le canapé de son salon, assoupie depuis une dizaine de minutes. La lumière de l'halogène filtrait par la porte- fenêtre faisant croire que dans son foyer on faisait partie de ces irréductibles qui aimaient veiller tard le soir. Elle s'était endormie devant la télé qui continuait de geindre avec ou sans son attention. Habituellement, Anne était une femme séduisante, mais rarement quand elle portait sa robe de chambre en laine comme ce soir. Son mari la trouvait repoussante. Anne, au contraire, la trouvait délicieusement confortable, si elle ne pouvait pas lâcher la bride de la féminité avec lui, avec qui le pouvait-elle donc ?

Anne avait 51 ans. C'était une jeune quinquana pleine de lucidité. Elle avait tout à fait conscience que les années ne se rattrapent pas et qu'elle ne serait jamais aussi belle que ce qu'elle avait pu être à 20 ans. Question beauté, il lui semblait qu'à présent il était de son devoir d'être vigilante

et que plus rien n'irait de soi... Depuis quelques années, elle portait les cheveux plus courts, n'avait jamais passé autant de temps dans la salle de bain et dépensait de petites fortunes en cosmétiques. C'est à ce prix-là qu'elle espérait décrocher des autres la palme d'un charme distingué et plein de gouts, ce qu'on croit être le pis-aller de la beauté pour les femmes d'âge mûr.

Anne venait d'un coup de sortir du sommeil avec un vague sentiment d'angoisse. Elle jeta un œil sur la télé comme si elle pouvait être la fautive de quelque chose. Dehors, il faisait très noir et une pluie importante s'était mise à tomber. Quelques éclairs venaient à intervalle régulier déchirer le ciel. Le tonnerre se fit entendre comme si le ciel s'éclaircissait la voix. Machinalement, elle regarda l'horloge au mur, il n'était pas loin de 23h. Christophe n'était pas rentré. Elle espéra qu'il ne s'était pas trouvé bloqué dehors... Cela lui arrivait souvent de prendre la voiture en soirée pour se balader. Anne avait dû d'abord se convaincre qu'il n'utilisait pas ce temps pour courtoiser quelques poules avant de le laisser filer. Elle avait fini par le laisser courir la campagne si tel était son bon plaisir.

C'était un artiste, il ne fallait pas toujours chercher à comprendre la logique... Ils étaient ensemble depuis suffisamment longtemps, leur expérience du couple leur avait enseigné à ne pas s'engager dans d'inutiles disputes. Avec le temps, Anne était parvenue à museler son appréhension de l'adultère, mais là sa peur était tout autre. Elle savait qu'elle ne pourrait trouver le sommeil à moins d'attendre son retour. Pour tromper son ennui qui se mutait progressivement en inquiétude, elle alla se préparer un thé qu'elle but au salon. Les minutes s'écoulèrent lentement et se transformaient comme autant de minuscules aiguilles prêtes à la torturer : Anne composa le numéro de Christophe. Elle tomba directement sur la messagerie. Ce dernier évènement accéléra sa pensée où son énervement dépassa son stress. Le message qu'elle lui laissa trahissait son amertume. Qu'est-ce qu'il pouvait bien faire ? Anne ne supportait pas de perdre la maîtrise des évènements. Elle décida finalement d'aller se coucher ayant opté pour une forme d'anesthésie de sa pensée avant qu'elle ne s'emballe et forme des scénarios inspirés par le pire.

Le sommeil ne l'embarqua pas loin. Sur le coup de 3h, elle s'était de nouveau réveillée. Son cerveau avait, semble-t-il, continué sa déroute sur le chemin d'une réalité à venir des plus sinistres. Christophe ne l'avait pas rejoint dans le lit. Cette fois, elle eut le sentiment qu'il aurait pu lui arriver quelque chose de grave. Elle lui envoya un message. Déjà elle envisageait de devoir appeler la police ou les hôpitaux du coin. Anne luttait avec sa sombre inquiétude. Le temps devenait un espace trop grand qu'il fallait à tout prix combler, mais elle savait pouvoir y verser dedans que le fruit de sa mauvaise réflexion. Il fallait qu'elle se rendorme.

C'est la sonnerie de son téléphone qui avait ramené Anne à la réalité. Son cœur s'affola. 7h du matin, personne n'appelle à cette heure pour dire quelque chose de bon. Elle attrapa le téléphone s'imaginant que par cette seule action, elle mettait en marche des puissances trop grandes et le jeu de l'inévitable. Christophe lui était apparu chagrin toute cette semaine, lui qui était déjà si déprimé à cette période de l'année... Jamais elle n'aurait dû le laisser partir seul ce soir. Elle décrocha.

L'heure était étrange pour une conversation tout juste banale. Aux premiers mots de son interlocuteur, toute la mauvaise nuit d'Anne avait été évacuée. Son cœur se mit à battre plus fort, tandis qu'elle écoutait des mots terribles : Christophe avait eu un accident sur la route. On l'avait transporté à l'hôpital. Même avec les questions insistantes d'Anne, le gendarme au téléphone n'avait pu lui en dire plus. Durant leur conversation, elle avait gardé son sang-froid, faisant répéter l'homme afin d'être sûre de bien saisir toutes les informations utiles. C'est seulement une fois la conversation terminée que ses nerfs lâchèrent. Si cela se trouve, ce flic avait seulement cherché à la tenir tranquille, Christophe était déjà mort... c'était la procédure : on voulait qu'elle fasse le trajet jusqu'à lui, au pas, car le brigadier avait eu assez de drames pour sa soirée...

Au-delà de l'angoisse, deux attitudes dominèrent Anne : elle voulait faire vite, elle voulait faire bien, mais sentait qu'au vu des événements il serait très difficile de concilier les deux.

Anne essaya de boucher l'horizon avec une pensée maîtrisée et des choses pratiques : elle partit se préparer

dans la salle de bain. À son retour, elle attrapa les clés de voiture dans l'entrée et quitta la maison moins d'une demi-heure après ce dramatique coup de téléphone. En roulant, elle eut le sentiment de ne pas être à la hauteur de la situation, il lui semblait avoir oublié quelque chose d'important. Pour faire taire tous ses doutes, elle mit volume de la radio à fond.

40 minutes plus tard, Anne était face à l'imposant bâtiment du centre hospitalier. Né il y a 20 ans d'un effort commun des villes voisines, le CHU d'Igny était devenu au fil des années l'établissement de référence pour toute la partie sud du département, c'est là qu'atterrissait désormais une urgence sur deux. La structure avait vieilli, c'était un vilain bâtiment et ce n'était pas le seul effet de cette matinée brumeuse.

Anne se présenta directement aux urgences où une femme un peu forte lui demanda de patienter. Ce n'est qu'une heure plus tard qu'un médecin accepta enfin de la recevoir. Le docteur Langlois était un homme d'une quarantaine d'années, plutôt bonhomme qui dégageait quelque chose de rassurant malgré un physique de catcheur et des mains

démesurées. L'attitude bienveillante du médecin joua en sa faveur. Anne était à bout après avoir vécu cette attente dans une inquiétude totale. Personne n'avait été fichu de lui dire depuis une heure dans quel état se trouvait son mari ! Au moindre faux pas, elle aurait pu rentrer dans le lard de tout le monde.

Le docteur Langlois l'avait aussitôt rassurée sur l'état de santé de Christophe : « Compte tenu de l'accident qu'il a subi, votre mari va bien, dit-il. Quelques coupures et hématomes, ce qui peut-être impressionnant, mais finalement assez bénin. On a également une fracture au niveau du poignet, mais sans gravité toujours. Il s'en sort bien, vraiment. Il est actuellement en salle d'opération. »

— Je pourrai le voir ? demanda Anne.

— Ça ne va pas être possible tout de suite, je regrette, il doit encore passer d'autres examens. Il a reçu un choc important à la tête et nous allons continuer nos investigations à l'aide de l'imagerie pour nous assurer qu'il n'y a pas eu de trauma crânien.

Anne qui avait fait preuve de flegme jusqu'à présent blêmit un peu en entendant ce dernier mot.

— On ne suspecte rien, mais c'est plus prudent...

— Je comprends... dit Anne qui voulait garder la main sur leur conversation et se rassurer.

Anne trouvait jusque-là le docteur Langlois sympathique et tiqua seulement lorsqu'en fin d'entretien il lui conseilla pour l'instant de rentrer chez elle. « Revenez dans l'après-midi, ce sera mieux pour vous ». Anne n'avait pas aimé ses recommandations. Depuis toujours, ils affrontaient les épreuves ensemble avec Christophe. Elle se sentait hors-jeu et impuissante. « Prenez-lui quelques affaires, il est possible qu'il reste un jour ou deux par sécurité ». Anne cette fois céda parce qu'elle avait de nouveau un ordre de mission. Elle devait garder la tête froide si elle voulait être d'une quelconque aide à Christophe. Réfugiée dans sa voiture, elle nota sur son téléphone tout ce qu'elle aurait besoin de faire. Le reste de la journée s'annonçait déjà longue.

CHAPITRE 2

Christophe eut brièvement une sensation de légèreté comme si son corps planait, ensuite, un mal de tête affreux, la sensation qu'une main lui enfonçait le crâne... C'était un trip curieux, tout son corps semblait répondre à des lois d'une nouvelle physique. Le poids, la densité de ses membres, tout était différent et un peu anarchique, il était mélangé comme un puzzle humain. Une vive lumière lui piquait les yeux. Une bande blanche au-dessus de sa tête défilait en continu ce qui lui donnait l'impression de glisser encore et encore. Il y avait de l'agitation, du brouhaha autour de lui, des bruits, des formes qui se mouvaient. Rien de compréhensible, rien de saisissable, il évoluait dans un monde simplifié aux traits grossiers comme esquissés. Ses pieds réagirent mollement quand il eut la sensation de les faire osciller. Impossible pour Christophe de savoir où étaient ses mains... Dans sa bouche, on avait inséré une sorte d'éponge qui avait tout absorbé de sa parole. Une chose un peu douce vient se

poser sur son visage. C'était agréable, vraiment très agréable... Christophe bascula en arrière avec la sensation de traverser le sol...

Nouveau réveil. Christophe voyait son environnement se dévoiler progressivement et il lui fallut balayer la pièce du regard plusieurs fois pour se faire une idée de la réalité. Une douleur fulgurante vint le saisir immédiatement au bras et il vit qu'il était relié à une perfusion. Il regarda avec horreur l'endroit où avait été posé le cathéter et l'aiguille disparaître dans ses chairs sous un pansement translucide. Un plâtre lui enserrait les doigts et montait juste en dessous de l'articulation du coude, il tenta de les bouger timidement... Christophe se sentait comme pris dans une mélasse qui rendait chacun de ses gestes plus approximatifs. Au global, il eut la sensation d'avoir été bastonné. Il continua à faire un compte rendu de la situation entre confusion et anxiété : il avait un bracelet plastique au poignet et ses affaires avaient disparu, à la place, il portait une blouse. Hôpital. Il sut qu'il se trouvait en salle de réveil. L'année passée on lui avait diagnostiqué un cancer colorectal et la suite de l'opération l'avait amené

dans ce même type de salle. Aujourd'hui, la différence, c'est qu'il ne savait pas très bien ce qui l'avait amené là... Ses tentatives de se connecter à ses derniers souvenirs s'avérèrent vaines comme s'il y avait un point dans sa mémoire où tout se rétrécissait jusqu'à former une boule inextricable.

Christophe eut un mouvement de recul en voyant débarquer un médecin d'un pas rapide. Christophe le toisa un instant sans oser trop lui parler. Il s'approcha de son lit pour regarder l'écriteau qu'on y avait accroché. Pour l'instant, il paraissait à peine se soucier de lui.

Le médecin, un grand type aux sourcils broussailleux et au front dégarni posa enfin son regard sur lui :

- Comment vous sentez-vous ?
- Un peu ... en vrac, répondit Christophe.
- C'est normal, on vient de vous opérer, il va falloir attendre que les produits anesthésiants se dissipent... Il laissa passer un silence et sembla s'apercevoir que maintenant de l'état de stress de son patient. Vous avez eu un accident hier, vous vous souvenez ?

Christophe reçut la nouvelle comme une déflagration.

— Non, je suis désolé...

Il se sentait honteux de sa réponse... la question suivante le plongea immédiatement dans une détresse encore inconnue de lui : le médecin lui avait demandé son nom ; il n'avait pas su quoi répondre. Christophe s'en était trouvé instantanément humilié comme si on l'avait surpris à s'oublier dans un coin.

Le médecin tenta de le rassurer :

« Ne vous n'inquiétez pas, ça peut arriver. Vous avez reçu un violent coup à la tête. On vous a fait tous les examens nécessaires. Vous avez eu beaucoup de chance, vous savez ? Rien d'anormal n'a été trouvé, vous pouvez allumer un cerge...

Tandis qu'il parlait, Christophe passa ses deux mains au niveau des tempes et eut la surprise d'y découvrir un large bandage.

Le médecin avait suivi son geste :

— Que des plaies superficielles dans le cuir chevelu, on vous a fait quelques points, vous avez pris des éclats de verre...

Le médecin n'était pas là pour papoter, il avait d'autres patients à voir, il se retira rapidement

— Bon, je vais vous laisser vous reposer, je repasserai plus tard...

Ses annonces avaient comme assommé Christophe. Il passa l'heure suivante plus endormi qu'éveillé.

Quand il reprit un peu ses esprits, Christophe se sentit plus alerte, on l'avait de nouveau changé de chambre. Une femme corpulente pénétra avec une série de plateaux-repas sur un chariot. Elle lui lança un salut jovial. Christophe regarda cette nourriture comme un monstre impossible à abattre.

— Il faut manger, l'encouragea la dame. Faut reprendre des forces...

Christophe lui adressa un timide sourire. Il repoussa le plateau quand elle quitta la pièce. Il ne se souvenait

toujours pas de l'accident, mais se souvenait d'avoir pris la voiture. D'un coup, il pensa à Anne qui devait être morte d'inquiétude. Christophe appuya sur le bouton d'appel. Une femme blonde se présenta avec les cheveux attachés en queue de cheval.

- Il faut que je prévienne ma femme que je suis ici.
- On peut transmettre son contact à l'administratif, vous avez son numéro ?

Christophe ne connaissait pas son numéro de portable par cœur, mais celui de la maison. Enfin il croyait... Il ânonna avec hésitation comme un enfant timide, le bon compte de chiffres ne vint jamais. Nouvel échec, mais cette fois il avait l'essentiel dans sa tête. Il s'appelait Christophe, sa femme s'appelait Anne. Christophe récita cette phrase dans sa tête comme un mantra de peur que ces précieuses informations puissent à nouveau lui être subtilisées.

L'infirmière le regarda avec compassion :

- Ce n'est rien, donnez-moi son nom et où vous habitez, on pourra peut-être retrouver dans

l'annuaire... mais vous savez c'est probablement elle qui vous cherche à cette heure.

C'était du bon sens. Anne avait dû chercher à le retrouver.

— Ça me fait penser... les gendarmes ont déposé des affaires à vous. Attendez, je vais vous les chercher.

Quand elle revint Christophe reconnut sa mallette, quand il n'avait pas de copies à corriger, elle pouvait trainer dans sa voiture. Christophe la mit sur ses genoux sur le lit. L'ouvrir à l'aide des verrous argentés, entendre leur déclic si caractéristique, lui apporta une drôle de satisfaction. Christophe examina l'intérieur. Il reconnut ses affaires. Il était prof. À chaque fois qu'il arrivait à saisir quelque chose de sûr et de connu le concernant, il s'en sentait davantage tranquilisé.

L'infirmière se retira en précisant que le Docteur Langlois allait revenir le voir.

Le Docteur Langlois arriva plus vite que prévu et surprit Christophe encore en train de déballer le contenu de sa mallette. Il était tombé sur un livre qu'il n'avait pas lâché des mains.

- C'est mon nom sur la couverture, dit-il un peu bêtement au Docteur Langlois
- Vous écrivez ?
- Je ne sais pas...Le Docteur Langlois fit une moue attristée.
- Comment vous sentez vous ? Maux de tête, nausée, difficulté de mémoire ?

Il enchaina les questions jusqu'à ce qu'il puisse se faire une idée de l'état général de son patient.

- J'ai une bonne nouvelle : votre femme vient d'arriver à l'accueil. Je vais la recevoir et la ferai monter aussitôt.

Dans le soulagement de Christophe se dissimulait une pointe d'angoisse. Sans qu'il sache bien pourquoi une part enfouie au fond de lui redoutait cette rencontre.

CHAPITRE 3

Anne était revenue à l'heure précise qu'on lui avait indiquée. Christophe avait été placé dans une chambre individuelle. Anne avait passé un peu de temps au secrétariat où elle avait déposé la carte vitale de Christophe et rempli quelques papiers. Elle pourrait le voir bientôt, mais on lui avait indiqué que les médecins voulaient la voir avant. Anne en fut décontenancée. Elle patienta sur une chaise avec l'idée qu'elle allait participer à un examen.

Elle retrouva le Docteur Langlois dans un bureau près de la salle des infirmières. Il la salua d'une façon courtoise et professionnelle en l'invitant à s'asseoir face à lui.

Le docteur Langlois savait que dans pareilles circonstances il fallait aller droit au but. C'est quand il y avait des zones de doutes que les familles y creusaient leurs espoirs, fantasmes, ou angoisses.

— J'ai pu m'entretenir avec votre mari, Madame. Il va bien. Nous n'avons rien trouvé à l'IRM...

Toutefois, il peut vous apparaître un peu perdu, quelque peu confus... nous avons relevé chez lui de petites pertes de mémoire, ce qui n'a rien d'anormal et nous suivrons cela de prêt.

Anne qui s'attendait à pire marqua son soulagement. Elle tentait de mettre de l'ordre et tout saisir à ce qu'on lui disait :

- Une amnésie ? questionna Anne
- Oui, on peut dire ça. C'est commun après un tel choc. Souvent passager, on peut espérer que ça se résorbe en quelques jours... Dans les premiers temps, il se pourrait qu'il ne puisse pas se souvenir des détails de l'accident ou des heures qui l'ont précédé... Il ne faudra pas vous inquiéter.

C'était le mot d'ordre, mais il faudrait plus pour la rassurer.

Anne qui n'avait pas encore revu Christophe trouva cette description impressionnante.

- Ça va aller, prenez votre temps avec lui, aider le à se rappeler progressivement. Il marqua une pause, puis reprit. Je ne vais pas vous retenir plus longtemps, vous devez être pressé de le voir...

Au moment, de quitter la pièce le Docteur Langlois lui posa une dernière question :

- Il est écrivain votre mari ? La question surprit un peu Anne. Je dis ça parce qu'on a trouvé un livre à lui dans ses affaires, ça a eu l'air de le surprendre un peu, reprit le Docteur Langlois... Enfin... c'est comme je vous ai dit, ça reviendra...

Anne eut la sensation que le Docteur Langlois s'était laissé aller à quelques confidences qu'il regretta aussitôt. Il se rattrapa en lui communiquant le numéro de la chambre de Christophe qui se trouvait à l'étage. Le Docteur Langlois quitta la pièce.

Anne une fois dans le couloir, regarda le défilé des portes avec appréhension comme si dernière chacune se dissimulait une horrible histoire. Pressée dans sa tête, elle

ne put faire que de petits pas vers la chambre de Christophe encore un peu apeurée de l'état dans lequel elle le trouverait.

CHAPITRE 4

Anne en pénétrant dans la chambre de Christophe vu défiler l'ensemble des scénarios pessimistes qu'elle avait imaginés mille fois : Christophe étendu sur le lit, faible, lui jetant à peine un regard et une fois face à lui demandant qui diable elle pouvait bien être...

Le discours du docteur Langlois l'avait inquiété. Anne se répéta ses mots rassurants : les examens pour l'instant n'avaient rien révélé de suspect, un trouble passager de la mémoire suite au choc. Anne sentait toujours cette boule d'appréhension qui lui gonflait l'estomac.

Pour une fois, la réalité s'avéra bien meilleure que ce qu'Anne avait pu se l'imaginer. Lorsqu'elle arriva dans la chambre, Christophe avait redressé son lit et regardait la télévision. Anne remarqua tout de suite son bras plâtré jusqu'au coude qu'il avait allongé à ses côtés. Autour de son œil, un important hématome donnait la sensation d'avoir coulé, il portait également un bandage tout autour de la tête. Anne prenait en compte ses nouvelles

informations au compte-gouttes.

Christophe la remarqua enfin :

— C'est gentil de passer me voir, lui dit-il avec malice.

C'était du Christophe tout craché, un foutu con, pas romantique pour un sou. Elle déposa un baiser sur ses lèvres.

— Comment tu te sens ?

— Ça va, répondit Christophe sans convaincre Anne qui continuait ses pressantes questions.

— Les docteurs m'ont dit que tu avais des pertes de mémoire ?

— Faut pas croire tout ce que disent les docteurs, regarde ; il débita son nom, prénom et tout ce qu'il se rappelait de son ascendance, s'imaginant hilarant.

Il y a que quand il écrivait que Christophe était grave, le reste du temps il arrivait à être une personne enjouée qui maniait un peu trop l'humour pour que ce ne soit pas suspect. L'âge n'y changeait rien, son visage avait conservé sa même expressivité qui le plaçait sans doute possible du côté des gentils et on se surprenait à y voir de temps à autre les restes d'une joie enfantine. Pour le reste, son front bombé prenait de plus en plus de place et des ridules avaient trouvé leur position définitive sur le contour de ses yeux. Ça lui allait plutôt bien et Anne le trouvait bien plus sexy que quand elle l'avait connu 20 ans auparavant.

— On t'a donné tes affaires ? demanda Anne, qui se rappela la scène rapportée par le docteur Langlois. Christophe pointa sa mallette posée dans un coin. Son visage changea d'expression :

— Il y avait un livre à moi dedans... je ne me souvenais pas l'avoir écrit, c'est bizarre, non ?

— Tu en as écrit plusieurs, tu ne te souviens pas ?

Christophe fronça les sourcils et se frotta les tempes comme si cela l'aidait à réfléchir :

— Je ne sais pas trop... ça ne me paraît pas illogique, mais étrange. Je sais au fond de moi que je suis une sorte d'écrivain... mais... c'est confus... Comme si c'était la vie d'un autre, ou que ça appartenait au passé... Je me souviens pourtant bien de mes élèves Je sais que j'ai oublié des trucs, les médecins me l'ont dit...

Les confessions de Christophe avaient ébranlé Anne. Elle fit son possible pour rien n'en laisser paraître. La situation était déjà suffisamment compliquée comme ça et craquer n'était pas un luxe qu'elle pouvait s'offrir. Cela lui faisait mal de voir Christophe dans cet état. Pour le rassurer, elle lui répéta ce que lui avaient dit les médecins en doutant que cela puisse être efficace puisqu'elle n'y croyait pas elle-même...

À sa deuxième visite, Christophe ne voulut que lui tenir des propos légers. Il évitait le sujet, s'agaçait rapidement.

Anne pensa que ce n'était pas le moment d'insister. Christophe n'avait qu'une idée en tête : rentrer chez eux. Ce n'était pas encore possible.

« Tiens, regarde ce que je t'ai ramené, dit-elle. »

Christophe se redressa sur son lit. Il marqua un temps d'hésitation. Un autre livre avec son nom sur la couverture.

Anne lui avait apporté son livre, le premier, si particulier à leurs yeux. Elle espérait que cela aiderait Christophe à mettre du clair dans ses souvenirs... Elle n'était pas médecin, elle s'imaginait un peu la mémoire comme une télé cassée, qu'il faudrait tapoter sur le capot pour faire revenir l'image. En parlant avec Christophe elle s'était aperçue que quelques souvenirs plus ou moins récents ne lui étaient plus accessibles... Elle avait du mal à se représenter jusqu'à quel point. Les médecins parlaient d'une amnésie rétrograde. Elle les avait beaucoup questionnés à ce sujet. Christophe semblait avoir toute sa tête, il n'était pas changé, juste différent, des vides en plus dans sa mémoire. Il ne s'en alarmait pas. Anne si. Assez justement, le Docteur Langlois lui avait fait remarquer que

pour lui tout était normal qu'il avait oublié et peut-être même oublié ce qu'il voulait oublier...

Christophe regarda le livre avec étonnement. Anne vit bien qu'il ne se souvenait pas de l'avoir écrit et que son nom sur la couverture le laissait perplexe. Christophe retourna le livre à plusieurs reprises comme s'il espérait y faire naître un bruit qui saurait le renseigner sur son contenu.

Christophe écoutait. Il avait un air résigné, sa femme incarnait la part externalisée de ses souvenirs. Ce qu'elle disait était nécessairement vrai, mais au fond de lui, il ne pouvait donner foi à ses propos. Cela ne collait tout simplement pas à la réalité telle qu'il la connaissait. Son cerveau rejetait ses propos dans une sorte de réaction immunitaire.

Christophe écrivait certes, mais jamais il n'avait osé publier quoi que ce soit. Ce qu'il écrivait n'était jamais assez bon, il fallait une histoire, une sacrée bonne histoire pour qu'on se dise ce qu'on a à écrire est important. Devant lui, il y avait ce livre qui contredisait tout ce qu'il pensait être vrai. Christophe ne pouvait pas y croire. L'attitude raisonnable pour lui, c'était le doute.

— Ton premier livre... lui dit Anne.

Christophe s'en troubla encore davantage. Il toisa de nouveau son livre :

— De quoi ça parle ?

Anne parut navrée par sa réponse :

— Lis-le, dit-elle simplement.

Un long silence s'installa.

— Je vais te laisser mon chéri, faut que je m'occupe des papiers pour ta sortie, finit par lui dire Anne

Elle déposa un baiser sur son front.

Christophe la regarda bizarrement. Il fut rapidement seul. Cela le laissa perplexe.

Il n'avait rien de mieux à faire. Ce livre étrange qu'il continuait de manipuler ... C'était forcément intrigant, peut-être même déconcertant, comme regarder dans un miroir et tomber sur quelqu'un qu'on ne connaît pas. *Laisse-moi t'écrire*, c'était le titre. Il commença à en feuilleter quelques pages...

Christophe avait interrompu assez rapidement sa lecture. Son livre, comme un animal à l'agonie, reposait sur lui les entrailles ouvertes. Christophe manquait de ressources mentales, il n'avait plus que des tranches de cerveau à disposition. Il lui était impossible de se concentrer longtemps. En lisant, il avait senti la fatigue l'envahir. C'était une sensation désagréable, comme tourner en sous-régime et d'étranges maux de tête avaient suivi. Il réfléchit à ce qu'il venait de lire. Dans le livre, il était question d'un écrivain, s'agissait-il de lui ? C'était difficile à dire à première vue... il ne se sentait pas proche de ce personnage. Et pourquoi Anne n'avait-elle pas voulu lui parler de ce livre ? Les questions étaient comme une foule tapageuse dans sa tête. Un écrivain qui raconte la vie d'un écrivain... La seule explication que Christophe trouvait à tout cela était que les écrivains demeuraient des êtres feignants et particulièrement narcissiques... Il n'eut pas l'occasion de pousser plus loin ses réflexions. La fatigue devenait intenable. Il se remit à l'horizontale, se tourna sur le côté, comme pour manifester sa volonté de tourner le dos à quelques pans de la réalité. En quelques minutes, il céda au sommeil à une heure où personne ne l'appelait. En

bougeant un peu dans son lit d'hôpital pas vraiment confortable, Christophe fit tomber le livre qui se referma sur le sol dans un petit claquement.

(LAISSE-MOI T'ÉCRIRE)

Stan était de retour chez lui après une sortie qui avait duré au plus une dizaine de minutes. La balade semblait avoir profité bien plus à Rudy son chien qu'à lui-même et l'animal paraissait encore tout excité par l'affaire. En arrivant dans le hall, il le détacha, lui donna de petites tapes affectueuses sur le flanc et le molosse prit la direction de la cuisine pour voir si de la nourriture ne lui aurait pas échappé là-bas. Stan remonta dans son bureau sentant son histoire pas plus avancée que tout à l'heure. Le bon air ne semblait pas avoir aidé son inspiration.

Des heures de travail pour en arriver là. Quand il relut les dernières pages qu'il avait écrites, cela parut tellement mauvais à Stan que dans un accès de colère il effaça tout. Il n'arrivait plus à rien. Le blocage. L'inspiration ce n'était pas un truc qu'on pouvait presser, ça coulait naturellement, ou ça ne coulait pas. Il avait eu le malheur

de connaître le succès avec son premier livre. Un premier roman, c'est facile, ça s'écrit avec une envie furieuse de réussir, ou une colère née de multiples échecs, de la rage, quoiqu'il arrive. C'est le deuxième qui nous dit si on a vraiment les couilles pour faire ce métier. Les couilles de Stan avaient été remisées dans un coin de sa bibliothèque avec son best-seller. Le succès s'était retourné contre lui, ça lui foutait l'angoisse, il ne trouvait plus cette énergie du départ pour écrire et regrettait déjà l'époque où ce n'était qu'un simple passe-temps qu'il pouvait faire avec sa seule passion.

L'engouement avait été total pour son bouquin, cela avait rapidement dépassé tous ses espoirs sur le sujet, très vite on l'avait vu sur les plateaux télé : il avait bu un café avec Kelly Ripa et croisé Bruce Willis chez Fallon, ce n'était foutrement pas rien. Il avait fait bander toute l'Amérique, côtoyer les célébrités et récolter du cash, beaucoup de cash. Son nom pouvait encore faire vendre et son éditeur rêvait de se refaire un paquet de fric sur son dos. Lui était déjà accro au pognon... quand on lui avait proposé une avance qui tapait à 6 chiffres pour un deuxième et un troisième roman il avait aussitôt accepté sans imaginer

dans quelle situation merdique cela le mettrait et le nombre de culs qu'il devrait embrasser. Stan se demandait si finalement il ne s'était pas rêvé en one-hit-wonder, un seul titre qui lui aurait rapporté gros et durablement. La vérité, c'est qu'il n'avait jamais imaginé la suite de son rêve comme si la célébrité c'était une fin en soi. Surtout le début des emmerdes... maintenant il y avait des dizaines de personnes qui étaient prêtes à le sucer jusqu'à la moelle pour extraire de lui tout ce qu'il était capable de donner de vendable. Quand il écrivait à présent, il avait la sensation de toute une foule derrière lui prête à lui sauter dessus. C'était une situation intenable. Il s'en était confié à Patrick son agent. La seule solution qu'il avait trouvée pour lui, c'était de l'envoyer ici pour qu'il quitte son trou à Détroit. C'est comme ça que Stan avait atterri dans cette banlieue chic de Washington, une résidence privée avec vigiles à l'entrée, les boîtes aux lettres montées sur pied parce qu'il n'y avait pas de murs autour des propriétés. Les gens ici, n'avaient rien à cacher et plus que ça, avaient envie d'être vu. Cela faisait plusieurs mois que Stan était installé là et ce n'est pas pour autant que des pages lui

étaient sorties toutes chaudes du cul. Stan en ce moment était tout le temps sur les nerfs et trouvait sa vie stupide.

Il quitta l'ordinateur. Il avait la sensation de manquer de lumière et d'air. Il s'approcha de la fenêtre pour ouvrir les rideaux et aérer la pièce. Il y avait trop de ses idées moisies dans l'air. Il pensait qu'écrire dans les mêmes conditions que dans son ancien appart lui aurait permis de sortir un nouveau chef-d'œuvre. C'était peut-être ça le problème, il n'était plus assez malheureux, plus assez crasseux...

De chaque côté, des maisons identiques à la sienne posées au cordeau sur un jardin propre. Certains matins ça pouvait carrément lui foutre la gerbe. Trop calme... Une voiture vint se garer sur l'allée en face de chez lui. Cela permit à Stan de fixer son attention sur quelque chose. C'était une grosse voiture noir style Chevrolet. Stan s'attendait à voir sortir trois gros blacks baraqués comme dans les films, mais c'est toute une famille bien comme il faut qui quitta le véhicule. Les parents et leur fille. Lui devait être une sorte de pédale de la télé, lunettes de soleil sur le pif, peau bronzée et manches de chemise retroussée.

La femme était séduisante, au top de ce qu'il pouvait choper. La fille, une ado qui échappait au moins au cliché de la gosse mal dans sa peau et renfrognée. La maison était censée être vide. Il y avait encore un panneau de l'agence visible derrière une des fenêtres. Stan se dit qu'il allait avoir de nouveaux voisins. Ce qui lui fut confirmé quelques minutes plus tard, quand un gros camion rouge débarqua sur lequel apparaissait un bonhomme stylisé apparemment heureux de livrer des cartons. Stan se prit de passion pour le spectacle du déchargement du camion. À un moment le playboy croisa son regard, il lui adressa un signe de tête. Stan ferma sa fenêtre. Il était trop conscient que les écrivains avaient de toute façon peu d'intérêt à se mêler au monde. Il devait écrire.

CHAPITRE 5

Quand Christophe se réveilla, il se sentit tout ankylosé et vaguement sale. Il avait passé quasi-48h dans un lit d'hôpital à s'enfermer dans une croute d'incompréhension et de peur. Son corps réclamait une dose d'agitation pour l'assainir. Une infirmière était passée pour lui retirer la perfusion, rien ne l'empêcherait de se lever. Christophe se rendit dans la salle de bain pour une douche rapide. Anne lui avait déposé des affaires propres qu'il enfila. Il décida d'aller faire quelques pas dans le couloir. C'était curieux, il trouvait quelque chose de vaguement transgressif à son attitude comme si c'était le début de son évasion. Il n'avait aucun but en tête, juste marcher quelques pas pour s'animer un peu. Le couloir était vide, derrière un box vitré il devinait des silhouettes qui s'affairaient à de mystérieuses affaires. En marchant, Christophe eut la sensation que ses articulations tout emmêlées se libéraient un peu. Après avoir passé quelques portes closes, il vit une vieille dame sortir d'une porte laissée ouverte trainant derrière elle sa perche à perfusions. Elle apparut bien fragile à Christophe et instinctivement il s'arrêta pour ne

pas la surprendre et qu'elle puisse se déplacer tout à son aise. Il l'observa. Elle avait l'air particulièrement déterminée et semblait poursuivre un but sérieux. Christophe eut la sensation d'assister à une course d'escargots où plus que toute autre course le nom du vainqueur est source de suspens. La petite dame portait des sortes de grosses charentaises qu'elle laissait trainer sur le sol. Un faux pas la déséquilibra. La vieille femme manqua de chuter. Christophe alarmé avait avancé ses mains comme s'il avait espéré pouvoir la retenir à distance. Elle finit par se rattraper au mur et évita de tomber. Elle avait repris son périple comme si de rien n'était. Christophe était resté en arrière comme pétrifié. Soudainement, il eut la sensation que sa vision se brouillait, son corps devenait plus lourd et ses jambes flageolaient. Il posa sa main sur le mur cherchant un appui sûr, mais cela ne suffit pas à atténuer son trouble. Christophe eut la sensation de tomber dans un immense tourbillon.

Une infirmière avait entendu un bruit inhabituel et était sortie dans le couloir. En voyant Christophe allongé sur le sol, elle donna aussitôt l'alerte. Deux infirmiers costauds

réussirent à le ramener à son lit en attendant un médecin. Lorsqu'il arriva, le Docteur Langlois parut bien embarrassé. Christophe était tout pâle et cherchait à se calmer, plusieurs fois il mit ses deux mains devant lui pour attester de son tremblement, mais c'est toute son âme qui semblait avoir flanchée.

Le Docteur Langlois le questionna rapidement sur les dernières heures écoulées et sur sa façon de s'alimenter. Christophe qui reprenait un peu des couleurs lui répondit n'avoir rien fait d'inhabituel et manger un peu. Il lui prit la tension, la deuxième prise s'avéra normale, entre temps le Docteur Langlois avait tenté d'échanger avec lui quelques mots sympathiques. Dans le doute, il lui prescrivit une nouvelle série d'examens. Anne fut informée le jour même que Christophe resterait deux jours de plus en observation.

Lorsqu'elle était revenue à l'hôpital, Anne s'était montrée plus véhémence. En apprenant le malaise de Christophe, elle eut la sensation qu'on se payait sa tête. Le docteur Langlois était en consultation dans un autre service et elle

eut à faire à un jeune interne qui lui avoua penaud qu'il était difficile de savoir ce qui avait provoqué sa chute.

Anne était remontée et assaillait le jeune homme de questions tout en trouvant son arrivée malvenue comme si on marquait là une volonté de ne pas prendre le cas de Christophe avec sérieux.

- On ne m'a jamais parlé de la possibilité de séquelles, ça fait trois jours, il aurait dû revenir à son état normal, non ?

L'interne répéta benoitement ce qu'on lui avait transmis, ce qui ne fut pas au gout d'Anne :

- Son cerveau aurait pu être endommagé ?
- Le scanner n'a rien montré, pas de traces de sang, même anciennes, qui pourraient indiquer un AVC où la présence d'un hématome sous-dural, nous avons fait tout le nécessaire, vraiment.
- Visiblement ça n'a pas suffi... répondit Anne mauvaise. L'interne ne releva pas sa remarque et continua avec sobriété.

— Il faut qu'il continue de se reposer... Chez vous, il pourra reprendre une activité modérée sans trop de stress. Bien sûr, il faudra nous remonter tout symptôme anormal qui pourrait survenir dans les prochains jours. Là seulement on pourra envisager d'autres causes : neurologiques, psychiques... mais il ne faut pas vous inquiéter ça peut arriver et cela ne va pas empêcher sa sortie. Je vais vous préparer les papiers pour demain.

Anne, une fois revenue auprès de Christophe, lui rapporta les propos de l'interne.

« Moi ça me va, j'ai envie de partir d'ici, j'en peux plus », commenta Christophe. Anne lui caressa doucement les cheveux espérant que les choses puissent s'arranger d'elles-mêmes et qu'elle retrouverait son homme rapidement tel qu'il était.

Christophe regarda Anne partir avec regrets, jamais il ne lui avait semblé avoir été aussi loin d'elle. Les visites touchaient à leur fin. Christophe était loin d'être fatigué. Il ne faisait rien ici.

Anne était déjà au niveau de la porte quand il l'interpella :

— Tu peux m'attraper ma sacoche ? J'ai envie de dessiner. Anne le regarda d'un air ahuri. Je ne sais pas... pour m'occuper, reprit Christophe et puis ça va te paraître bizarre, mais j'ai une image dans la tête, j'aimerais bien la mettre sur papier...

Anne lui amena sa sacoche. Dans sa trousse, Christophe extirpa quelques feutres dont il se servait pour réaliser des cartes pour ses élèves.

Quand Anne quitta la chambre, Christophe s'était déjà lancé avec application dans son dessin comme un môme.

CHAPITRE 6

Christophe avait hâte de montrer son dessin à Anne. Peut-être qu'elle pourrait lui en dire quelque chose ? Sorti de lui, mais impossible à déchiffrer comme la naissance d'un monstre avec qui on croit n'avoir aucun point de ressemblance. Christophe regardait la feuille comme fasciné. C'était un dessin curieux : 3 mégalithes dont on devinait que les ombres étaient dressées parmi les herbes hautes face à au front de mer où le soleil s'échappait à l'horizon. Il regarda sa montre nerveusement ; Anne ne devrait plus tarder. Il avait déjà rassemblé ses affaires et était aussi impatient que quand gamin il attendait le départ des vacances.

Quand Anne arriva, ce fut la première chose que Christophe lui dit :

- J'ai fini mon dessin, c'était comme une obsession, ça me bouffait la tête, je pensais qu'à ça... et de l'avoir fini, ça me soulage, vraiment.

Anne regarda la feuille que lui tendait Christophe. Ce qui lui sauta aux yeux c'était sa qualité : les traits, la composition... c'était étonnant, jamais Christophe n'avait fait preuve d'un talent artistique autre que l'écriture.

Anne reposa la feuille sur le coin du lit :

— C'est joli, c'est une vue des 3 roches ? Quoique tu as changé un peu la perspective...

Christophe comprit qu'il n'avait pas imaginé quelque chose, mais reproduit un lieu qu'il connaissait.

— Les 3 roches ? reprit-il comme un perroquet cassé.

Un éclat d'angoisse se figea dans les yeux d'Anne :

— Tu ne te souviens pas de la maison, c'est ça ?

Christophe piteux le lui confirma.

Anne voulut le nourrir, lui réchauffer les souvenirs comme s'ils étaient des orphelins.

— Les 3 roches, notre maison de famille en Bretagne héritée de tes parents, on y est allé à chaque vacance, non ? Tête basse de Christophe. C'est fou... tu adores ce lieu, tu dis que s'y trouvent tes racines. C'est là-bas que tu as écrit *Laisse-moi t'écrire...* Christophe resta maussade. Ne t'inquiète pas, cela va te revenir mon chéri.

Anne l'embrassa ce qui chassa aussitôt le sentiment pesant qui avait pris naissance en Christophe.

— On y va, tu es prêt ? lui dit Anne

CHAPITRE 7

Christophe avait quitté l'hôpital. Il accueillit sa sortie avec soulagement. Il avait envie de se retrouver chez lui. Aucun souvenir de l'accident ne lui était revenu. Aux dires d'Anne, il avait quelques petits trous de mémoire, mais rien qui puisse l'affecter durablement. Jusqu'à présent il n'avait pas eu de moment de faiblesse, cette crise bizarre l'avait un peu inquiété, mais dorénavant s'était derrière lui : il se sentait bien.

Sur le chemin du retour, Anne s'était arrêtée à une pharmacie. Christophe en était revenu quelques minutes plus tard avec un petit sac plastique où dans la pile de boîtes elle ne reconnut que le jaune du doliprane. Christophe ne se plaignait pas beaucoup, à peine évoquait-il une douleur sous plâtre. L'amnésie n'était pas douloureuse en soi, Christophe pouvait être heureux dans la mesure où il ignorait la nature de ce qu'il avait perdu. Anne le regardait du coin de l'œil, il paraissait tranquille, plutôt détendu même et comme à son habitude il chercha à plaisanter avec elle. Anne n'était pas d'humeur pour les

plaisanteries de Christophe. Lorsqu'elle s'inquiétait, Anne avait tendance à se renfermer, à se montrer plus distante. Christophe n'insista pas. Dans le silence, Anne suivait les pérégrinations de ses pensées. Elle misait beaucoup sur ce retour chez eux, espérant que leur cadre familial et rassurant lui permettrait de retrouver des idées claires.

Christophe, à peine le seuil de chez lui franchi, voulut se rendre dans la pièce qu'il préférait le plus : son bureau. Le bureau se trouvait au bout d'un couloir qui courrait sur pratiquement toute la longueur de la maison. C'est dans celui-ci qu'il s'arrêta avant même d'avoir franchi l'ancienne chambre de leur fille. Un détail avait attiré son attention. Christophe revint sur ses pas. Dans le salon, il lui sembla que plusieurs choses clochaient : on avait déplacé des meubles. Il ne se souvenait pas que la table était dans l'alignement du canapé, elle était là-bas, plus dans le coin... Sur le guéridon à côté, il découvrit aussi une statuette en bois exotique qu'il n'avait jamais vue. « C'était déjà là ça ? demanda-t-il à Anne en pointant du doigt ce qui était pour lui une anomalie dans le décor. »

Anne ne l'avait pas lâché d'une semelle. Elle le suivait partout. Les questions de Christophe la mettaient dans

l'embarras. Rien n'avait changé dans la maison en trois jours... Son comportement l'inquiétait. Et si les docteurs s'étaient trompés, si ça empirait ? Anne eut la vision d'horreur de Christophe perdu dans la maison tombant sur elle lui palpant son visage, car dans l'impossibilité de la reconnaître....

Christophe s'attarda encore un petit moment dans le salon à en scruter chaque recoin comme s'il s'adonnait à un jeu des sept différences entre une image qu'il avait en tête et ce qu'il observait dans la pièce. Cette dissonance était perturbante. Il n'avait pas la version mise à jour de la réalité, son cerveau avait posé des draps noirs sur toute une partie du réel en réfection. Il finit par pénétrer dans le bureau. Bien sûr, qu'il se souvenait d'avoir passé du temps ici, de longues heures solitaires, à écrire, devenues du temps volé, car il était plus capable de se rappeler comment il était passé du fil à l'étoffe, alors que la construction de l'œuvre, ses motivations secrètes, c'est déjà l'œuvre.

Christophe eut pour réflexe de se tourner vers ses étagères remplies de livres, comme si dans tout ce savoir il y avait

une réponse. Il n'y avait pas que des livres dedans, beaucoup de choses disséminées aux endroits stratégiques s'y trouvaient : des petites statuettes représentant Atlas faisant office de serre-livres, un crâne en céramique peinte rapporté du Mexique, deux reproductions en format carré de Delacroix et de Bazille et une machine à écrire de marque Remington. Christophe voulut y voir des allégories pour tout, il lui sembla que dorénavant le monde s'ouvrirait à lui que par métaphores, par énigmes : le sens premier des choses avait disparu.

Christophe qui s'était laissé absorbé par la contemplation des symboles de sa vie, comme une carte au trésor, avait oublié la présence d'Anne. Il tapota distraitement sur la vieille machine à écrire et se retourna vers elle :

« J'ai dû en écrire de bonnes histoires là-dessus ? dit-il avec nonchalance. »

Anne se mit à légèrement pâlir. Cette vieille machine, Christophe l'avait dénichée il y a des années de cela, il avait flashé dessus dans une brocante et l'avait obtenue à un prix élevé. C'était une belle pièce, convenablement

restaurée, ce qu'on remarquait tout de suite en observant l'éclat des tiges et l'absence de marque sur le cylindre. Bien qu'elle fût probablement en état de marche, Christophe ne s'en était jamais servi, lui préférant sa fonction décorative. Comment Christophe pouvait l'avoir oublié ? Christophe plongea son regard dans les yeux de sa femme avec un drôle d'air pour finalement lui offrir un large sourire :

« Ah non, suis-je bête, c'est peut-être mieux avec ça... ». Il pointa l'ordinateur portable posé sur le bureau. Depuis sa dernière utilisation, il n'avait pas bougé. Ici, c'était l'espace de Christophe. Anne respectait ça. Christophe rigola. C'était encore une de ses mauvaises blagues... Anne trouva que le moment était assez mal choisi et ne sut pas trop quoi penser de son attitude. En même temps, ce genre de clowneries lui ressemblait tellement... c'est que quelque part cela devait être rassurant.

Avec Christophe, ils étaient très différents de caractère : l'angoissé du couple, c'était définitivement elle, mais aussi l'obstinée. Christophe pouvait accepter de ne pas avoir d'emprise sur les choses et choisir d'abandonner. Pas elle.

Anne voulait se battre tout le temps et acceptait que difficilement qu'il existe des choses sur lesquelles elle ne puisse pas exercer son contrôle. Face aux maux de Christophe, elle se sentait seule et désespérée. Elle se dit qu'il faudrait qu'elle appelle Patrick, son frère qui était aussi son confident et qui avait toujours été là pour elle et Christophe.

Christophe releva le capot de l'ordinateur. Devant l'écran de login, il resta figé de désarroi. Il n'avait pas le mot passe, il n'en souvenait plus. Il fit de cet échec un symbole de plus. Il se déprima d'un coup, ses forces vives aspirées.

— Il est où mon livre ? demanda-il subitement à Anne.

Sans raison évidente, ce livre il s'y accrochait comme le dernier point d'ancrage dans son existence flottante.

Anne lui rapporta le livre qu'il avait commencé à l'hôpital. Il commença à lire. Anne se retira estimant qu'il n'y avait plus de dangers pour lui ici. Elle le regarda attendrie reprendre sa lecture.

(LAISSE-MOI T'ÉCRIRE)

Stan venait de raccrocher. Patrick n'y était pas allé par quatre chemins : « pas convaincu » qu'il lui avait dit. Fais chier. « Trop lyrique », « va droit au but », il lui laissait encore deux mois pour retravailler son texte, parce qu'après, vu le pognon qu'il avait dépensé qu'il n'avait pas, il viendrait lui botter lui-même le cul... Charmant... La bonne littérature, ça ne pousse pas au cul des vaches. Patrick lui avait suggéré de reprendre « les mêmes recettes ». Un vague fantasme pour ceux qui n'écrivent pas qui pensent qu'écrire ça peut se faire en lisant le dos d'un paquet de cookies. Toujours ce même dilemme : refaire à l'identique ou innover. Stan avait fait le pari d'un contre-pied total ; nouveau genre, nouveau cadre, exit New York et les tribulations d'un jeune cadre paumé accro à la cocaïne, la critique à fond de cale de la société... place aux grands espaces, une enquête grandeur nature dans les forêts du Wisconsin. C'est peut-être là que le bât blesse... Stan était en train de s'apercevoir qu'il n'était pas écrivain, juste un type qui savait romancer sa vie.

Patrick n'aurait pas voulu qu'il reprenne les recettes de son écriture. Stan avait écrit la nuit, dans des états proches du coma, défoncé la plupart du temps. Il s'était délesté du poids et des mots. 10 kilos en moins, 300 pages en plus, pour raconter sa vie merdique qui ne manquerait pas d'en inspirer d'autres. Paumé, sans emploi, écrire, ça avait constitué la roue de secours de Stan, celle qui l'avait empêché de crever. Quand il avait regardé le tas de feuilles, ça lui avait donné la sensation d'un étalage d'intestins qu'on aurait agencé façon esthétique ; comment avait-il pu chier un monticule aussi haut ? Stan n'avait pas vraiment prévu de publier ce texte, mais tant qu'il ne savait pas quoi foutre de sa vie, ça lui avait donné un cap pour l'existence : imprimer, faire relier, envoyer, lire des articles, rencontrer d'autres types qui rêvaient que de ça... Il avait été le premier étonné quand il avait commencé à avoir des retours positifs et qu'un soir un éditeur l'avait appelé. Ça avait tout changé. Quand il vit son bouquin dans les librairies, son nom dessus, Stan comprit que publier c'était ça pour lui : la reconnaissance, pas celle du métier, ou de son talent, il n'en avait rien à foutre, mais celle de son histoire, la

possibilité de faire connaître et partager sa souffrance. Il s'était repris en main ; la thune aidant, avec ses royalties, il avait commencé par se payer une cure de désintox. Maintenant qu'il était clean, on l'avait parqué dans cette résidence de luxe en forme de prison dorée où on lui faisait livrer ses courses, ses colis, façon courtoise de fliquer ce qu'il mettait dans son assiette et dans son pif.

Stan avait plus de clopes. Ça faisait partie de son rituel désormais. Il n'écrivait pas sans stimuler son cerveau. Dorénavant, ce serait plus que cigarettes et café.... Il descendait des litres, ses tasses qui s'accumulaient sur le bord du bureau lui rappelèrent le trou noir de son cerveau. Stan regarda sa montre. Il y avait une épicerie à deux miles qui fermait tard. S'il ne se motivait pas maintenant, il n'irait jamais. Il irait en courant, ça faisait aussi partie de ses nouvelles conduites de vie qu'il essayait de s'acheter : courir une fois la semaine, tôt le matin ou tard le soir pour éviter les fortes chaleurs de la journée. Il avait commencé à courir au Sacred Heart, il y avait un parc accessible aux patients... dès que Stan se sentait une envie, il essayait d'y substituer un tour de parc. Il avait eu

beaucoup d'envies, il avait fait beaucoup de tours de parc. Il s'était aperçu que molester son corps, ça lui permettait de presser son esprit, c'est là-bas, dans sa chambre tout-confort qu'il avait commencé à écrire son deuxième roman.

Stan enfila ses chaussures qui trainaient près de l'entrée. Rudy le regarda médusé depuis son panier, comme s'il assistait à un show un peu risqué. Stan enviait toujours la vie des clébards, parce qu'ils semblaient avoir une vie sans complications ni incohérences. Aller chercher ses clopes en courant, il y avait comme un paradoxe pareil à venir dans une boucherie sur le dos de sa vache... Stan n'était pas un vrai sportif, c'est surtout quand on le matait qu'il faisait mine d'accélérer... Le vigile dans sa guérite le salua, il n'était pas étonné, ici il n'y avait que des adeptes du style healthy qu'on voyait courir en bande dès 6h montre connectée au poignet. Des culs bombés, il en voyait passer à la pelle, c'était bien le seul intérêt du métier d'ailleurs.

Stan trottina jusqu'à l'épicerie en suivant la route. Le bitume avait conservé la chaleur de la journée, le soleil

avait disparu, mais l'air était encore un peu lourd. Il y avait des grenouilles écrasées sur le bord de la route. Stan se demanda d'où elle pouvait venir et s'imagina un périple fou qui avait mené à un suicide collectif. La course, ça libérait son cerveau qui lui postillonnait tout un tas d'images, mais c'était à lui de faire le tri. Quand il arriva, il avait déjà trempé son t-shirt blanc qui avait commencé à devenir translucide là où la sueur avait coulé. Le gérant le regarda d'un drôle d'air comme s'il s'attendait à ce qu'il se répande en flaque dans son magasin. Dans ce genre de situation Stan avait envie d'envoyer du « fuck you » à tour de bras et rappeler qui il était, mais il y a qu'à l'écrit qu'il était vraiment enragé. Il paya sagement sa cartouche que l'autre mit dans un sac en papier marron. Sur le retour, le genou de Stan commença à le lancer, il arriva à sa maison à la limite de ce qu'il était raisonnable d'appeler courir. Il se stoppa 10 mètres avant pour marcher. Ses poumons le brulèrent, une formidable quinte de toux suivit. Stan penché sur le bitume cracha sur le sol. Quand il se releva, il s'aperçut qu'on l'épiait derrière les rideaux de la maison d'en face. C'était la jeune fille qu'était arrivée la veille. Il lui adressa un vague salut de

la main. Entre l'essoufflement et sa gueule rougis, il y avait de quoi l'ébouriffer : la gamine disparut aussitôt. Stan était trop mort pour écrire, mais espérait que sa séance de sport pourrait amollir son cerveau pour casser les zones de son jus créatif prises dans le gel. Il se coucha fourbu.

CHAPITRE 8

Christophe tournait un peu en rond chez lui. Il était en arrêt pour deux semaines encore, soit une éternité pour lui qui adorait son métier. Combien de livres avait-il écrits ? Anne lui avait dit, mais il avait oublié. Dorénavant, chaque oubli pouvait s'interpréter selon deux angles : banal oubli ou oubli plus à conséquences... D'ailleurs, où est-ce qu'il trouvait le temps, mais surtout l'énergie pour les écrire ? Ses élèves manquaient à Christophe. Depuis toujours, il avait la fibre pour transmettre. L'éducation nationale, cela avait été une voie naturelle pour lui, bien que rien ne l'y prédestinait. Christophe se souvenait de tout son lointain passé, de sa vie avec ses parents... mais pas d'avoir écrit ces fichus bouquins. Quant à la maison dont lui avait parlé Anne, ce n'était qu'une ombre de plus au tableau de sa vie décomposée. C'était assez incompréhensible pour lui... il se rappela un reportage qu'il avait vu sur les mystères du cerveau, si certaines de ses zones étaient touchées, on pouvait perdre des capacités comme reconnaître les gens, ne plus voir que d'un côté... ça paraissait dingue, peut-être

c'est ce qui se passait pour lui sa mémoire étant devenue hémiplégique.

Christophe était parti à pied vers le centre-ville. En quittant sa résidence, il suffisait de longer la piste cyclable pour se retrouver sur l'avenue principale où se répartissaient tous les commerces et institutions. Le tabac se trouvait juste en face du lycée ce qui devait faire la joie du buraliste et hurler les chantres de la santé publique. Sa fille Mathilde avait fréquenté cet établissement et avait insisté pendant ces années d'ado pour qu'on ne le voie pas trop trainer autour, car elle était à un âge où il était difficile de savoir que son père travaillait dans son bahut. Elle avait évité le pire : jamais Christophe ne l'avait eu en classe.

En sortant, du tabac, Christophe contempla les lourdes grilles du lycée sécrétant des réminiscences nostalgiques dans sa tête. Il lui tardait de reprendre le travail. Les cours, les élèves, cela lui apparaissait déjà tellement loin... Il était dans ces murs, il n'y a même pas 10 jours... L'accident avait comme installé une coupure qu'il était difficile de franchir.

— On fait des heures sup' ?

Christophe dévisagea l'homme qui venait de l'interpeller.

— Bah quoi, tu ne me reconnais pas ?

Ce pourrait-il que... Christophe, après un effort couteux, reconnu Patrick, le frère d'Anne. Il avait tant changé, vieilli... son visage était plus marqué, il avait quelques cheveux blancs aussi. Où était passé le sémillant quadra qui se faisait un peu charrier par ses élèves pour ses attitudes prétendument précieuses ? C'est grâce à Patrick que Christophe connaissait Anne. Christophe eut le sentiment étrange d'avoir été propulsé dans un monde parallèle qui aurait juste mal imité l'ancien. Cela n'avait aucun sens, une voix en lui détentrice de sa raison lui soufflait que Patrick ne pouvait pas avoir tout juste quarante ans comme il se l'imaginait.

Christophe sembla si troublé lorsqu'il le vit que Patrick finit par le remarquer. Pour en savoir plus, il lui proposa de boire un verre. Ils s'attablèrent sur une table de la terrasse du bar PMU juste derrière eux. Christophe commença à lui raconter son accident et ses pertes de

mémoire successives. Patrick essaya de dédramatiser la situation.

- 10 ans de moins, ça plairait bien à ma femme !
s'exclama-t-il
- Si il y avait que ça... lui répondit Christophe bien plus sombre.

Christophe plongeait le nez dans son verre à la recherche d'une contenance, un rebond... Un sentiment de malaise enflait sournoisement en lui. Ils essayèrent d'abord d'autres sujets, mais Christophe n'avait plus que ça en tête. À un moment donné, Patrick lui assura qu'il serait là pour l'aider, comme il l'avait toujours fait. C'était effrayant, Christophe sentait une dissymétrie entre eux, Patrick était chaleureux, lui un peu fuyant, parce que Patrick lui parlait du haut d'une relation bien plus longue que ce dont lui se souvenait. Christophe était tout simplement mal à l'aise face à Patrick qui se comportait avec lui comme un ami intime, car pour lui il n'était qu'un sosie, un sympathique androïde à la figure humaine...

Christophe prit prétexte du retour d'Anne imminent pour quitter sa compagnie. Sur le chemin du retour, il décida de

ne rien dire à Anne de cette rencontre, de peur de trop l'inquiéter.

CHAPITRE 9

Anne était à peine arrivée chez elle, qu'elle sentait déjà une boule de stress s'enrouler dans son ventre comme un serpent effrayé. Le sujet de Christophe ne lui tirait plus qu'une sourde inquiétude, son état de santé était devenu la source de toutes ses préoccupations. À chaque fois, qu'elle rentrait chez elle, elle se demandait dans quel état elle allait retrouver son mari. Sur la route, un tumulte avait pris naissance dans sa tête, Anne se sentait en lutte avec ses idées impossibles à démêler. Elle avait peur de rentrer chez elle. Ce qui était parfaitement ridicule. Une idée née sur le trajet lui collait aux basques comme une tique qui lui vidait toute son énergie : si cela n'avait pas été un accident ? Si cela avait été une action délibérée de Christophe pour se supprimer ?

C'était terrifiant à imaginer. Elle ne devrait pas le laisser seul toute la journée... Anne poussa la porte de chez elle. Christophe était sauf. Seulement cela ne suffit pas à Anne pour être totalement rassurée. Elle lui posa tout un tas de questions.

Christophe tentait de garder son calme face aux inquisitions de sa femme, mais il n'aimait pas ça. Il avait la sensation de mouches piqueuses qui venaient appuyer là où cela faisait déjà mal. Lui aussi avait des questions sans réponses.

— Je n'arrive toujours pas à me souvenir de mon mot de passe, c'est pénible... dit-il à Anne

— Ça reviendra.

Anne essayait toujours de se montrer positive en sa présence.

Christophe fit la moue.

— J'ai un peu écrit aussi, enfin pas beaucoup... ça me fatigue le bras rapidement. Je voulais me rendre compte. Mais rien de génial ne m'est venu. Je n'en reviens pas que j'ai réussi à écrire des bouquins entiers....

Anne constata à quel point son homme s'était déprimé ces derniers jours. Christophe avait fini par s'ouvrir auprès de la principale de son lycée. Ils étaient assez proches, pour ce qu'Anne en savait, elle avait toujours apprécié

Christophe. L'entretien n'avait pas duré très longtemps. Le couperet était tombé : il ne pourrait pas reprendre les cours. Dans son intérêt et celui de ses élèves. Christophe avait eu la sensation qu'elle en savait davantage que ce qu'elle voulait bien admettre. Dans la salle des profs, les ragots circulaient aussi vite que dans la cour de récré. Si Patrick n'avait pas tenu sa langue, il y avait de quoi s'inquiéter, probablement... Christophe oscillait entre deux positions extrêmes jusqu'à présent : profonde inquiétude ou belle indifférence concernant sa situation. Anne crut que c'était donc à elle que revenait la charge de lui ouvrir les yeux. Que ça pouvait être grave, s'il s'enfonçait dans une sorte de déni de la réalité. Elle le soupçonnait de ne pas tout lui dire, de minimiser parfois. Pour l'avoir connu dans des phases dépressives marquées, elle savait qu'il n'allait pas bien en ce moment. Elle savait aussi qu'il n'en parlerait pas. C'était comme ça ; Christophe avait toujours mis davantage de sentiments dans ses livres. Anne le regarda avec désarroi : Christophe était vauté sur le canapé, elle l'avait quitté, il était encore au lit, elle imaginait donc sans peine sa journée ressembler à cette course larvaire. Que pouvait-elle faire de plus ?

Comment pouvait-elle l'aider ? Anne sentait sa volonté l'abandonner d'un coup.

Tout le corps médical était tombé d'accord pour laisser les choses se faire naturellement donc lentement. C'est elle qui se retrouvait au supplice, sans savoir si elle pourrait endurer encore plus. Christophe recouvrerait ses souvenirs tôt ou tard, il ne fallait pas s'inquiéter, c'est ce qu'on lui rabâchait à longueur de journée en attendant ce salaud semblait se complaire dans son amnésie ... Christophe n'avait rien préparé pour le repas, c'est Anne qui fatiguée s'affaira dans la cuisine.

Anne en découpant ses légumes pensait toujours à Christophe. Plus elle s'énervait, plus la tempête soufflait dans sa tête, plus elle semblait couper ses légumes petits, déchargeant sur eux sa colère camouflée. Anne, dès qu'elle avait compris pourquoi Christophe écrivait et en quoi c'était important pour lui avait été toujours son meilleur soutien. Elle savait combien cela lui avait coûté son premier livre et combien il était important pour lui de continuer à écrire. Maintenant, il disait avoir tout oublié.

C'était insupportable. Anne sentit les larmes couler le long de ses joues, elle les essuya précipitamment du coin de son tablier.

En quittant la cuisine, Anne s'assura dans le dos d'une casserole que nulle trace de larmes ne subsistait sur son visage. Anne était une battante et savait préserver sur elle les attributs propres au combat. Elle rejoint Christophe sur le canapé avec une assiette dans chaque main. Il regardait une bêtise à la télé. Il avait l'air absorbé. Elle voulut lui parler, mais n'en trouva pas la force, les seules conversations qui l'intéressait avait été frappées d'interdit.

Le début de soirée, elle le passa à ses côtés sur le canapé. La télévision leur tint compagnie jusqu'au coucher. Ils avaient leur routine, comme toutes les routines, elle n'avait rien de fantastique, mais ils s'y trouvaient bien dedans et n'avait rien à lui reprocher.

Une fois couché, chacun s'empara d'un livre et le lut en

silence.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Sa question laissa Christophe interdit. À peine les lumières éteintes, Christophe s'était rapproché d'elle. Il continua à faire glisser sa main le long de sa cuisse d'une façon plus appuyée et sa destination n'avait rien d'un mystère pour Anne qui s'était remise de son étonnement. Elle avait tout d'abord cru qu'il l'avait effleuré par mégarde en se retournant pour mieux dormir. Maintenant ses attentions étaient on ne peut plus claires. Anne s'était raidie de tout son corps comme si elle était la victime d'une attaque d'araignée venimeuse. Christophe le remarqua :

— Qu'est-ce qui se passe, tu n'en as pas envie ?
souffla-t-il.

Anne se tut. Christophe comme tous les hommes, s'excitait pour pas grand-chose, pour avoir ensuite que cette idée en tête. Si vraiment il y tenait... Elle se risqua à quelques caresses sur son corps à moitié nu. On peut aussi faire l'amour par amour et sans envie. Quand Christophe

pénétra en elle, il était mollasson. Il s'en aperçut et voulut y remédier en faisant pression sur la base de son sexe qui se dérobaît comme une épée en plastique. Il s'agitait avec le désespoir et l'angoisse de voir sa virilité fuir. Après d'inefficaces mimiques, il capitula et se retira...

Anne lui passa la main dans les cheveux. « Ce n'est rien, tu veux qu'on essaye autre chose ? ». Trop vexé dans son orgueil de mâle, trahi par son corps, Christophe avait renoncé. À quoi s'attendait-il ? Qu'est-ce qu'il croyait ? Cela faisait des années qu'il n'avait pas fait l'amour, ils n'allaient pas s'emboîter comme des lego au premier sursaut de sa libido... ça aussi, l'avait-il oublié ? L'amertume l'accompagna alors qu'elle plongeait lentement dans le sommeil.

CHAPITRE 10

— Je ne te dérange pas ?

Anne venait de pénétrer tout en haut de la maison familiale. Une pièce exiguë, toute blanche, pas très bien isolée qui avait pour seuls meubles un vieux bureau et un banc en osier qu'on avait trouvé amusant d'orner d'un filet de pêche emprisonnant quelques habitants de la mer en plastique.

Anne referma la porte derrière elle. Celle-ci grinça en glissant sur le sol en pierre. C'était une vieille porte cintrée en bois dont les ferrures antiques l'avaient toujours fasciné. On l'imaginait aisément gardé une cellule de moine, c'est sûrement ce qui avait plu à Christophe et c'est pourquoi il en avait fait son espace privilégié pour écrire. C'est ici qu'il avait choisi de passer le début de ses vacances depuis qu'il s'était mis en tête d'écrire son premier roman. Son livre, il en parlait depuis des années, mais il semblait que ce soit cette année dans l'ancienne maison de ses parents qu'il avait trouvé l'inspiration nécessaire pour mener à bien sa besogne. En arrivant sur

place, il avait annoncé qu'il y aurait moins de plage pour lui cette année et depuis il était resté enfermé là poursuivant sans relâche et avec sérieux son activité d'écriture.

Anne prenait plus de pincettes avec Christophe quand il écrivait, s'assurant déjà qu'elle avait toute son attention. Christophe était souvent d'assez mauvaise humeur avant et après les séances d'écriture qu'il s'imposait.

Anne ouvrit la petite fenêtre à ses côtés, une façon douce de lui faire remarquer que l'air ici était saturé des fumées de son inspiration. Il faisait beau dehors, toujours un peu frais, le front de mer n'était pas loin et en se concentrant un peu Anne crut reconnaître l'air un peu salé du large.

— Ça avance ? demanda-t-elle enfin à Christophe

— Un peu, j'ai un chapitre de plus, j'ai de l'inspiration. J'aime bien être ici tu sais, ça fait remonter de vieux souvenirs, je crois que ça m'aide pour la construction de mon livre...

— Tant mieux, le coupa Anne qui trouvait sa passion un peu envahissante, mais qui ne lui en

tenait pas rigueur tant qu'il continuait à prendre l'air et ses repas en famille.

— Je vais aller rejoindre Mathilde, j'imagine que ne tu veux pas venir ? ça te ferait du bien, dit-elle encore.

— Non, vas-y, je préfère écrire encore un peu.

Anne n'insista pas.

Leur fille, depuis l'avènement de ses 14 ans, de toute façon, goutait assez peu la présence de ses parents. Seule Anne espérait encore pouvoir l'approcher alors qu'elle était devenue si sauvage. Ici, elle prenait rapidement ses aises et ils ne la voyaient que très peu. D'année en année, elles retrouvaient les mêmes amis, des garçons et filles du coin ou d'autres gosses devenus des ados qui continuaient de suivre leurs parents tombés amoureux de cette côte bretonne.

Anne et Christophe laissaient un maximum de liberté à Mathilde, parce que c'était les vacances, mais aussi parce que c'était la chose qu'elle réclamait le plus à son âge.

Anne savait qu'avec les copains ils aimaient se rassembler sur la plage au pied des dunes, elle y ferait un passage tout à l'heure, l'air de rien, pour s'assurer que cette jeunesse se tient sage. Elle ne voulait pas embarrasser Mathilde, c'est juste que les ados sont encore des enfants, en tant que mère, c'était son devoir de la protéger. Son bébé avait grandi, elles étaient moins proches, mais Anne savait être réaliste sans être fataliste, ça pouvait changer et la vie offrait un lot incalculable de rebondissements.

Sur la plage, le vent soufflait plus fort, quelques irréductibles avaient posé leur serviette, mais hormis quelques ados téméraires, les vacanciers préféraient les galets à la mer. Anne tenait ses chaussures à la main et évoluait sur des pierres tièdes qui parsemaient cette bande de terre étroite où venait achopper la mer. Dans les petits groupes éparpillés, elle ne vit pas Mathilde, c'est qu'elle avait dû trouver refuge ailleurs, un lieu probablement secret qu'il était nécessaire de tenir hors de sa portée.

Mathilde connaissait parfaitement la région, plus jeune, avant que la plage n'exerce un tel pouvoir d'attraction sur elle — ainsi que les garçons qui s'y prélassaient torse nu

— elle préférait se balader seule entre terre et mer au bord des falaises qui longeaient le littoral. Elle partait de la maison avec son petit sac à dos, Anne et Christophe, attendris, n’avaient pas eu la force de briser ses rêves d’exploration. Ils la laissaient d’autant plus volontiers partir seule qu’ils savaient la région très sûre. En suivant la côte, il était impossible de se perdre. Les quelques dangers qui auraient pu surgir sur la balade étaient connus de Mathilde depuis son plus jeune âge, c’est en famille qu’ils avaient commencé à arpenter ces chemins pris entre la vision de la mer et une végétation rase et touffue. La maison faisait office d’un phare, isolé à la sortie du village, elle se repérait de loin, émergeant d’une végétation minuscule qui la foulait au pied. Tous les gens du coin connaissaient cette maison. Dans la région, elle se faisait appeler la « maison des 3 roches » en souvenir d’une histoire locale, la découverte de 3 fragments d’une grosse pierre, probablement un menhir dans un champ avoisinant que le propriétaire avait relevé en trouvant amusant de les placer côte à côte par ordre de taille. Quelques fois Anne avait aperçu des touristes gambader en short dans les

autres herbes à la recherche de cette curiosité qui avait déjà vu défiler plusieurs générations de la famille.

Anne trouvait que le vent montait, elle avait trouvé refuge dans le creux des dunes, quelques centaines de mètres en retrait de la plage. Des couples venaient parfois batifoler dans les hautes herbes qui couvraient la dune. Rien de suspect à l'horizon, le coin paraissait tranquille. Anne étala sa serviette dans un trou de la colline dans lequel les rayons du soleil semblaient vouloir tous converger.

Lorsqu'Anne rejoint la maison, il n'était pas loin de 17h. Le temps qui changeait vite ici ne se prêtait désormais plus aux bains de soleil. Anne débarqua dans la cuisine où se trouvait déjà Christophe. À un bout de la table, il buvait avec précaution un café. Il paraissait de bien meilleure humeur que quand elle l'avait quitté plus tôt, plus réceptif c'est lui qui entama la conversation :

— Mathilde ne sera pas avec nous ce soir, lui dit-elle, je l'ai croisée en rentrant, elle m'a demandé l'autorisation pour aller à une fête sur la plage de Kerlo, j'ai dit oui, ça te ne dérange pas ?

— On devrait s'en sortir, dit Anne un peu contrariée quand même que Christophe ne l'ait pas consulté avant.

Christophe se leva et s'approcha d'Anne pour l'enlacer :

— Ça veut dire qu'on a la soirée pour nous ?

Christophe en disant cela, serra Anne un peu plus fort encore de façon à ce que leurs bas-ventres se touchent comme pour permettre à leur sexe de plus facilement communiquer. Anne ne se montra pas insensible aux avances de son mari. Depuis que Mathilde avait grandi, ils devaient dissimuler leurs ébats et finalement cela lui plaisait d'agir comme une ado qui à tout moment peut être prise sur le fait. Collés l'un à l'autre, ils échangèrent quelques propos sulfureux d'amants jusqu'au point où le corps rempli de désir craque et demande grâce. Christophe et Anne s'enfuirent ensuite dans les étages de la maison.

Deux jours plus tard, il était déjà temps de partir. La vie normal allait reprendre, tout cela n'avait été que des vacances comme une parenthèse enchantée.

Anne regardait son homme s'agiter au loin. Christophe était en train de remettre en place les volets de bois qui couvraient habituellement les fenêtres de la cuisine et de la grande salle en leur absence. En compagnie de Mathilde, elle patientait sur la banquette arrière de la voiture. Sur les longs trajets, c'est toujours Christophe qui conduisait. Elles avaient monté le son de l'autoradio et partageaient un petit moment de complicité en chantant aussi fort et faux l'une que l'autre. Mathilde, qui avait visiblement passé une petite nuit, devait composer avec les fausses réprimandes de sa mère qui dissimulaient de vraies inquiétudes.

Christophe venait de disparaître derrière la maison. Les préparatifs du départ lui laissaient toujours une sorte de pincement au cœur, il avait l'impression de donner les derniers soins à un mort.

Enfin Christophe réapparut avec la fierté de celui qui a

accompli correctement ses missions. Il sourit à sa femme. Avant de monter dans la voiture, il regarda longtemps la vieille bâtisse comme s'il voulait à jamais graver dans sa mémoire une impression. Il paraissait satisfait, comme il l'avait espéré, il avait écrit son livre. « C'était important que ce soit là et pas ailleurs, lui avait-il dit. » . Christophe s'était montré plutôt secret concernant l'avancée de son manuscrit. Parfois, il lui avait fait lire quelques pages, quand vraiment il se disait fier d'un chapitre ou d'un passage en particulier. Anne avait jugé les extraits prometteurs, mais il était encore difficile pour elle de se faire une idée complète de l'œuvre et si vraiment elle présentait un intérêt littéraire. Christophe avec ce premier livre avait des attitudes d'un enfant aux joues rosies apportant son premier dessin à sa mère. Il n'était sûr de rien, dans une position fragile, avec un besoin manifeste de reconnaissance... Pour l'instant, toute critique était à suspendre, ça lui ferait trop mal. Il était heureux. Anne était contente pour lui, elle lui donnait ses encouragements et quand il serait prêt, elle l'aiderait à retravailler son texte, à le faire publier, si tel était son profond désir. Son frère Patrick pourrait sûrement l'aider. C'était lui le littéraire de

la famille et avant de se reconverter dans l'enseignement, il avait esquissé quelques rêves de romancier en faisant publier son premier roman qui avait fait la fierté de tous leurs proches.

L'ambiance était détendue. La fin du travail de Christophe avait permis un relâchement qui profitait à tous. Christophe monta enfin en voiture. Sur ses 3 piliers, l'édifice familial était plus solide que jamais. Mathilde, sur la banquette arrière, n'avait pas encore renoncé à ses robes d'été. Elle ria lorsque Anne lui démontra ses talents de danseuse. Christophe fut instantanément gagné par la bonne humeur qui régnait là.

« Chant du départ ? cria -t-il, ce qui fut accompagné par les hourras de sa femme et de sa fille. » C'était leur rituel, un petit truc idiot de famille qui prend de l'importance que lorsqu'on y repense avec les années. C'était toujours la même chanson lorsque venait le moment du départ, ils la mettaient à plein volume et couvraient la voix du pauvre Brel en beuglant par-dessus et ce jusqu'à la sortie du village. La maison disparue rapidement avec le relief.

CHAPITRE 11

Anne se trouvait avec Christophe sur le canapé du salon. Ils dégustaient tous deux un café, qu'elle avait accompagné de quelques carrés de chocolat noir. Après quelques minutes, Anne s'était levée pour revenir avec un épais album photo dans les bras.

— Encore ? s'exclama Christophe à sa vue.

— C'est indispensable mon chéri...

Elle savait que ce nouveau rituel commençait à lui taper sur les nerfs, mais elle comptait bien suivre les recommandations qu'on lui avait données à la lettre : il fallait stimuler la mémoire de Christophe. Regarder ensemble de vieilles photos de famille, ça pouvait l'aider. Les premières fois, Christophe s'était prêté à cet exercice de bon cœur, ce n'est que plus tard qu'il avait commencé à marquer de l'agacement qu'il avait formulé sous la forme d'une ironie mordante. À chaque fois, il semblait pourtant à Anne que sa mémoire s'améliorait, il hésitait moins, retrouvait des détails... C'est pourquoi elle

continuait. Le mariage pour elle, c'était s'assurer d'être toujours ce qui fait défaut à l'autre. Elle serait la motivation de Christophe.

Dorénavant, Christophe reconnaissait toutes les personnes peuplant son petit monde privé : amis, parents, et jusqu'à des membres éloignés de sa parentèle dont elle-même peinait à retrouver les noms. Ils étaient nombreux dans sa famille, qui plus est, ils avaient le goût des cousinades, des rassemblements qui s'étaient un peu tassés après le décès de ses parents qui finalement étaient les maîtres d'œuvre et d'ouvrage de ces grands moments de fêtes.

Christophe l'avait regardé avec un air de chien battu. À contrecœur, il se décala pour laisser Anne s'asseoir à ses côtés et étendre le gros album entre eux. Anne, à une période de sa vie, avait pris un vif plaisir à classer et commenter toutes ces photos de la famille, de ce travail de moine était née une pile d'albums dont ce spécimen n'était finalement pas le plus gros. Christophe pensa aux autres du même type rangé dans le bas du meuble derrière eux et se sentit découragé et pas de taille pour résister à tous. Il

suivit les mouvements d'Anne lorsqu'elle se pencha sur les photos. Délicatement elle levait le voile de protection translucide qui recouvrait l'assemblage des photos. 30 ou 40 années de vie avaient été compactées ici et bizarrement pour commencer cela ne faisait qu'une collection de morts. Christophe voyait défiler devant ses yeux que des visages de personnes décédées dans ce mini-cimetière aux couleurs un peu fades du passé. Anne qui était là plus pragmatique des deux, ne perdait quant à elle pas de vue la visée thérapeutique de leur entreprise et n'avait de toute façon qu'un gout assez peu prononcé pour les rêveries de type mélancolique nostalgique.

« Regarde, ce n'était pas les 50 ans de ton père aux 3 Roches ? dit-elle, il y avait tous leurs vieux potes, tu te souviens ? ».

Christophe avait commencé à se souvenir des 3 roches. Cela l'avait beaucoup troublé d'avoir pu oublier sa maison. Rassuré un peu aussi. Ses souvenirs n'avaient, semble-t-il, pas complètement disparu. Tassés... peut-être. Christophe eut cette image en tête un peu idiote, de

ses souvenirs tout aplatis et compactés auxquels il aurait fallu redonner de l'oxygène pour qu'il retrouve leur forme originelle un peu comme dans les cartoons qu'il regardait gamin quand Coyotte chutait dans la falaise et finissait raplapla.

Christophe avait perdu un peu le fil. Anne lui parlait encore, mais son discours avait été relégué au second plan de sa réalité. Une migraine intense commençait à le gagner. D'un coup ses mains s'étaient tapissées de sueur. Une migraine qui lui rappelait la fois où il s'était évanoui à l'hôpital. Il avait cette angoisse qu'il pouvait à peine formuler que le moindre mal de tête allait devenir désormais le signe annonciateur d'un danger à venir. Il se ressaisit. Regarder Anne dans les yeux, c'était comme retrouver le point focal qui rend sa vision du monde plus net. Il lui mentit en lui affirmant qu'il était concentré. De toute façon, les impératifs qu'Anne lui lançait à la mémoire étaient peu efficaces. Christophe avait la sensation que seules ses émotions pouvaient agir sur lui comme un puissant catalyseur. Il ne voulait pas contrarier Anne. Ses yeux retournèrent sur l'album. Une bande

joyeuse était attablée, c'était devant la maison près du grand pin, sa mère sémillante quinquagénaire alors, tenaient à deux bras un fait-tout d'une taille hors-norme, son père fumait encore la pipe, des verres vides partout sur la table et presque autant de cigarettes allumées que d'invités.

Anne fit défiler d'autres pages, pour d'autres leçons, car elle tenait à instruire Christophe de son passé. Les médecins avaient été clairs sur ce point, ils ne souffraient pas d'une amnésie complète, il se souvenait de son passé, mais pas dans son intégralité, il fallait le reconsolider.

Anne espérait toujours un miracle, un choc salvateur, une détonation dont l'écho ressusciterait sa mémoire perdue. Anne apprenait encore sur les manques de Christophe : identifier les brèches, trouver les pourtours pour établir la carte de ses vides, ce pays à rebâtir.

Christophe interrompit la belle mécanique de la succession des pages en venant poser son doigt sur l'album. Les décennies à plusieurs reprises avaient changé, sur les photos les très vieux étaient partis, les jeunes grandissaient et d'autres vieillissaient à leur tour, le monde lui ne

changeait qu'à peine et renouvelait seulement sa garde-robe.

— Je me souviens de cette photo, dit Christophe en la désignant du doigt.

Sur la photo, 3 fillettes tenaient le premier plan, alignées les unes à côté des autres. Chacune portait le même déguisement, un justaucorps à paillettes ornées d'un pagne en papier crépon. La photo avait dû être prise à l'occasion d'un moment festif comme un carnaval et on devinait autour d'elles une foule bariolée. Les 3 enfants fières et souriantes par leur unité offraient une image attendrissante de ce que peut être l'amitié, quel que soit l'âge.

— Ça, c'était la grande copine de Mathilde, commenta Christophe. Pauline, je crois... elle venait tout le temps à la maison...

Anne était ravie que des souvenirs affluent dans la mémoire de Christophe :

— Oui, c'était le carnaval de l'école, précisa-t-elle.

— Je me souviens de combien de temps cela nous avait pris de la maquiller, elle trépignait comme un petit monstre. Une vraie petite danseuse de Rio ! Si ça se trouve, c'est de là qu'est venue sa passion pour l'Amérique du Sud, on lui demandera si elle s'en rappelle, plaisanta Christophe tout en étant attendri de revoir sa fille si petite.

Anne passa sur une autre photo. Quelques instants plus tard, ayant peut-être la sensation d'avoir touché au faîte de leur entreprise, elle prit l'initiative de mettre un terme à la séance photo. Il reprendrait plus tard.

Christophe, sans tout à fait l'exprimer, accueillit la nouvelle avec joie, il était fatigué, se reposer devenait essentiel.

Christophe se leva et s'apprêtait à monter l'escalier.

— Christophe... l'interpella Anne.

Il se retourna, les mots d'Anne restèrent un temps suspendu.

— Je t'aime, je te rejoins mon chéri, finit-elle par lui dire.

Christophe fut émerveillé par cette déclaration, car l'amour de sa femme était une chose solide dont il ne pouvait pas douter.

Anne resta un peu plus de temps dans la salle. Quand elle rejoignit Christophe dans le lit conjugal, il dormait déjà. Il avait, semble-t-il, lu avant de se coucher. Son premier roman reposait sur sa table de chevet. Anne y jeta un œil tentant d'évaluer sa progression. S'il le lisait, qu'en avait-il compris ?

(LAISSE-MOI T'ÉCRIRE)

Quand Stan ouvrit la porte, ce fut une jeune fille qui se trouva face à lui. Il ne reconnut pas tout de suite l'adolescente qu'il avait vu débarquer il y a peu avec ses parents. C'était une ravissante ado dans un entre-deux qui jeta un léger trouble dans l'esprit de Stan. Elle avait pour elle la grâce et la fraîcheur de l'enfance et pourtant il ne put s'empêcher de noter son corps souple et tonique déjà paré de quelques formes naissantes. Une jeune femme bientôt capable de faire naître le désir chez les hommes. Pour s'éviter un lot de pensées impures, Stan décida une fois pour toutes que la gamine avait 15 ans. La jeune fille ne parut nullement intimidée par lui. Elle exprima sa demande clairement. Un tournevis, elle voulait un fichu tournevis.

Évidemment, ça aurait pu agacer Stan qu'on le dérange pour si peu, mais dans le sourire de la petite se dissimulait une arme capable de briser n'importe quelle forme de

réticence. Il avait une boîte à outils, mais il ne savait plus bien où... Il invita la jeune fille à patienter à l'intérieur le temps qu'il remette la main dessus. Il vit en pénétrant chez lui que son regard se posait partout. La gêne devait être un sentiment qui lui était inconnu : quand quelque chose l'interpellait, elle livrait instantanément l'objet de ses interrogations à haute voix. Stan fit les frais de ses pressantes questions alors que la jeune fille avait trouvé confortable de s'asseoir dans un canapé du salon. Ses mots coulaient sans retenue :

— Ce n'est pas très décoré chez vous, remarquait-elle

Stan qui s'apprêtait à emprunter l'escalier menant à l'étage venait de se rappeler à ce moment précis qu'il y avait une boîte remplie de bric-à-brac dont quelques outils sous l'évier de la cuisine. Il s'y dirigea aussitôt. Réalisant que la jeune fille s'était adressée à lui, il lui répondit assez distraitement en la dépassant :

— Ouais, mais ce n'est pas chez moi, je suis en location ici.

Stan farfouillait à quatre-patte sous l'évier et dans une boîte en fer extirpa un tournevis cruciforme dont le manche en plastique avait légèrement noirci. Il sursauta après s'être relevé : la jeune fille s'était glissée derrière lui sans qu'il ne s'en rende compte. Elle sourit. Il se sentit un peu idiot. Il lui tendit le tournevis :

— Ça ira ?

La jeune fille examina scrupuleusement l'objet.

— Je crois que oui, merci.

Elle leva sur lui ses grands yeux clairs. Toute la physionomie de la jeune fille participait à créer cette présence douce et caressante qui avait pour principale qualité de l'amollir. Stan se surprit à être attentif à ses moindres paroles : « Je comprends que vous n'ayez pas envie de personnaliser la maison, si ce n'est pas chez vous, dit-elle en effectuant de petits pas vers la sortie. C'est un peu pareil chez nous, mon père travaille pour une ambassade, on déménage souvent, on n'emporte pas grand-chose et tout le temps on se retrouve dans de

grandes baraques impersonnelles qu'il faut remplir. Après c'est le quotidien qu'il faut meubler d'activités et de gens auxquels il ne faut pas s'attacher, car à tout moment on peut faire nos valises... C'est fatigant, si vous voulez mon avis... »

Stan resta pantois. Cela ne tenait pas qu'à sa façon de s'exprimer, il y avait toutes sortes d'intelligences qui avaient trouvé place par erreur dans cette si jeune fille. Un voile de tristesse était venu couvrir ses yeux alors qu'elle parlait encore et c'était peut-être ainsi qu'elle apparaissait la plus touchante. En seulement quelques mots, Stan se prit d'affection pour cette jeune fille semblant piégée dans son monde.

— Vous bricolez un peu ? reprit la jeune fille ragaillardie et en agitant le tournevis qu'elle avait maintenant entre les mains.

— Pas vraiment, je ne suis pas vraiment du genre manuel....

— *Mon père pareil... vous faites quoi dans la vie ?*

Stan hésita comme s'il était en train d'avouer un truc vraiment moisi de son existence :

— *Hum... j'écris, lâcha-t-il.*

— *C'est vrai ? C'est génial ça ! s'enthousiasme aussitôt la jeune fille.*

— *Pas autant qu'on pourrait le croire...*

La fille lui lança un regard interloqué espérant qu'il l'éclaire davantage sur cette phrase équivoque. Stan préféra garder le silence. Pour la première fois depuis le début de leur conversation, elle retint sa curiosité, comme si c'était en lui avouant écrire qu'il était devenu soudainement impressionnant à ses yeux.

Stan la raccompagna jusqu'à la porte. Arrivée sur le seuil de la maison, elle le remercia encore et ajouta en lui tendant la main qu'elle s'appelait Pauline. « It's french »,

prit-elle la peine d'ajouter de peur qu'à l'avenir il soit incapable de se remémorer un tel prénom ou qu'il ne l'écorche. Stan attrapa sa petite main fraîche à son tour : « Ravi de faire ta connaissance Pauline, dit-il en s'appliquant et en insistant sur ce prénom singulier ».

Stan referma la porte derrière lui. La jeune fille lui avait fait une forte impression. Une personnalité ardente dont on a toujours quelque chose à retirer, surtout lorsqu'on écrit. Quand Stan manquait d'inspiration pour ces personnages, il aimait copier les caractères de ces personnes singulières, leur force, leur excès, il les rendait consistants, on pouvait toujours en faire de bons personnages... Stan rangea quelque part dans sa tête une impression globale de sa personne. Il regagna ensuite la pièce qu'il devrait quitter un peu moins souvent si vraiment il tenait à finir son fichu bouquin dans les temps.

CHAPITRE 12

Christophe en arrivant chez lui remarqua tout de suite la vieille citadine garée devant la maison. C'était plutôt inhabituel. Les pavillons aux alentours possédaient tous un garage et suffisamment de place côté route pour accueillir deux voitures ce qui était quasiment la norme dans cette banlieue aisée. Un visiteur, se dit Christophe... mais plus rien n'allait de soi dans une réalité qu'il maîtrisait mal, où chacun de ses éléments pouvait constituer une menace pour lui qui ne savait plus très bien les identifier : bon ou mauvais. Ce fait nouveau lui donna matière à se torturer l'esprit. Christophe avait remarqué ce changement en lui, cette façon bizarre de traiter l'information nouvelle et de toujours gratter les apparences à la recherche d'une vérité prétendument cachée. Dernièrement, cette tendance était devenue si marquée que cela en devenait presque inquiétant. Christophe analysait cela comme la conséquence inattendue de son amnésie. Il devenait méfiant. Qu'il eût à

faire confiance aux autres depuis son accident, c'était peu dire : il y avait une poignée de gens qui en savait plus sur son compte que lui-même... il n'avait pas eu le choix et avait dû accepter sans condition leurs révélations. Des médecins, des amis... Anne, bien évidemment. Toujours Anne. Ce qui lui donnait parfois le sentiment d'une dépendance avilissante.

« Tu es sûre ? s'entendait-il encore lui demander suite à une discussion houleuse qui portait sur l'année de leurs premières vacances en Bretagne. « Puisque je te le dis ! », avait tranché Anne avec agacement. Christophe n'avait pas insisté. Il se sentait plus affaibli à chaque vérité assenée contre laquelle il ne pouvait rien opposer. Son amnésie avait jeté un doute sur tout. Plus rien n'était fiable. Est-ce que même ses souvenirs les plus lointains n'étaient-ils pas source d'erreurs et de tromperies ? Sans certitudes sur ses souvenirs, il n'était plus rien.

Christophe s'approcha du véhicule inconnu dans le secret espoir d'y dénicher un indice qui lui aurait permis pour une fois de doubler les explications d'Anne. Seul, il lui fallait

toujours déchiffrer le monde, toujours échafauder des conjectures. C'était fatigant. Sa vie avait pris l'apparence d'un puzzle pas terminé. Si Anne lui avait dit quelque chose à propos d'un ami de passage, il n'en avait aucun souvenir. C'était peut-être qu'une coïncidence. Pourquoi cela l'obsédait-il tant ? N'avoir aucune certitude sur rien, le rendait dingue. Dès fois il se souvenait, dès fois non, c'était gênant de se trouver face à des gens qui agissait avec lui comme des proches auquel il ne pouvait répondre que par une sympathie construite. Un sourire pour un sourire, rendre des poignées de mains... Sa vie était devenue un immense jeu de hasard, où il devait se résigner à faire des paris sur tout.

Christophe ne racontait pas ça au docteur Zemecker. Il ne savait même pas pourquoi. Juste que l'oubli effrite, gangrène, contamine... peut-être que le bout du bout c'est tout simplement la folie. Il ne voulait pas lui raconter qu'il commençait à devenir fou. Ce n'était pas le genre de truc à raconter à un psy. Le Docteur Zemecker assurait son suivi à l'hôpital à raison de deux fois par mois. Il avait eu rendez-vous avec elle plus tôt dans l'après-midi. Elle était énergique entre deux âges, svelte, souriante, mais ce

n'était peut-être pas suffisant pour la croire parfaitement inoffensive, peut-être qu'elle lui foutrait la camisole, s'il se risquait à lui en dire trop. Leurs entrevues se déroulaient toujours de la même façon : un entretien en face à face suivi de quelques tests sur feuille ou ordinateur qui lui rappelaient des souvenirs d'école. Le docteur Zemecker affichait toujours des mines ravies même quand lui-même jugeait ses performances désastreuses. « C'est bien, c'est très bien, lui disait-elle avec son accent indéchiffrable... »

Dans des moments comme ceux-là, Christophe se sentait partir, avec la sensation de retenir in extremis ce qui se présentait comme sa bonne santé mentale. Le plus difficile à s'avouer : qu'importe la forme que prenait ses délires, il en venait inévitablement à placer Anne au centre de ceux-ci comme s'il la tenait quelque part responsable de tout ce foutoir dans sa tête.

C'était plus fort que lui. À Anne non plus il n'avait rien dit, évidemment... mais elle avait dû remarquer son changement d'attitude : son agacement, son hostilité larvée... peut-être que c'était normal, peut-être qu'un truc pas décelé, une anomalie dans son cerveau, créait ce genre

de réactions... Christophe coupa court à ses pensées anxiogènes en prenant une large respiration. Il se dirigea vers la porte. Il aperçut une silhouette inconnue au travers des rideaux du salon. Vu les circonstances, comment ne pouvait-il pas être tenté de croire qu'Anne profitait de ses absences pour mener des activités secrètes ? Plus d'une fois, il eut la sensation qu'elle lui mentait au cours des derniers jours écoulés.

Il y aurait une explication, elle serait probablement moins farfelue que tout ce qu'il pouvait imaginer. C'était du stress. Même sans tout lui dire, peut-être que le Docteur Zemecker accepterait de lui donner des calmants, de toute évidence, il était sur les nerfs.

Christophe s'avança dans le salon. Il s'apaisa, comme tranquilisé par la compagnie d'autres qui lui permettait de vider ses énergies mentales vers des buts naturels. Il y avait une personne à côté d'Anne, un jeune homme, placé légèrement de trois quarts sur le canapé près d'elle. Une silhouette. Cette scène semblait contenir une part d'intimité qu'il n'aimait pas. Christophe n'eut pas le

sentiment de les surprendre, les deux levèrent calmement leur regard vers lui à son arrivée. Seul l'inconnu se leva dans sa direction pour le saluer. Anne le regarda à peine et lui parut terriblement fatiguée. Cette jeunesse frappa Christophe : quel genre de compagnie était-ce pour sa femme, quel était leur lien ? Il était assez beau, un peu guindé dans ses manières.

— Bonjour Christophe. Anne m'a mis au courant, peut-être que vous ne savez pas qui je suis ? Ce n'est rien. Elle voulait que je passe la voir, j'étais sur le point de m'en aller... Christophe afficha une surprise outrée. Vous ne me chassez pas, rassurez-vous...

Malgré une certaine timidité, il avait des manières franches qui inspirèrent à Christophe un sentiment d'honnêteté. L'idée que lui et Anne fricotaient lui avait traversé l'esprit, mais à présent Christophe voyait mal Anne avoir une liaison avec ce jeune homme.

— Aurevoir Anne, dit le jeune homme.

Il se retira discrètement.

Christophe était déboussolé. Anne n'avait pas bougé du canapé, elle avait la mine assez grave ; Christophe était dans la même situation qu'un gamin dont la mère devait lui décrypter les bizarreries du monde.

— Je le connais ? lui demanda-t-il.

— Oui, j'imagine que tu as simplement oublié qui c'est... dit Anne en soupirant.

Anne ne consentit pas davantage à lui donner d'autres explications.

Christophe n'osa pas en demander non plus.

CHAPITRE 13

Christophe avait menti à Anne. Il n'aimait pas ça. D'ailleurs, il ne savait pas pourquoi il lui mentait. Lorsqu'elle était rentrée à la maison, il lui avait dit n'avoir rien fait de particulier de sa journée. C'était faux. Christophe était sorti. Cela répondait à un besoin impérieux, comme une respiration, car chez lui, depuis son retour de l'hôpital, il avait l'impression de s'empoisonner. Christophe s'était avancé dans sa résidence, quelques centaines de mètres plus loin, il avait emprunté un petit sentier entre deux maisons. Une barrière bloquait l'accès aux voitures laissant le seul espace aux vélos et aux joggeurs. Il ressentit un inexplicable frisson en franchissant ce seuil comme s'il pénétrait dans un autre monde. Dans sa tête, des images défilaient comme si on avait retiré le bouchon de la baignoire ; sa pensée se vidait en tourbillon.

Christophe était passé. Il était seul de l'autre côté. Le chemin prenait la forme d'une grande ligne droite. L'aspect rectiligne de ce nouvel itinéraire avait quelque

chose de troublant pour lui comme un appel, une voie d'accélération, il se sentit aussitôt happé. Les arbres se dressaient de part et d'autre de lui comme une foule curieuse prête à lui lancer des hourras. Christophe aurait voulu trouver la détente ici, cet apaisement qu'offre parfois l'immersion dans la nature, mais son rythme propre, fait de murmures délicats et de bruissements de feuilles lui apparurent comme d'affreux chuchotements... Plus il avançait dans les bois, plus il avait la sensation de creuser ses propres parties sombres. La forêt et son cerveau s'étaient liés formant un continuum : il devait avancer. Sa marche n'avait plus rien d'une balade. Un mystérieux pouvoir d'attraction agissait sur lui. Sans le savoir, il poursuivait un but. Ce but lui apparut plus clairement alors qu'il se trouvait au centre d'un carrefour. Les allées étaient grandes et larges, elles faisaient le bonheur des randonneurs qui se repéraient facilement. Depuis leur installation dans le coin, ils avaient avec Anne déjà beaucoup arpenté cette forêt. Anne juchée sur un vélo, lui courant quelques mètres derrière. Christophe savait parfaitement où menait le chemin face à lui. Il n'avait à

aucun moment dévié pour arriver ici. C'était donc cela l'itinéraire qu'il suivait sans le savoir...

Alors qu'il s'apprêtait à tracer sa route, Christophe eut de nouveau de violentes céphalées, ce qu'il appelait désormais ses « crises ». « Pas maintenant », supplia-t-il en lui-même. La douleur s'installa en lui entourant tout son crâne comme une barrière de corail incandescente. S'il n'agissait pas vite, son corps allait lui livrer d'autres maux. Quand cette douleur était là, il n'existait rien d'autre, c'était comme se faire traverser par un pieu de haut en bas. Avec difficulté, Christophe sortit un médicament prescrit par le docteur Zemecker de sa poche. Il l'avait toujours sur lui. Il l'avalait sans eau et l'opération fut difficile comme gober un caillou humide. Christophe patienta à l'écoute de son corps. La douleur qui était apparue mystérieusement quitta ses positions à la manière du ressac. Si la douleur était apparue, c'est qu'il approchait de quelque chose. Christophe en était venu à cette conclusion : elle lui servait de boussole. C'est qu'il fallait continuer. Sa volonté s'affermait. La voie la plus dure, c'est souvent la voie... Il repartit d'un pas alerte.

Quelques centaines de mètres plus loin, la forêt se faisait sectionner par la route. Cette même route qui un peu plus loin serpentait dans la forêt là où Anne lui avait indiqué avoir eu son accident.

Christophe marchait sur le bas-côté de la route. Depuis qu'il était sorti de la forêt, il n'avait croisé que peu de voitures. Ce n'était pas un itinéraire très fréquenté, plus une façon douce et paisible de lier les patelins des alentours. Là où commençait la succession de virages, la route subissait un léger déclin jusqu'à rejoindre un autre village dans la plaine. Christophe regarda la route disparaître hors de sa vue comme si un monstre vorace se tenait gueule ouverte non loin de là et que le bitume n'était que le prolongement déguisé de sa langue. Quelque chose lui appartenant avait aussi disparu par ici. Ce qu'il était en train d'entreprendre n'était rien d'autre qu'une fouille. Il était revenu sur le lieu de l'accident dans l'espoir d'y trouver ce qu'il avait perdu. Christophe sourit de sa naïveté, comme s'il s'attendait vraiment à trouver une partie de ses souvenirs laissés à l'abandon dans l'herbe. Christophe amorça tranquillement sa descente, une

catabase de plus. Difficile à dire dans quel virage s'était produit l'accident. Les explications d'Anne n'avaient pas été aussi précises. Elle-même avait eu du mal à décrire l'endroit au dépanneur avec pour seul avantage qu'une voiture fumante s'y trouvait encore.... Un détail attira l'attention de Christophe. Une branche cassée qui laissait apparaître l'arbre dans toute sa nudité, une chair blanche et vulnérable. C'était ici. Christophe en était persuadé. Il s'avança. Le sol était un peu mou, couvert d'un tapis de feuilles mortes et de terre humide. La lumière filtrait assez peu, juste par taches lumineuses laissant croire à des apparitions divines. Au sol, Christophe ramassa un morceau de plastique noir qui aurait pu tout à fait appartenir à feu sa bagnole. S'en suivit une pause méditative à la Hamlet. Christophe en sortie dépité, aucune grande réponse sur la vie, mais surtout la sensation d'une impasse. Il aurait dû se passer quelque chose, tout l'avait amené ici. Christophe se sentit gagné par un sinistre sentiment d'abandon comme s'il avait été lâché par les Dieux protecteurs qui n'avaient voulu que rire un bon coup des humains. Christophe interrompit un geste fou ; il avait levé son bras vers le ciel, vers la lumière, comme pour

sceller un pacte avec un D miurge qui n'avait même pas daigné se saisir de sa main. Il était ridicule. Il se comportait comme un mystique, un gamin qui croit encore aux signes et à la bonté du monde. Christophe comprit qu'il y a qu'ensemble qu'on est raisonnable et que trop longtemps seul on finit rapidement par devenir fou. Pour ce qu'il lui restait à faire, cette tâche impossible qu'il devinait, il fallait qu'il soit plus lucide encore. Christophe fit marche arrière pour revenir sur la route. Il suivit son itinéraire en trotinant aidé par la pente. Arrivé en bas, il rattraperait la départementale, il aurait fait une boucle et serait de nouveau chez lui. Il y avait plusieurs façons d'envisager les répétitions : des cercles sans fin qu'on parcourt de façon absurde ou des itérations qui nous préparent à en briser la courbure.

Avant même de voir l'agglomération se dévoiler, Christophe avait retrouvé le moral. Le soleil avait commencé à se montrer et arrosait généreusement l'espace. Ici se trouvait une succession d'enclos où paissaient de paisibles hongres. Toutes ces terres appartenaient au centre équestre un peu plus loin et de

nombreux propriétaires y mettaient leurs chevaux en pension. Christophe s'oublia un peu dans cette contemplation tranquille comme face à une peinture paysanne. Il venait là dans le temps. Il n'était pas mauvais cavalier. Il était aussi venu en famille pour des balades à poneys ou nourrir les bêtes par-dessus l'enclos depuis la route. Il y avait quelques brebis et un âne qui faisait le bonheur des tout-petits. Christophe continua sa route. Avant le panneau signalant l'entrée de la ville, il s'engagea sur un chemin en lisière de bois. Quelques mètres plus loin seulement, il crut débiter une nouvelle crise. À ce stade, il ne savait plus s'il s'agissait du soleil, de la déshydratation, de la fatigue ou tout autre chose. Au lieu des céphalées habituelles, c'est un prénom qui émergea du flot caché de ses pensées : « Solan » ; le prénom fut répété plusieurs fois, postillonné de ses bas-fonds, ramené comme une carcasse par le ressac. Mais qui diable était Solan ? Christophe chassa cette pensée en reprenant la route. S'il cherchait du sens à tout, la moindre de ses pensées bizarres, alors là oui, il serait bon pour Charenton...

Une fois arrivé chez lui, Christophe s'était mis en quête du livre que lui avait confié Anne. Certains détails ne lui avaient pas échappé dedans. Il voyait les serrures, mais il était encore incapable d'en deviner les clés. Pourtant, il en avait l'intime conviction : des réponses s'y trouvaient. Christophe eut un petit moment d'angoisse lorsqu'il eut le sentiment de ne pas savoir où il se trouvait, puis il se rappela l'avoir lu au lit. Il trouva le livre sur sa table de chevet. Il s'allongea avec sur le lit, mais quelque chose clochait. Il se releva aussitôt. Ce n'était pas le lieu. Christophe se dirigea vers sa voiture pour s'y enfermer. Dans cet espace clos, il se sentit à l'abri et en sécurité. Il commença sa lecture.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Christophe regarda Anne avec incrédulité. Elle était penchée sur lui, appuyée sur la portière de la voiture. Il avait dû s'endormir. Sa réponse fut bizarrement logique :

— Je lis, dit-il.

Anne le suivit dans la maison comme on guette chacun des pas d'un être imprévisible.

(LAISSE-MOI T'ÉCRIRE)

Stan avait trop chaud et il sentait tout son corps ruisseler. Le réparateur devait venir depuis des jours, mais visiblement la vague de chaleur de ces derniers temps devait l'occuper ailleurs. Stan avait coupé la clim dans le bureau qui faisait un boucan d'enfer et l'empêchait de bosser. Il ne savait travailler qu'ici. Le soleil tapait dur et même le macadam dehors semblait fondre. Pas un souffle d'air du dehors et le petit ventilo qu'il avait installé près de lui peinait à refroidir la pièce. Une touffeur l'agonisait, Stan avait la sensation d'être un poulet sur une broche. Mais il devait continuer à écrire coute que coute. Tant pis que les conditions soient dures, au contraire, il aimait écrire dans une forme de douleur, que les mots s'arrachent de lui, qu'ils suintent sur la feuille. L'écriture pour Stan s'était comme se livrer à un sport de combat sauf qu'il donnait et prenait tous les coups. Il était plutôt satisfait de ce qu'il écrivait en ce moment. Il avait trouvé une sorte de discipline qui lui faisait écrire d'une façon plus tiède, mais en continu et à heures fixes. Bientôt il

aurait fini sa séance de l'après-midi et pourrait penser à autre chose, laisser mariner un peu, car Stan savait qu'écrire ça peut continuer même quand on a cessé de s'en préoccuper.

Stan était descendu chercher son courrier et avait pu constater que l'air du dehors était encore bien pire. Pauline sortait tout juste de chez elle. Quand elle le vit, elle s'approcha en trotinant. Elle portait une jupe à fleurs et un top qui lui dévoilait son nombril. Juste ce qu'il faut de chair pour aiguïser sa sensualité de nymphette. Elle le salua comme s'ils se connaissaient depuis toujours

— Bonjour Stan, vous n'êtes pas à votre bureau pour écrire ?

Stan maugréa un peu et lui indiqua qu'il prenait une pause.

— Vous avez bien raison, ça fait partie aussi du processus créatif. Un œuvre c'est une succession de motifs : des creux, des bosses, comme le fond d'un moule qui lui imprime un relief unique, n'ai-je pas raison ?

Stan s'était trouvé bizarrement flatté qu'elle recherche son approbation. Il se contenta d'un signe de tête pour acquiescer.

— *J'ai pensé à vous, reprit Pauline, j'aimerais bien vous montrer un lieu que j'ai découvert, je suis sûr que ça pourrait vous plaire, vous savez, pour vous inspirer pour votre roman... Vous accepteriez de m'y accompagner ?*

Pauline plongea ses yeux clairs dans les siens et c'est lui qui s'en trouva troublé. Stan réfléchit à sa proposition ; il n'avait pas franchement mieux à faire, les facéties de la gamine pourraient l'égayer un peu... En espérant qu'il ne finisse pas épinglé en tête de liste du Sex Offender Registry parce qu'on l'avait vu en compagnie d'une gamine à peine pubère qui n'était même pas la sienne. Qu'il connaissait à peine d'ailleurs... Bah... les gens voyaient le mal partout.

— *C'est d'accord, conclut Stan. Pauline en sauta presque de joie et Stan la coupa dans son élan avant qu'elle dise ou fasse un truc qui pourrait davantage l'embarrasser : c'est par où ?*

Pauline à quelques pas de lui faisait tout un pataquès de leur destination et fit monter la sauce pendant tout le trajet. Ça avait l'air de lui faire tellement plaisir... que Stan s'était pris au jeu malgré lui. Pauline lui confia s'ennuyer beaucoup et que c'est pour ça qu'elle s'était mise à explorer le coin.

« Nous serons bien mieux en forêt, il y fait toujours moins chaud », Pauline continuait à jouer les hôtes pour lui.

À la sortie de la résidence, Stan suivit Pauline qui s'était engouffrée dans la végétation.

— C'est un raccourci, pouffa-t-elle.

Stan jeta un regard circonspect au mur végétal qui se dressait devant lui. Pauline s'y enfonça d'une traite sans se soucier de se faire égratigner par des arbustes à petites épines. C'était stupide. Stan était agacé et charmé à la fois. Ils arrivèrent rapidement sur un chemin que dissimulaient les arbres du bord de la route. « On n'est plus très loin, vous allez voir, ça vaut le coup d'œil ».

Elle avait raison. Stan regarda éberlué le paysage qui s'offrait à lui aux airs de spot secret pour esprit de la forêt.

Une rigole d'eau s'écoulait du haut de la pente et venait remplir une sorte de bassin naturel en formant une modeste cascade. C'était insolite et beau comme une gravure pastorale. Quelques gros rochers formaient le pourtour de cette crique improbable. Stan ignorait l'existence même d'un cours d'eau dans le coin.

Il se moqua gentiment de la gamine :

- Tu es sourcier en fait, c'est ton truc, tu trouves des plans d'eau en été ?*
- Peut-être même un peu sorcière, dit Pauline en se déshabillant et lui jetant un regard plein de malice.*

Sous ses vêtements d'été elle avait dissimulé un maillot de bain deux pièces pour contenir ses formes minuscules. Stan comme par réflexe détourna les yeux, la situation était incongrue et il avait peur de ce qu'il pourrait voir une fois cette gamine dévêtue. Dans un deuxième mouvement, Stan regarda son corps de fillette maigrelette. La tendresse supplanta en lui toute forme de désir autre, elle portait sur elle son enfance tardive, mignonne comme un petit animal qu'on voudrait voir ronronner et se lover contre soi. Elle était à un âge où les filles sont les plus

belles, car elles ont encore trop peu d'idée sur le sexe et pratiquent l'impudeur sans malice. Pauline s'était juchée sur l'empilement de rochers bordant le petit plan d'eau. Inutile de le crier, tout son petit être semblait lui dire de la regarder ; il fallait que Stan l'admire, lui dise qu'il la trouvait belle, la séduise sans jamais la désirer pour qu'elle se sente rassurée sur sa sensualité naissante. Pauline plongea toute droite dans l'eau en se bouchant le nez. Stan ne s'attendait pas à ce qu'il y ait pu avoir de la profondeur et que Pauline disparaisse si facilement dans les remous qu'elle venait de créer. Il y avait peut-être un trou d'eau, une formation particulière du sol... Stan scruta nerveusement les mouvements de l'eau en surface qui commençaient à se calmer. Pauline n'était pas remontée. Il était tout près du bord quand Pauline remonta en riant, l'arrosant et s'esclaffant.

- Sale gosse ! fit-il mine de la réprimander.*
- Je ne suis pas une enfant ! trancha Pauline un peu piquée.*
- Tu en as tout l'air : braillarde et écervelée comme un moineau sans tête*

— *Vieux bougon ! Allez, viens te baigner, ça va te rafraichir les idées.*

Stan se surprit à cet échange teinté de familiarité. D'habitude, il n'aimait pas les gosses. C'est que celle-ci était différente. Stan n'avait pas pris son maillot... alors il sauta tout habiller dans cette grosse flaque et lui jeta des rafales d'eau à la tête. Pauline n'en revint pas de son audace et poussa des cris hystériques au summum de sa joie et de son étonnement. Ils batifolèrent un moment dans l'eau. Quand Pauline finit par sortir, Stan eut la vision d'une gamine quittant le bain. Pauline s'ébroua comme un jeune chiot, elle était toute tremblante et haletante. Stan eut la pensée un peu folle de venir l'enlacer pour la réchauffer. Stan sortit tout doucement et avec plus de difficulté de cette baignoire improvisée. Pauline ne le lâchait pas du regard.

— *Tu es marrant, dit-elle, jamais mon père n'aurait fait un truc pareil.*

— *Les écrivains sont des gens rigolos qui feignent la détresse d'âme ; question d'image...*

Cette réplique sembla beaucoup inspirer Pauline. Ils pressèrent le pas sur le retour de peur que Pauline tombe sur ses parents qui auraient pu ne pas voir d'un très bon œil cette escapade et leur duo. En s'éloignant, Pauline lui adressa un petit signe de la main. Stan se sentit idiot en tentant de reproduire le même geste. Stan se retrouva vite devant l'ordinateur à l'étage. Il réfléchissait à sa balade en compagnie de Pauline. Ça l'avait ragaillardi, ébaubi, attendri... Stan avec la sensation d'avoir à sa portée un matériau nouveau dans lequel puiser. Il voulait pouvoir saisir quelque chose de ce moment, comme une trace vive, un peu à la façon de ses papillons qu'on met sous verre et qui ne semble jamais perdre de leurs couleurs. Les souvenirs sont importants, mais plus importantes les émotions qui y sont associées qu'on voudrait toujours garder intactes comme la première fois qu'elles ont éclos. Stan se mit à écrire serein et apaisé.

CHAPITRE 14

En pénétrant dans la chambre de sa fille, Anne avait eu un mouvement de surprise, elle s'était arrêtée un peu bêtement sur le seuil de la porte.

— Maman ! tu pourrais frapper ! s'était exclamé
Mathilde surprise dans une scène intime.

Il y avait un garçon de son âge avec elle. Ça faisait drôle de les voir dans une si petite pièce, si près l'un de l'autre.

Le garçon avait à l'instant la tête qui reposait sur les genoux de sa fille qui était adossée contre le mur. Mathilde avait sursauté. Lui s'était redressé sur le lit un peu embarrassé ; il salua Anne avec déférence. Anne dévisagea le jeune adolescent : ses yeux délavés et ses cheveux un peu longs qui tombaient en mèche sur son visage d'enfant sage et mélancolique. Elle ne sut pas quoi dire de plus. Elle se contenta de refermer la porte en s'excusant.

À l'abri, sans le regard outré de sa fille posé sur elle, Anne retrouva une contenance. Des questions et des images lui envahirent la tête. Elle était troublée. Est-ce que lui et Mathilde...

Anne partit chercher Christophe pour l'informer de la situation. Elle le trouva assis à lire dans un fauteuil confortable près de la cheminée.

— Il y a Mathilde dans sa chambre avec un garçon...

Christophe leva les yeux de son livre. Il regarda un instant sa femme tentant de décrypter son émotion : potin ou inquiétude de maman.

— Oui, je sais, je l'ai vu rentrer avec lui, répondit-il

— Et tu n'as rien dit ?

— Qu'est-ce que tu voulais que je dise ?

Anne parfois fustigeait le côté grand couillon de son mari que rien ne semblait agiter, surtout quand c'était important. À croire qu'il le faisait exprès.

- Ça ne te gêne pas qu'un garçon soit dans la chambre de ta fille d'à peine 14 ans ? repris Anne plus insistante.

Christophe la regarda comme s'il prenait conscience de la situation, mais avec la tête de quelqu'un qui fait des comptes qui ne tombent pas juste. Anne lui lança un regard avec un petit mouvement de tête. Christophe comprit l'allusion. À l'âge adulte, 80% de ce qu'on ne dit pas parle de sexe :

- Mais non... tu te fais des films... se sont des gamins, il a son âge... il était assez peu convaincu lui-même.

Anne enfonça le clou

- En tout cas, ils avaient l'air très proches... c'est officiel mon chéri, notre fille à un petit copain, dit Anne résignée.

Ils s'échangèrent un regard curieux et lâchèrent un rire qui était qu'une décharge pour leur stress. Ce dernier mot avait créé une crevasse dans la conversation. Toutes les pensées futures d'Anne et Christophe tombaient dedans.

D'un coup, ils étaient devenus plus vieux. Un premier petit copain. Leur fille, leur bébé qui grandissait et éprouvait son désir.

- Ce n'est pas si grave, si ? Christophe voulait s'emparer de la conclusion de leur échange.
J'avais des petites copines à son âge, c'était sage, on se faisait des bisous en révisant nos cours.
- Oh, Monsieur le charmeur, voyez-vous ça ? Anne l'asticota un peu puis reprit plus sérieusement.
Oui, mais tu sais bien que les temps changent et qu'on est déjà de vieux cons.

Parler du désir et de la première rencontre avec le désir avait débloqué des sensations en Anne. Tout cela était loin... mais c'étaient des choses qu'elle associait confusément à l'excitation et à l'interdit : bisous volés et mains qui glissent sous les pulls... Cela lui avait donné quelques idées :

- Et moi, j'ai le droit à un bisou ? dit-elle avec frivolité à Christophe.

— De la bio à réviser ? répondit Christophe qui entra aussitôt dans le jeu, car ils avaient l'expérience de s'aimer et de se désirer à deux.

Ils s'embrassèrent avec fougue ce qui sembla leur remettre les pendules à l'heure comme s'ils venaient de se souvenir de ce qu'est l'amour, qu'il peut commencer tôt, que le premier est une expérience inoubliable, mais que le conserver toute une vie est magique.

Anne finit par repartir vers l'étage :

— Je vais leur demander s'ils veulent prendre un goûter.

CHAPITRE 15

Du bruit devant la maison avait attiré Christophe vers la fenêtre du salon. Il avait posé son livre délicatement sur l'accoudoir du canapé sans le renfermer. Il avait besoin de cette pause.

Difficile à dire s'il aimerait en reprendre la lecture rapidement. Les premiers chapitres, il les avait lus avec une certaine frénésie, mais au fur et à mesure de son avancée, sa lecture s'était faite plus ardue, comme une préparation épaissie qui rendait le mouvement plus difficile. Dorénavant, cela tenait à quelque chose du gavage pour lui, ne pas voir faim de cette information, mais lire quand même. Il n'y comprenait pas grand-chose à ce récit d'ailleurs. Il était difficile pour Christophe de suivre cette histoire sans s'interroger sur lui-même. Qu'est-ce qui l'avait inspiré, dans quel matériau avait-il puisé ?

Depuis le début, il avait la sensation d'omissions, de non-dits, que cette histoire en dissimulait une autre. Ces questionnements qui le suivaient en continu comme un

boulet au pied cassaient la fluidité de sa lecture. Si jamais c'est bel et bien lui qui l'avait écrit ce fichu bouquin... Cette dernière pensée avait été le coup le plus dur pour Christophe, celui qui fait lâcher la pièce qu'on modèle, car la douleur supplante la réflexion. Trop nombreuses étaient les questions qui le menaient au bord de l'abîme et du doute existentiel. Christophe ne voulut pas franchir ce pas de plus ; au-delà, il s'imaginait une terre de chaos où tout serait impermanence et où son propre nom pourrait se trouver emporter par un vent rageur.

L'agitation du dehors mit un terme au tumulte de ses pensées. Quand ça bouge, on ne pense plus, la pensée c'est l'agitateur du vide. Un groupe de jeunes garçons jouaient dehors. Ils avaient installé quelques plots et une sorte de planche à bascule qu'il traversait juchés sur leur vélo. C'est à qui ferait la preuve du plus de courage et d'adresse. Si une voiture passait, ils s'écartaient sagement vers le trottoir avec leur matériel. De gentils gosses, ce qui avait dû être faciles pour eux, puisqu'ils n'avaient connu que l'enceinte rassurante de leur résidence tranquille. Au moment où Christophe jeta un œil à la fenêtre, un des

garçons avait lourdement chuté. En sortant du plan incliné, son vélo avait fait une embardée et était venu percuter le trottoir. Le gamin était passé par-dessus son vélo. Il s'était étalé de tout son long sur la dalle de béton du garage voisin. Il n'avait pas de casque. Le temps se suspendit pour Christophe qui ne décrochait pas ses yeux du gosse allongé par terre. Ses copains se précipitèrent autour de lui. Il ne semblait pas réagir. Christophe ne réfléchit pas et quitta sa maison en courant. Les gosses s'écartèrent sur son passage, ne cherchant pas à savoir qui il était, car ils étaient apeurés et son apparition avait quelque chose de providentiel.

Christophe se pencha sur le gamin au sol. Ses yeux étaient toujours fermés, mais quand il sentit plus d'agitation autour de lui, il les ouvrit brusquement :

— Je suis un champion, les mecs, rien ne m'arrête... dit-il en levant le pouce et en exagérant la faiblesse dans sa voix. Il esquissa un magnifique sourire de satisfaction qui disparut aussitôt en voyant la tête décomposée de Christophe.

Derrière lui, ses amis s'agitaient comme des chiens en cage à gesticuler et à lancer des vannes, car ils venaient de comprendre que leur copain avait voulu leur faire une sacrée blague. Un jeune à la peau mate et aux cheveux noirs bien soignés, resté un peu en retrait, s'approcha de Christophe :

— Désolé Monsieur, de vous avoir inquiété pour rien.
Il fait tout le temps l'idiot...

— Petit con !

Le gamin s'était figé, Christophe lui avait presque hurlé dessus et attrapé par un coin de son blouson. Le gosse avait mis ses mains devant son visage pour se protéger s'attendant à se faire frapper par ce fou.

Christophe regarda horrifié sa main qui avait attrapé le même. Comme si ce n'était pas la sienne. Une brusque et inexplicable colère était montée en lui. Elle avait aussitôt

disparu à l'apogée de son geste fou. Christophe avait été comme poussée dans une scène qui n'avait plus aucun sens. Il adressa plusieurs fois des excuses confuses au jeune garçon. Les autres le regardèrent d'un drôle d'air, sur leurs gardes. Christophe crut bon de leur adresser encore des excuses : « je suis désolé, je suis fatigué, j'ai eu des problèmes de santé, euh... je vais rentrer chez moi. Ne vous inquiétez pas les garçons... »

Dès qu'il passa le seuil de sa maison, les jeunes ados rassemblèrent leurs affaires et partirent.

Christophe s'adossa contre la porte de chez lui. Il était encore dans tous ses états. Un besoin de réponses qui lui bouffait le ventre, le compartiment d'horreurs qu'il n'avait pas voulu ouvrir tout à l'heure c'était brisé. Christophe alla s'échouer sur le canapé. Il n'y bougea pas jusqu'à l'arrivée d'Anne. Tout de suite, elle comprit qu'il s'était passé quelque chose de grave.

Christophe avait le regard fiévreux et la mine déconfite. Chaque particule de son être implorait cette sortie du brouillard de son être. Il lui raconta la scène avec le gamin d'aujourd'hui ; une confession en appela une autre : il

parla de sa rencontre avec Patrick et de son retour sur le lieu de l'accident. Il craquait et ses mots se répandaient comme une source trop chaude. Anne le regarda défaite et atterrée : que dire ? Elle se contenta de poser sa tête sur sa poitrine pour le rassurer.

Christophe se releva d'un coup :

— Tu imagines ? j'aurais pu le frapper ce gosse...

— Mais non, lui assura Anne, tu n'es pas comme ça.

Christophe lui jeta un regard perdu qui pouvait signifier « tu crois ? ». Christophe était taraudé par cette idée de violence qu'il avait vu naître en lui, malgré lui. Il s'imagina une part de cette violence lovée au creux dans son livre comme un serpent venimeux. Ce livre était une confession, quoi qu'on écrive, si on écrit suffisamment longtemps, ça prend toujours la forme d'une confession. Christophe avait dû faire quelque chose d'horrible qu'il dissimulait dans ses livres. Cette pensée le terrifia.

CHAPITRE 16

La situation n'avait de cesse d'empirer avec Anne. Christophe avait regretté de lui avoir dit pour ses crises qui finalement sans s'intensifier s'étaient maintenues depuis sa sortie d'hôpital. Christophe s'était fait une raison, mais les accepter, ne voulait pas dire renoncer à leur trouver un sens. Christophe multipliait les recherches sur internet, les livres sur la mémoire et les profondeurs de l'inconscient. Hier, alors qu'ils se trouvaient au lit, Anne avait suggéré qu'il se fasse de nouveau hospitaliser. « Pour ton bien, lui avait-elle dit, assez loin de ses mots et de ses émotions comme pour s'en dédouaner ». Même si Christophe n'avait rien laissé paraître, il avait été blessé par cette proposition. Anne ne croyait plus en sa capacité à se soigner par lui-même, c'est qu'il était définitivement seul. Anne qui avait été si souvent son refuge était en passe de devenir un lieu menaçant dont il restait aux frontières...

Christophe absorbé par ses pensées ne s'était même pas rendu compte qu'il était descendu au sous-sol. Il resta un moment perplexe, se demandant bien ce qu'il faisait ici.

La première chose qui accrocha son regard fut l'établi contre le mur et la patère qui trônait au-dessus peuplé d'outils de toute sorte. Pour le peu qu'il bricolait, c'était étonnant qu'il soit aussi bien équipé. La réponse à ce paradoxe devait être à rechercher du côté de son paternel, c'était lui le bricoleur de la famille qui avait détenu un savoir qu'il n'avait jamais su transmettre convenablement à son fils qui depuis cherchait à se hisser à hauteur d'un talent posé par la génération précédente sur un coin de mur trop haut.

Son père avait tenu toute sa vie une quincaillerie à Saint-Malo. Quand il n'était pas au magasin, ce qui finalement était assez rare, il passait des heures dans son atelier au grand dam de sa mère. Là-bas, il bricolait ou pour mieux dire : il créait ; le travail du bois lui plaisait plus que tout. De ses mains habiles, outre les grosses pièces qu'on retrouvait parfois dans le mobilier de la maison, sortaient toutes sortes de petits objets qui faisait sa fierté et celles de son garçon: petits jouets, gris-gris, bols, le temps n'avait pas d'importance quand il creusait ou polissait le bois avec une sorte de tendresse qu'on ne lui connaissait pas

beaucoup par ailleurs...

Toute son enfance on avait interdit à Christophe de pénétrer dans l'atelier de son père pendant qu'il y travaillait. L'interdit n'avait pas toujours été respecté. Christophe souvent était venu se cacher derrière la porte mal ajustée pour observer le patriarche à l'œuvre. Encore aujourd'hui, il ressentait une émotion particulière en se remémorant ces moments. L'atelier était devenu objet de fantasmes pour le jeune Christophe, quand son père semblait s'y adonner à des activités secrètes avec passion. Christophe guettait toujours le moment où son père quitterait son atelier. Si Christophe déduisait par son attitude qu'il allait partir, il fuyait, prenant ses jambes à son cou, pas toujours discrètement d'ailleurs... Adulte, il réalisa que son père n'avait jamais été dupe de son manège. Leur rencontre devait se passer dans le couloir, à l'étage, c'était comme ça qu'ils avaient établi leur rituel. Christophe affichait toujours l'air de celui qui passe là par hasard. Il posait un regard craintif tout autant que curieux sur son père. Ce dernier se changeait sans un mot pour son jeune fils. Son attitude, son silence, laissait Christophe incrédule ne sachant pas si cela faisait déjà partie du jeu.

Le père de Christophe accrochait son bleu de travail dans l'entrée et laissait derrière lui une trainée de sciure de bois. Christophe l'observait du coin de l'œil : ses mains de travailleur aux doigts courts et épais, ses larges épaules, il n'osait rien dire ; son père le tenait en respect par sa puissance virile. Enfin, il semblait l'apercevoir et il l'interpellait presque toujours de la même façon :

— Qu'est-ce que tu fais-là toi ? disait-il.

Christophe intimidé ne répondait rien. Son père plongeait la main dans une des profondes poches de son pantalon et sortait une petite figurine en bois qu'il avait fabriquée à son attention.

Christophe s'en saisissait avec avidité et presque aussitôt fuyait vers sa chambre où il s'empressait de l'ajouter à sa collection. C'était un échange rapide, presque brutal, entre le père et son fils. Christophe, plus le temps passait, plus il se le rappelait comme étant un moment fort de leur relation, là où cet homme dur avait été le plus tendre, le plus près de faire tomber son masque de sévérité. Christophe avait collecté beaucoup de ses figurines et les

jours où le temps ne permettait pas de courir la campagne il décorait avec minutie les figurines offertes par son père.

Son père n'était pas un rigolo. Il avait imprimé en Christophe l'image d'un personnage fort. Toute son enfance, sa présence avait pesé sur lui à la manière d'un dieu puissant, mais juste. Il ne l'avait jamais battu, l'avait aimé à sa manière, savait être tendre, mais n'aimait pas le montrer, par pudeur ou bien parce qu'on lui avait appris à cacher ses sentiments qui n'étaient que l'aveu de nos faiblesses. Christophe lui devait son côté taiseux et taciturne. C'était un travailleur, avant tout, un sévère père de famille issue d'une génération qui avait un profond respect pour le travail et l'argent et qui insistait sur le premier de peur de manquer du second. Une génération traumatisée qui avait souffert du manque. Il avait fallu attendre la troisième génération pour que la famille se déride, sa petite fille avait finalement eu raison de son cœur de pierre. Mathilde avait été son premier petit-enfant, elle l'avait transformé, à moins que l'âge arrivant il n'ait renoncé à une position qu'il ne pouvait plus tenir, la maladie ayant déjà commencé son mauvais ouvrage. Son

père avait été un grand-père génial, quand il faisait le pitre pour amuser Mathilde bébé. Christophe les regardait de loin attendri et l'enfant qui sommeillait encore en lui éprouvait une pointe de jalousie s'imaginant n'avoir jamais bénéficié de telles attentions.

Christophe s'était ému face aux flots de souvenirs qui l'avaient inondé. S'il pouvait se rappeler, pourquoi pas de tout ? quelle logique absurde...Christophe prit conscience des réelles motivations qui l'avaient poussé ici. Un refuge plus sûr. Il y a des lieux qui constituent de véritables portes d'entrée vers notre mémoire. Christophe pensa ensuite à sa fille Mathilde. Aujourd'hui elle étudiait au Brésil, elle était devenue une femme admirable qui aurait sûrement fait la fierté de son grand-père tout comme elle le rendait fier lui. Est-ce que son propre père avait été fier de lui ? Il ne lui avait jamais dit en tout cas. Il savait seulement l'avoir déçu au moins deux fois : quand il avait quitté la Bretagne pour s'installer en Île-de-France et quand il lui avait annoncé vouloir devenir enseignant. « Attention, tu vas devenir un citoyen », lui avait-il dit et pour lui c'était un mot plein d'insinuations, les « citoyens » selon lui

devenaient tous mollasson et incapables de faire quoi que ce soit de leurs 10 doigts. Il ne portait pas non plus les professions intellectuelles dans son cœur...

Depuis son accident, Christophe n'avait pas eu de nouvelles de sa fille, parfois ses missions l'amenaient à partir en expédition pendant des semaines et c'est à peine si elle prenait le temps de donner de ses nouvelles. Il ne s'attendait pas à ce qu'elle rentre par le premier avion dès qu'il lui aurait communiqué la mauvaise nouvelle, elle avait sa vie là-bas, ses projets qu'elle ne pouvait pas abandonner comme ça. Ils avaient leur rythme, espéraient toujours se voir aux grandes vacances. C'était dans la logique des choses.

Le souvenir de son père l'accompagnait, celui de sa fille de l'autre côté de l'océan aussi. Christophe parvenait à colmater les vides en invoquant ses proches qui venaient à son secours pour le soutenir dans un monde dégradé.

Christophe passa son doigt sur la surface du plan de travail dans lequel il avait vissé un étau que son père n'aurait qualifié autrement que de « dinette ». Une de ces expressions emblématiques qui l'avait marqué et qu'il

employait littérairement : « c'est de la dinette », disait-il lorsqu' il voulait signifier que tel outil était ridicule entre ses mains. Christophe crut de nouveau entendre sa voix légèrement cassée, son père adorait lui faire des réprimandes et des leçons de vie, cette vie qu'il n'imaginait que pénible, laborieuse voire salissante comme son atelier qui selon ses dires était une pièce qui aurait permis d'en apprendre beaucoup sur un homme ; le sien était organisé, mais jamais propre, plein de poussière, de taches et d'odeurs tenaces et probablement qu'il devait son cancer à toutes les saloperies qu'il avait respiré là-bas...

— Mets un masque au moins pour travailler, lui disait sa mère, qui de tout temps avait été la raisonnable du couple.

— Tu me les brises, je ne mettrais pas de masque, c'est de la dinette... lui répondait son père.

Même ses mots durs lui manquaient, car ils étaient la coque derrière lequel il dissimulait de la douceur. Christophe depuis quelques minutes avait lâché la barre du conscient et se trouvait dans un état proche de la transe, où

l'on se dissocie, la vigilance se relâche et le corps et l'esprit s'adonnent à des activités distinctes. Le corps de Christophe, livré à lui-même, était capable de se divertir avec pas grand-chose : Christophe avait attrapé un écrou qu'il fit glisser entre ses doigts. Le jeu dura un temps avant qu'il ne le repose à la verticale sur l'une de ses six faces. Christophe d'une pichenette l'envoya balader. La pièce métallique pas tout à fait sphérique roulait à peine et après une trajectoire erratique finit sa course sur le béton.

Le bruit avait alerté Christophe. Son esprit avait retrouvé sa place en sursaut. Il se pencha pour récupérer l'écrou et le posa devant lui. Il jeta un regard tout autour de lui, une sensation étrange l'envahit, comme s'il découvrait les lieux pour la première fois. Des sensations jusque-là tues se révélaient : fraîcheur, odeurs... il percevait tout cela. Chaque respiration supplémentaire à présent semblait participer à un phénomène de refroidissement général de son être. Ce lieu qui lui était apparu si rassurant tantôt devenait tout à coup légèrement angoissant. Quelque chose venait d'y être chassé et l'endroit n'était plus si confortable. Christophe pressentit l'arrivée d'une crise

imminente. Il fallait qu'il parte maintenant. Aux abords de l'escalier, il appuya sur l'interrupteur et la pièce qui ne bénéficiait pour seule ouverture que d'un petit soupirail, replongea dans un noir presque complet.

CHAPITRE 17

Christophe sortit du sous-sol avec les idées encore quelque peu emmêlées. Tout de suite, il se sentit mieux. Son corps se gavait de tout l'espace et de la lumière qui traversait le corridor et il en oublia rapidement les sensations désagréables qui l'avaient dominé durant ces derniers instants en bas. Il lui fallait de nouveau une occupation. Trouver quelque chose à faire... ou simplement trouver. La quête de ses parties manquantes tournait à l'obsession. Christophe se sentait sans identité, car incomplet. Perdu, car à la recherche de lui-même et il ne pouvait que multiplier les expérimentations au hasard. À chacun de ses vagabondages domestiques, il espérait buter sur un fossile de ce qu'il était, persuadé que s'il récoltait suffisamment de matière, il aurait la capacité de relancer le moteur de son existence et renouer avec les forces habituelles qui le meuvent ; il ne connaîtrait plus cette angoisse diffuse de buter contre un mur.

Quand Christophe errait seul chez lui comme aujourd'hui, il finissait tôt ou tard à revenir dans son bureau, comme si

y convergeait toutes les énergies, que c'était là qu'avait été planté le poteau relié au fil trop court de sa nouvelle existence. La piste s'arrêtait toujours. Il était comme un vieux chien aveugle, mais pas complètement frappé d'anosmie. Christophe depuis l'accident s'était quelque peu renfermé sur lui-même, il était devenu un être instinctif, focalisé sur ses sensations et impressions profondes ; persuadé que le monde n'était pas ce qu'il voulait montrer. Christophe avait acquis la conviction qu'il parviendrait seul à lever le voile qui s'était abattu sur son passé. La réaction d'Anne l'avait dans un premier temps déçu, puis il avait compris : il y a des choses qui ne peuvent se réaliser que face à soi-même.

Christophe examina un à un les livres de sa bibliothèque, il y avait quelques livres plus anciens, mais la plupart étaient des éditions modernes, on y retrouvait beaucoup de classiques, et plus largement, des auteurs de référence de l'Antiquité aux Lumières... Quel genre d'écrivain était-il ? Comment travaillait-il ? Les livres ici étaient bavards et ensemble ils constituaient une véritable profession de foi sur ce qu'était Christophe en tant qu'homme, mais

davantage encore en tant qu'écrivain. Ses livres racontaient au mieux ce qu'il était. Et tout commençait avec un livre, celui que lui avait confié Anne à l'hôpital. Cela ne pouvait pas être un hasard... ce qui pouvait signifier peut-être qu'Anne avait un rôle autre que celui qu'il lui prêtait. Christophe continuait à voir des indices partout : tout devenait interprétable. Christophe passa sa main dans ses cheveux pour les plaquer en arrière et souffla. Il devait se calmer, trouver le sens caché, des faits, pas faire des interprétations foireuses.

Le regard de Christophe se posa sur l'ordinateur. Le seul objet sur le bureau, ce qui lui conférait un air insolant, impression renforcée par son inexpugnable mutisme, lui qui se refusait toujours à lui ouvrir les portes de ses secrets. Des dizaines de fois, Christophe était revenu dans cette même pièce pour taper sans succès les identifiants qui supposément le mèneraient à un accès privilégié sur lui-même. Les ordinateurs font partie des êtres les plus butés qui soient, la machine était restée inflexible face à ses tentatives infructueuses. Il y avait nécessairement des

réponses dans ce foutu PC. Cette pensée, plus que n'importe quelle autre, venait nourrir sa frustration.

Christophe passa sa main sur le plateau du bureau. Avec le temps, le bois avait acquis une certaine patine caractéristique. Imprimés par-dessus les veines, des cercles parfaits de fond de tasse venaient rappeler les longues nuits marquées d'insomnie qui s'étaient tenues là. Une autre carte à lire. Un autre trésor à chercher ; quand Christophe s'assit derrière le bureau, ce fut une nouvelle fois dans le but désespéré de faire parler la machine.

Cela ne donna rien. Le mot de passe devait appartenir à tout ce pan de mémoire qui avait été détruit. Que faisait-il de cet ordinateur avant ? Pas grand-chose. Seulement un objet qui prend tout son sens parce qu'on a choisi de l'inscrire au sein d'une logique plus grande. Christophe se trouvait désemparé face au clavier et toutes ses lettres qu'on pouvait combiner à l'infini. Il savait se servir d'un ordinateur. Quand il discutait avec des gens de sa génération, il constatait qu'il s'était plutôt bien adapté à l'outil informatique, il ne s'en sortait pas si mal.

Évidemment, lorsqu'il parlait avec des plus jeunes et plus doués, il se rendait à l'évidence : il ne maîtrisait rien. Le peu qu'il connaissait aujourd'hui ne lui serait d'aucune aide. La solution était en lui, c'est qu'il s'y prenait mal. Il usa de mots durs pour lui-même pour galvaniser son esprit, sa mémoire, son inconscient, ou toute autre instance privée qu'on appelle parfois à la façon des dieux.

Christophe, qui ces dernières semaines avait creusé le sujet, imaginait sa mémoire comme une vieille rosse qui aurait cessé d'obéir à ses maîtres légitimes. Les souvenirs perdus étaient-ils en lui, mais dans un espace hors d'accès ? Christophe se sentit stupide en faisant cela, mais il laissa ses doigts reposer dans l'air à quelques centimètres du clavier tout en fermant les yeux, comme s'il pratiquait une sorte de numéro de magie à la limite de la divination ou qu'il allait lancer son premier concerto pour piano. Combien de fois avait-il tapé ce mot de passe, 100 fois, 1000 fois ? Ses doigts avaient peut-être une mémoire délocalisée sur lequel il suffisait de se brancher. Les mémoires cellulaires, Christophe croyait avoir lu un truc à ce sujet récemment. Christophe, deux doigts tendus, frappa une série de touches. Au hasard, pourrait-on dire,

mais il était clair pour lui que ce rituel l'aidait à capter une routine profonde. Il recommença. Chaque série de touches se finissait par une pression en décalée sur la touche entrée, pour valider la saisie, pour mettre le point final à une partition. La lucidité de Christophe s'effritait à mesure que sa pensée était déroutée sur un circuit secondaire géré par l'instinct. Le bruit saccadé des touches valait celui des tamtams, l'esprit de Christophe une nouvelle fois fuit. Chaque note, chaque touche, agissait comme une secousse qui permettait à l'esprit de s'extirper d'un lieu où il se sentait toujours un peu à l'étroit. Si Christophe menait une bataille, c'était avant tout contre lui-même.

CHAPITRE 18

Christophe sortait d'une ellipse. Le temps avait disparu en lui. Il prenait dans la précipitation des informations sur son environnement comme de la sténo mentale. Il n'avait pas bougé et se trouvait toujours assis face à l'ordinateur, mais l'écran de login avait disparu. S'affichait maintenant le bureau avec tous ses icônes qu'il aimait peu nombreux et bien organisés. Il avait réussi, mais cette victoire apparaissait terrifiante. Comme si Christophe avait bredouillé par jeu un charabia de formules magiques et qu'il s'apercevait de leur redoutable efficacité qu'une fois le réel durablement transformé. Combien de temps son absence avait-elle duré ? Il se souvenait avoir commencé à taper avec frénésie sur le clavier, puis d'enchaîner les combinaisons, puis plus rien. Il avait forcément trouvé le bon sésame, mais manifestement cela s'était déroulé dans un temps et un espace de conscience qui ne lui appartenait pas pleinement. Il n'avait aucun souvenir de celui-ci. Pendant cinq minutes encore, Christophe fut trop apeuré pour entreprendre quoi que ce soit. Christophe avait disparu dans un oubli, qui l'avait sorti un temps du monde.

Il chercha à se rassurer. Rationaliser. Créer des d'histoires plus simples pour boucher. Il faudrait qu'il en parle à Zemecker... Tôt ou tard, ses impressions étranges le tueraient. En dernier lieu, c'est ça qui l'agitait, cette pensée radicale, celle d'une lutte à mort.

Il voulait accéder à l'ordinateur, c'était désormais chose faite, ne devait-il pas être satisfait ? Pourquoi à chacune de ses avancées ce sentiment de peur totale ? Savait-il lui-même vers quoi il avançait ? Christophe commença l'exploration des fichiers de l'ordinateur. Il mit peu de temps à exhumer ce qui l'intéressait dans le disque dur. Il trouva l'ensemble des manuscrits qu'il avait écrit au sein d'un même dossier. Il y avait même un dossier « en cours » qui contenait un seul fichier, cela ne pouvait pas être plus limpide. C'est vers ce fichier que se dirigea tout de suite son intérêt. Dans un texte inachevé, il y a un geste suspendu, on peut encore tenter d'en deviner la direction et les forces. Il consulta la date du fichier. Il avait été modifié le soir même de son accident. Il ne pouvait pas être au plus près de ce qu'il avait été. Celui qui avait écrit ce texte était un être complet. Il ouvrit le fichier pour en

commencer la lecture. Même sentiment d'étrangeté, de non-appartenance, ce n'était pas ses mots. Il n'avait pas envie de tout lire, il survola le texte en diagonal, il fallait tuer son sens pour repérer tout ce qu'il ne disait pas, comme ouvrir un deuxième niveau de compréhension écrit dans une langue inconnue. Christophe cherchait des détails, des indices, des pièces minuscules comme des engrenages qui auraient conduit à l'arrêt de tout un système. Il voulait un éclairage sur son méta-univers, celui de l'auteur qui aurait dû naturellement lui rester ouvert avec son système de portes en miroir. Christophe lança plusieurs recherches globales avec les quelques mots qui semblaient l'avoir agité dernièrement. Rien de très pertinent n'en ressortit. Il y avait de la douleur en lui, une sensation de planter un couteau dans ses chairs comme un forçage des plus immondes. Maintenir cette lecture était une opération désagréable qui revenait à séparer les bords d'une plaie ouverte qui se refermait sans cesse. Encore un écrivain en personnage principal. Toujours la structure d'un vrai-faux polar ménageant le suspense jusqu'à la révélation finale qui doit faire entendre au lecteur qu'il s'est fait attraper, qu'on l'a floué, qu'il n'a pas lu ce qu'il

croyait lire... Christophe réfléchissait comme une machine dévoyée. C'était ça... S'il n'était pas ce personnage, tout comme il n'était pas Stan, alors il fallait lire le texte comme une antithèse, c'est que son œuvre tout entière se posait comme un négatif pour autre chose. Cette fois Christophe était au bord du malaise.

Il était arrivé jusqu'au bout du texte, un dernier paragraphe, puis plus rien. Un saut dans le vide. Christophe venait de lire comment le narrateur, harassé de fatigue et bouleversé, prenait sa voiture pour fuir un passé qui l'étouffait. Les images s'enchaînaient dans la tête de Christophe, mais tout allait trop vite, il n'y comprenait plus rien. Anne ; il prenait souvent la route pour se calmer l'esprit ; son écriture était importante ; le jeune homme qui l'accompagnait ne lui était pas inconnu ; il avait écrit son premier livre en Bretagne dans la maison familiale... La chute du gamin, de la vieille... Solan... Un bruit sourd derrière lui stoppa la course folle de son cerveau aussi sûr que s'il avait pris une balle dans la tête.

(LAISSE-MOI T'ÉCRIRE)

Pauline était revenue chez Stan plusieurs fois pour des motifs qui lui étaient apparus de plus en plus dérisoires. Stan, dans sa situation ne pouvait pas se permettre de jouer les baby-sitter, mais il y avait quelque chose qui lui plaisait vraiment chez cette gosse. La jeune fille avait fait de la maison de Stan son deuxième foyer. Stan avait conclu de son attitude qu'elle devait vivre à la maison une situation familiale compliquée, mais il n'osait pas étayer ses suppositions par des questions de peur de rentrer dans une conversation qui les ennuerait tous deux. La gosse était étonnante pour son âge, Stan avait pu le vérifier au fil de ses visites, vraiment pas idole, vive d'esprit, avec une pénétration sur les choses qui décontenançait et on imaginait son esprit bien trop vieux pour son corps adolescent. Ce n'était pas une gamine surdouée, pressée et stressée par ses connaissances qui les dégueulent face aux adultes en se dodinant. Pauline l'intriguait avec sa

pensée économique qui faisait grand sans trop de dépenses. Stan lui trouvait un sacré potentiel. Il n'aurait jamais mieux fait à son âge. Quand elle tardait, qu'il ne la voyait pas de la journée, il se surprenait à s'zyeuter à la fenêtre...

Il y avait son naturel, sa simplicité, sa fantaisie et sa fraîcheur qui ne conviennent réellement qu'à son âge et son intelligence... Il disait qu'elle l'agaçait, mais c'était tout le contraire. Elle l'inspirait. Comme une bouffée d'oxygène. Quand Pauline n'était pas loin, il écrivait mieux. Il écrivait. Il faisait mine de l'engueuler : « arrête avec tes petits pas ! ». C'était du flan. Elle le savait autant que lui.

Dès sa deuxième visite, Pauline s'était sentie à son aise dans la maison de Stan. Il la laissait gambader comme une souris domestique. Pauline n'était jamais très loin de sa bibliothèque. Des fois elle prenait un livre, s'asseyait en lotus sur un fauteuil et lisait pendant des heures... Stan bossait à l'étage, mais il profitait encore de son énergie.

Stan était redescendu pour se faire un café. Il l'observait, tandis qu'elle était concentrée sur son livre. D'un bond, elle se leva pour en choisir un autre. Elle le remarqua enfin.

— J'aime les livres, lui dit-elle comme pour justifier sa quête.

C'était vrai. Stan la regarda parcourir de ses doigts ses livres. Dans ses effleurements précautionneux, on devinait le plaisir, ses gestes se paraient d'une sensualité émouvante quand ses mains devenaient les entremetteuses d'un amour fragile et un peu secret qui liait le corps à l'esprit. Pauline penchait légèrement sa tête pour découvrir le titre de l'ouvrage qui ne manquait pas de réveiller chez elle un souvenir de lecture. Elle en disait quelques mots à Stan. Si le livre lui apparaissait digne d'intérêt, elle le sortait de l'étagère pour mieux l'observer. Elle en lisait quelques lignes à la volée, parfois à voix haute. Stan aurait adoré qu'elle lui fasse la lecture...

« Zola, j'aime bien, il est français, tu sais ? J'aime sa description des choses, son étude, sa rigueur, la réalité telle qu'il l'a décrit sans fioriture... » Plus tard, Stan s'apercevait que la façon dont Pauline parlait de littérature était toujours troublante. Stan trouvait toujours ses analyses d'une bizarre justesse. Parfois trop proche de la façon dont il s'exprimait lui. Dérangeante sensation d'un alter ego incarné sous des traits si dissemblables aux siens. Pauline qui semblait être venue à bout de son analyse se retourna vers Stan qui n'avait pas bougé. Son regard avait changé, dans la bibliothèque, elle en avait appris plus sur lui que ce qu'une heure de discussion aurait pu lui apporter.

— Il parle de quoi ton roman. ? demanda-t-elle

Il était évident que Pauline tenait à parler de son livre en cours. Comme si elle avait deviné que dans un avenir proche, il les concernerait tous deux. Quand Pauline était chez lui, Stan ne réfléchissait pas rond. Il se sentait débordé par la jeune fille... On dirait qu'elle l'avait testé, il ne fallait pas s'y tromper, l'idée du test n'était pas de

savoir si elle était digne de la confiance de Stan, mais si lui-même serait capable de rivaliser avec elle. Il était tombé sous le charme de Pauline qui était l'incarnation d'une intelligence pure et sauvage pas encore pervertie... Pauline l'avait écouté parler de son livre avec le plus vif intérêt. Stan n'était jamais très à l'aise dans cet exercice, mais là les mots avaient filé.

— Je voudrais le lire, ton livre, lui avait-elle dit à la fin de son monologue.

Cela aurait pu passer pour une requête, mais il fallait l'analyser au mode impératif. Stan ne faisait jamais lire ses œuvres, surtout lorsqu'il s'agissait d'un roman en cours. Il créerait l'exception pour Pauline.

Elle prit congé quelque temps après que Stan lui ait remis un petit paquet de feuilles : tout ce qu'il avait produit de ce nouveau roman très attendu. Il n'en était pas satisfait et bloquait depuis des jours sur l'intrigue. Stan raccompagna la jeune fille jusqu'à la porte, en guise d'aurevoir, elle déposa un baiser rapide sur sa joue. Stan

se troubla avant de se rappeler qu'elle était issue d'une race totalement délurée adepte des french kiss et du cancan.

Stan la regarda s'éloigner et ferma la porte alors qu'elle se trouvait au milieu de la route qui serpentait entre les maisons cossues. Son manuscrit quittait la maison avec Pauline. Stan se demanda s'il n'avait pas fait une connerie. Il se sentit anxieux, ce qui aboutit à des pensées saugrenues, des images de petites fées aux inspirations démoniaques.

Sans avoir une idée précise de l'heure, Stan estima que c'était l'heure pour une bière qu'il but debout et d'une descente rapide dans la cuisine. Il allait retrouver son bureau lorsqu'il entendit frapper à la porte. Il pensa aussitôt à Pauline qui aurait oublié une chose ou une autre, mais lorsqu'il ouvrit, il reconnut immédiatement son père, le playboy à la grosse bagnole. De près, il lui apparut moins superficiel que ce qu'il avait pu croire. Il paraissait moins suffisant, il avait l'air inquiet aussi. Il demanda si Pauline était encore chez lui. Malgré sa

réponse négative, Stan surprit son regard cherchant à le dépasser comme pour vérifier qu'il ne la cachait pas dans un coin. Cet homme ne l'aimait pas, ce qui fut confirmé plus tard dans la conversation. Il discutait avec lui, mais sans envie, c'était comme un interrogatoire, mais avec plus de formes. « Vous écrivez comme ça ? demanda-t-il, c'est bien ça, conclut-il avant même que Stan ne puisse lui dire quoi ce soit de plus sur le sujet ». Encore une fois, il avait cherché à regarder par-delà l'épaule de Stan jusque dans la maison. Son attitude commençait à l'agacer. Stan se positionna de profil pour laisser à l'autre un plus large champ de vision sur son intérieur. C'était une bravade dans l'esprit de Stan. « Bien, je vais vous laisser, conclut son voisin, si vous voyez Pauline avant moi, dites-lui de rentrer à la maison. J'apprécierais aussi qu'elle ne passe pas autant de temps chez vous, rajouta-t-il. » C'était dit, il avait attendu la fin de leur conversation pour lancer sa pointe. Balancé ainsi ça apparaissait à peine comme une critique adressée à Stan, mais il ne fallait pas s'y tromper : le père de famille l'accusait de détourner sa fille. « Entendu ». La conversation se finit sur cet échange un peu froid. Stan se remit à son roman sans être interrompu.

CHAPITRE 19

Quand Anne surgit dans la pièce, Christophe n'était plus qu'une machine buggée qui crachait de nouvelles questions comme on crache des billets. Elle venait d'arrivée à l'instant, elle ne soupçonnait rien des étranges ténèbres dans lesquelles elle venait cueillir son mari. Christophe était devant son écran d'ordinateur avec un drôle d'air. Il semblait ailleurs. Anne l'interpella, mais il ne répondit pas. Christophe avait vu sa femme s'approcher. Il pouvait lui répondre, mais ouvrir la bouche, c'était ouvrir un cachot, il redoutait ce qui pouvait s'en échapper. Il redoutait ce qu'il pouvait lui dire, car il sentit qu'à ce moment précis sa colère envers elle était sur le point d'exploser. Elle était devenue soudainement compacte, il devait la cracher s'il ne voulait pas s'étouffer, car elle lui obstruait la gorge. Christophe serrait les dents... il s'agissait d'Anne, son seul et unique amour... Anne inquiète lui posa une main sur l'épaule : « est-ce que ça va ? ». C'était un contact glaçant, une proximité gênante comme se coller à un inconnu. Tout était qu'horrible intrusion chez elle. Elle sectionnait. Si

elle n'était pas apparue à ce moment-là claquant la porte du séjour, il aurait réussi à se rappeler quelque chose, lever un coin du voile, enfin. Mais ce n'est pas ce qui s'était passé : Anne était là, constituant un obstacle entre lui et ses souvenirs.

— Toujours devant ton PC, tu as trouvé quelque chose ?

Christophe ne répondit toujours rien. Elle devait se taire. Tout son cerveau cherchait encore à attraper ce dernier souvenir qu'il croyait avoir effleuré, rien ne devait l'éloigner de cette tâche inestimable... La moindre question d'Anne était une déroute. Christophe s'accrochait mentalement à une idée en fuite. Trop tard. Plus rien. Le fil s'était cassé... Christophe était de retour dans la pièce. Il était revenu avec une colère terrible pour Anne, comme si un démon sangsue l'avait suivi depuis son enfer personnel.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse d'autre ?

Anne fut surprise. Le ton de Christophe était cinglant. Elle était trop fatiguée pour ne pas se sentir blessée. Il y avait

quelque chose de changé en lui. Même sa voix lui parut différente. Elle répliqua croyant se défendre, mais tous deux étaient à l'attaque, ayant le sentiment qu'il fallait se battre même quand on oublie les motifs d'une bataille.

— Est-ce que tu me caches quelque chose, Anne ?

— Et toi ? répliqua sèchement sa femme.

La réplique fut mouche chez Christophe. Pour endiguer son mal, il dû être plus violent encore.

— C'est moi qui pose les questions, tu crois que je ne te vois pas ? Tes magouilles dans mon dos, ta façon de comploter contre moi ! Hein ! Anne ? Dis-le, que tu veux m'éliminer, me tenir au silence, allez dis-le, putain !

Christophe s'était approché d'elle collant son visage à quelques centimètres du sien. Anne ne put bouger comme pétrifiée n'ayant plus aucun repère pour cette scène dantesque. Christophe la dépassa en poussant un cri de bête. À l'entrée de la pièce, il cogna dans le cadre de la porte.

Anne maladroitement le suivit, mais Christophe comme fou, n'entendait pas ses appels à se calmer. La colère d'Anne avait subitement fondu. Elle l'aimait. Sa colère avait cédé face à son amour en découvrant toute la souffrance rentrée chez Christophe. Dans le couloir, Christophe fit volte-face :

« Laisse-moi tranquille », hurla-t-il.

Anne obéit tristement ne voulant pas envenimer la situation. Elle regarda impuissant Christophe la fuir. Il la détestait. Christophe attrapa son blouson au porte-manteau de l'entrée et passa la porte de la maison en la claquant derrière lui. Anne fit quelques pas en arrière pour revenir dans le bureau. Là où Christophe avait lancé son poing rageur, un éclat de bois avait sauté... Anne caressa cette étrange blessure. Effondrée, elle glissa au pied de la porte pour s'y assoir. Sa culpabilité faisant office de chute.

CHAPITRE 20

Lorsqu'Anne l'avait appelé, Patrick s'était précipité chez elle. Patrick dévisagea sa sœur devenue livide comme si elle disparaissait peu à peu de la réalité. Ils s'étreignirent longuement. Anne capta en lui une chaleur dont il était le dernier représentant : sa famille d'origine. C'était comme un retour au berceau et à travers les bras de son grand frère elle renouait avec une forme d'amour totale qui n'avait existé qu'entre ses parents et elle.

Anne la première choisit de décoller leur étreinte. Elle était comme rechargée. En peu de temps et de mots, elle résuma la situation à Patrick qui ne pouvait se douter de l'ampleur des faits.

— J'ai l'impression que ça recommence...

Ce fut suffisamment limpide pour Patrick qui évita de la questionner davantage. Anne n'en dirait pas plus de toute façon. Il avait vu sa sœur devenir plus dure, faire le vide dans ses amis. La version d'Anne qu'il côtoyait aujourd'hui le rendait fier et toujours un peu triste.

Avec Anne, ils s'étaient appelés souvent depuis l'accident de Christophe. Il n'en avait rien su. Le soir même Patrick lui avait rapporté sa curieuse rencontre avec Christophe. Anne avait tout écouté. Elle voulait comprendre avant d'agir. Elle avait besoin de son aide. Patrick savait cela même si elle ne pouvait pas le formuler pleinement. Il avait fait en sorte qu'elle soit bien entourée. Des proches s'étaient manifestés, on resserrait les liens. Pas étonnant que cela lui rappelle la sortie du premier livre de Christophe. Anne avait morflé. Elle aurait besoin de tout le monde.

Christophe était au cœur de la discussion qui suivit entre eux. Ils s'interrogeaient mutuellement sur son sort. Ils s'inquiétaient.

— Tu crois qu'il faudrait appeler la police ?

Patrick avait fait cette proposition non sans une certaine crainte. Qui dit police, dit qu'on commence à remuer la merde et il ne voulait pas qu'Anne subisse des interrogatoires de plein fouet. Elle était bien plus fragile qu'il n'y paraissait. Anne lui avait fait part sans détour de ses dernières craintes et suppositions :

- Ils en disent quoi à l'hosto ? réagit Patrick.
- Rien. C'est des branquignoles... trancha Anne, mauvaise.

Patrick ne savait pas quoi en penser et dès qu'il s'agissait d'Anne, il perdait un peu de sa lucidité. Toute son enfance, leur mère lui avait dit qu'une petite sœur, c'était important et qu'il devrait veiller sur elle pour toute la vie. Ce n'était pas vraiment une promesse, mais Patrick l'avait pris comme tel. Un immense élan de tendresse l'envahit. Il était prêt à tout pour Anne. Anne était partie sur la terrasse après que leur conversation se soit tarie un peu. Patrick ne fut pas sûr qu'il s'agissait d'une invitation à la suivre. Elle avait peut-être besoin d'être seule. Il patienta un peu.

- Tu viens ? s'enquit Anne.

Anne s'était allumée une cigarette. Elle ne fit pas plus attention à lui pendant un petit moment, mais semblait heureuse de le savoir là, pas très loin d'elle. Patrick savait bien qu'elle ne fumait plus depuis des lustres... Anne s'offrait un répit, un silence, après chaque expiration de fumée, puis elle repartait à inspirer de grosses bouffées... Elle sortit brusquement de sa transe pour lui proposer un

café. Patrick l'observa du coin de l'œil. Il eut l'impression d'assister à une métamorphose : une femme plus forte venait de paraître.

- Qu'est-ce que tu vas faire ? lança Patrick vaguement désœuvré depuis le seuil de la porte-fenêtre
- On doit juste attendre qu'il réapparaisse...
- Tu n'as pas peur qu'il fasse une connerie ?
- Non, il cherche, il est énervé, les gens énervés ne se tuent pas... il faudra qu'on le retrouve avant qu'il soit désespéré...

Derrière la forteresse qu'elle avait bâtie, Patrick perçut l'espace d'un instant son inimaginable meurtrissure qu'elle avait pris l'habitude de protéger comme un joyau. Dans la cuisine, pendant que Patrick ne regardait pas, Anne ouvrit un tiroir de la desserte dans lequel elle dissimulait plus qu'elle ne rangeait.

Patrick s'était avancé, il la questionna aussitôt :

- Tu as une idée d'où il pourrait être ?

— À ton avis... répliqua Anne d'une façon un peu dure.

Anne resta figée comme déconnectée de la réalité. Son regard embrassait le vide. Presque 10 que le livre de Christophe était sorti : comment oublier ?

CHAPITRE 21

Le jour de la sortie du livre, Anne était là. Pour elle, c'était comme sortir un noyau resté trop longtemps coincé dans sa gorge. Christophe lui était au comble de sa joie. Anne le regardait au loin. Un verre de champagne en main, il était le centre d'attention d'un petit groupe. Anne reconnut son éditrice, une brune chic et plein de charmes qu'il avait tenu à lui présenter plus tôt dans la soirée. Anne n'avait pas le cœur à retourner auprès de Christophe. Elle aurait eu le sentiment de déranger. C'était son grand jour, il fallait que rien ne gâche la fête... La réception se tenait au rez-de-chaussée d'un hôtel de charme au-dessus de tout soupçon niché dans une rue étroite de la capitale. Plusieurs tables alignées dans un coin faisaient office de buffet où s'y étalait encore un parterre de flutes à champagne impressionnant. Anne s'y était réfugiée, les flutes lui donnèrent la vision d'un cimetière de guerre où les croix sont petites et blanches et si bien alignées... Anne attrapa un autre verre. Elle avait cette phrase de son père en tête qui lui disait quand il avait un coup de trop

dans le nez qu'il ne craignait rien et qu'il pouvait tuer la mort avec son dernier verre. Son cancer du foie plus tard, l'aurait fait mentir... C'est une façon comme une autre de souligner l'ironie de l'existence.

Ce dernier verre lui fit faire la grimace. Anne regarda tout ce petit monde agglutiné et elle eut comme une nausée qui aurait été plus de l'ordre des sentiments. Il y avait une cour intérieure toute carrée prise entre les immeubles, Anne y jeta un regard envieux. On y accédait par une large baie vitrée percée d'une porte à son extrémité. Cela voulait dire retraverser la foule comme passer sous les gémonies. Pas un ne fit attention à elle, pas même Christophe qui était dorloté de toute part et qui semblait se sentir bien comme jamais. Anne ouvrit la porte coulissante. Une bouffée d'air frais lui sauta au visage. C'est là qu'elle voulait être. Si quelqu'un la voyait, on la penserait misérable, mais elle était misérable avec une douleur qu'elle ne pouvait muter en rien d'autre. Anne déambulait dans ce drôle d'aquarium. Elle avait toujours pensé les poissons dépressifs. Elle finit par s'asseoir sur un des bancs placés sur chaque côté du jardinet. Toutes les chambres de l'hôtel

donnaient dessus. Des parterres de fleurs délimitaient son espace et au milieu un ilot où s'égayaient des plantes à l'allure exotique. À l'intérieur continuait un lot de discussion qu'elle s'imaginait stériles et ennuyeuses ; les fenêtres faisaient office de barrières, là-bas, c'était un autre monde pour Anne. Si elle avait choisi de se dissimuler derrière les plantes, c'était pour ne pas être vu.

Anne avait tout supporté : les interviews, l'air un peu satisfait de Christophe, son regard triste, tout...

Pourtant, arrivée au point d'orgue de cette mascarade, elle craquait. Ils en avaient eu pourtant des discussions avec Christophe. Le voulait-il vraiment ? Et elle ? Elle avait dit oui à tout sans s'imaginer ce que ça pourrait créer par la suite : des sentiments lourds à porter à bout de bras. Elle ne regrettait pas... c'est juste qu'il lui semblait nécessaire d'avoir un niveau suffisamment d'alcool pour faire émerger ses idées et sentiments qu'elle gardait jusqu'alors en suspension... Anne jeta la tête en arrière. Elle voyait les étoiles, juste dans un petit carré délimité par la structure des immeubles, c'était comme se trouver dans le canon

d'un revolver prête à en être expulsée, prête à les rejoindre...

« Je te cherchais partout. »

Anne releva la tête. C'était Patrick. Très élégant, en chemise blanche et pantalon noir. Bien que quoi qu'il porte, il fasse toujours un peu freluquet son grand frère qu'elle dépassait d'un ou deux centimètres. Christophe avait eu le droit de venir avec quelques proches, c'était naturel pour eux que Patrick soit là. Anne fut ravie de le voir. Elle s'agrippa à lui comme s'il était la véritable bouée de son existence chaotique. Elle se mit doucement à pleurer sur son épaule. Patrick espérait qu'elle avait simplement trop bu. Il la raccompagna à l'intérieur. Christophe allait dire quelques mots, c'était important qu'elle soit là pour les écouter.

Anne était toujours dans sa cuisine. Patrick venait d'agiter la paume de sa main devant ses yeux. Anne lui adressa un sourire timide. Le passé avait le goût d'une trop grande proximité pour elle.

CHAPITRE 22

Une fois dehors, Christophe se sentit subitement mieux, comme dépêtré de ce à quoi il voulait échapper. Son attitude, sa colère envers Anne, appartenait à cet autre monde qu'il avait quitté en fermant la porte de sa maison. Tout cela lui apparaissait déjà terriblement lointain. Un autre lieu. L'image de sa maison en Bretagne venait de s'imposer à lui. Il se sentait toujours attiré là-bas comme par un puissant magnétisme. Deux maisons, comme deux frères ennemis. Christophe était pris en étau entre deux lieux croyant que la marge dans laquelle il se trouvait était son seul espace de liberté... mais peut être davantage sa prison... Il pouvait choisir. Il avait la sensation qu'aussi difficiles que soient les décisions qu'on doit prendre, elles se résument à un moment donné à deux choix terminaux : avancer ou reculer. Il ne savait pas quelle était la destination, mais il connaissait la route tout en sachant qu'il ne pourrait que la parcourir seul. Anne comprendrait. Anne lui pardonnerait. Quant à lui, il verrait bien ce qu'il ferait de ses réponses... parce que c'est bien des réponses qu'il voulait.

Christophe se sentait plus fort que jamais, galvanisé à sa volonté de puissance. Libre. Il avait cru ruminer, mais il s'était entraîné, une pensée plus forte était née, elle l'avait mené jusqu'ici. Dehors. Sur le seuil de quelque chose de nouveau. Il y avait une logique, il l'avait toujours su, pressenti. Il ne voulait pas lâcher aussi près du but. Sa voiture était dans l'allée. Christophe jeta un regard sur son plâtre. C'est trop con... Il prit une décision brutale.

Il ouvrit la voiture pour se placer sur le siège passager. Il farfouilla dans la boîte à gants. Il écarta les vieux chiffons et une boîte à fusibles pour mettre la main sur ce qu'il cherchait : un couteau. Un opinel. Il en fit tourner la virole pour libérer la lame. Il ne fallait pas qu'il se loupe. Il lui restait 10 jours de plâtre... Christophe commença maladroitement à découper son plâtre en espérant ne pas se mettre la lame dans la peau. La gaze en dessous apparaissait, il tira, découpa. Un chien dévorant un os. Quand il découvrit sa main jaunie par la crasse et amaigrie, il crut voir un cadavre. Cette vision le fascina, il fit tourner lentement son poignet pour regarder sa main. Il plia les doigts en tremblant un peu, ça ira, se dit-il... Il ressortit de

la voiture pour se mettre au volant. Assis, il regarda le levier de vitesse comme si c'était un défi à relever. Il mit le contact. Dans 5 heures, il serait aux 3 roches. C'était la source, le point zéro de l'histoire, s'il voulait la comprendre, il faudrait y revenir.

Christophe circulait depuis des heures. Sur un trajet qu'il connaissait par cœur sa pensée avait commencé de fuir encore.

Chaque année, il était parti en vacances là-bas avec Anne et Mathilde. Christophe n'avait fait que perpétuer une tradition de longue date. Déjà gamin, il avait passé ses étés là-bas. La maison était dans la famille depuis toujours. Il y avait des filous dans la lignée, il se disait qu'un de ses aïeux l'avait rançonné à un aristocrate misanthrope, parce ce n'était pas vraiment une maison de pêcheur. La fierté de tous. Un bien à partager, qu'on avait toujours voulu faire découvrir aux amis. C'était devenu le lieu de toutes les fêtes et des rassemblements.

En voyant la maison la première fois, Anne avait posé un regard incrédule sur son mari, comme si elle découvrait

avoir épousé un Lord sans le savoir... Mathilde avait tout de suite adoré la maison aux airs de châteaux : ses pièces toujours fraîches et ses cachettes nombreuses. Déjà une attraction en soi. On prenait du bon temps aux 3 roches, cette bâtisse face à la mer, jamais bien loin comme une figure tutélaire accueillante. Les repas se prenaient sur la terrasse devant la maison. Elle se situait à flanc de coteau, on y dominait le paysage, on surplombait l'eau, un plongeur ou un belvédère. Au pied de la maison, il y avait un chemin de randonnée qui longeait le littoral escarpé, on y voyait passer des marcheurs qu'on saluait de loin. Autour de la maison, une végétation assagit, plus bas et aux alentours, la lande sauvage. Mathilde un jour avait vu passer un gros chien. Elle voulut à tout prix le saluer. Elle s'était élancée dans la pente comme une pierre folle. À mi-chemin les adultes à table l'avaient vu chuter brutalement et avaient accouru. Dans sa chute, elle s'était blessé le genou. L'accident avait agité toute la maisonnée. On avait couru chercher la boîte en fer contenant le nécessaire à pharmacie rangé dans un placard. La plaie de Mathilde saignait beaucoup, s'étalait presque sur un centimètre de large, Anne avait tenté de la suturer avec un pansement

adhésif. Ils décidèrent de l'emmener à l'hôpital. Elle en ressortit avec deux points de suture. Elle aurait une jolie cicatrice, Christophe un temps l'appellerait plus que « ma guerrière ». Plus de peur que de mal.

Christophe pila et manqua de rentrer dans la voiture devant lui. Nouveau saut temporel, comme s'il avait décroché de la réalité lui et son cerveau en vrac. Tout son corps suintait et s'agitait comme s'il avait frôlé la mort.

Il s'arrêta sur la première aire d'autoroute venue. Tout lui parut agressif à sa descente de voiture. Bien que ce soit la semaine, il y avait pas mal de monde : les gens s'adonnaient à toute sorte d'activités qui lui parurent grotesque, car inutiles pour la seule tâche qui lui importait : trouver des réponses. Dans le magasin, Christophe en profita pour acheter quelques provisions. Il ne voulait plus s'arrêter, il irait droit à la maison.

CHAPITRE 23

Lorsqu'il arriva aux 3 roches, il faisait déjà nuit. Sur le chemin de terre qui menait à la maison Christophe eut la sensation de se faire engloutir et que les phares de l'auto ne le protégeraient pas suffisamment des ténèbres. Christophe se remémora des histoires de fantômes qu'ils se racontaient parfois en famille devant la cheminée du salon. Le folklore local parlait d'un revenant avec un crochet qui trainait sur la lande... Cela plaisait à Christophe de croire qu'il s'agissait du vieux monsieur à qui sa famille avait acheté la maison, on le disait infirme, un membre arraché à la guerre... Pour faire peur à sa fille lorsqu'elle allait se coucher, Christophe était monté plus d'une fois derrière elle en faisant des bruits de fantôme. Cela la terrorisait, jusqu'au jour où elle le regarda blasée en lui faisant comprendre qu'elle n'était plus une gamine. Il n'y avait pas la télé ici. C'est comme ça qu'ils occupaient leur soirée. Bien moins bon conteur que son vieux père, il avait tenté de prendre la relève. Ils se racontaient des histoires, jouaient au Monopoly. Anne était bien plus mauvaise joueuse que ce qu'elle voulait

bien avouer. Christophe avait beaucoup de souvenirs ici. Il était bien décidé à rattraper ceux qui lui manquaient.

Le chemin était traître et caillouteux personne n'avait jamais pris soin de le goudronner. Son père avait toujours grondé contre tout changement au sein de la propriété. Christophe un peu lâchement avait attendu le décès de ses parents avant d'y entreprendre des réfections qui du temps de son père l'auraient fait hurler. Dans la nuit, on ne devinait pas l'ampleur du bâtiment, mais elle restait flippante cette baraque. Un petit parking avait été aménagé près de la maison. Christophe y gara la voiture. Il fit le tour pour se positionner devant l'entrée principale. Le geste était mécanique pour Christophe, mille fois répété : tirer le gros trousseau de sa poche, celui avec le porte-clés en forme de cœur, un tour avec la clé en fer antique pour ouvrir le panneau de bois qui dissimulait une porte plus moderne, deux tours à gauche dans la serrure bizarrement inversée... Christophe regarda sa main précipitamment retirée de sa poche, son élan aussitôt coupé, comme s'il était confronté à une énigme défiant toute logique. Ce n'était pas possible. Pourquoi ? Il n'eut

pas besoin de fouiller ailleurs... Les clés des 3 roches étaient restées chez lui dans le petit panier sur le meuble de l'entrée là où elles passaient plusieurs mois dans l'année entre chaque vacances... Il ne les avait pas pris. Il le savait. Christophe fit plusieurs fois le tour de la maison s'éclairant de son téléphone. Il cherchait la faille. Plus la maison lui renvoyait l'image d'une forteresse imprenable, plus il rageait. Il sentit monter en lui des larmes de désespoir. Il était comme un chien qui savait à l'odeur que sa pitance était derrière ses murs. Christophe balança un coup de pied dans la pierre. Il absorba cette douleur confusément. Il rentrerait, en force s'il le fallait... On ne pourrait pas l'accuser de se cambrioler lui-même. Il recula de quelques pas... Chercher une vision d'ensemble, un plan pour rentrer.

Quelques instants plus tard, Christophe repartit vers sa voiture lâchant un juron qui pour lui signifiait qu'il était à la fois con et audacieux. Christophe fit descendre la voiture sur la pente pas prévue pour être carrossable. Devant les quelques marches de l'escalier en pierre, il hésita, puis mit la voiture au pas et s'engagea dessus. Le

capot de la voiture bascula dans le vide. Christophe prit une secousse. Il ne la laissa pas dévaler et enclencha le frein à main en priant que ça tienne. Il prit mille précautions pour s'extraire de l'habitacle de la voiture. Une fois dehors, il regarda sa création comme une œuvre d'art ; il était un artiste dingue. La voiture était positionnée sous la seule fenêtre par laquelle il lui avait paru possible d'entrer. Celle de la grange qui offrait un faible jour et une surface serrée. Christophe était déterminé. Il monta sur le capot de la voiture, puis sur son toit. La voiture s'abaissa un peu sous son poids et couina. Il lâcha un soupir. Il pouvait se tuer sur ce coup-là, mais l'oubli est une mort encore plus grande. Dans un boucan du diable, Christophe défonça la petite fenêtre à coups de talons. Le soupirail était vétuste, le cadre lâcha vite libérant le verre qui s'était déjà brisé. Christophe réussit à se faufiler sans se blesser.

Une forte odeur de bois et de poussière lui sauta aux narines à l'intérieur. Christophe descendit d'un amoncellement de buches sur lequel il avait atterri. Contre le mur face à lui, de vieux vélos attendaient une autre balade. Dans les coins, du matériel remisé dont ils ne se

servaient que l'été.

Christophe fut pris d'un vertige soudain. Une envie de vomir quelque chose. Il quitta la pièce à tâtons guidé par la seule lumière de son cellulaire, une main plaquée sur son ventre.

Quand il quitta la pièce, il s'assura que la porte était bien close. Son malaise passa. Il ne prit même pas le temps d'y réfléchir. Il devait avancer.

Il se dirigeait dans l'obscurité. Dans l'entrée, il récupéra un double des clés de la maison qui pendait au mur. La cuisine était droit devant lui dans le prolongement du séjour. Tout ce qu'il croisait comme meubles lui donna l'impression de formes fantomatiques. Devant la porte qui menait à la cave se trouvait le compteur. Il remit en marche l'électricité. La venue de la lumière le rassura. Il resta un moment debout dans la cuisine à se sentir idiot. Que faire ? La petite musique dans sa tête aux airs de marche funèbre s'était tue un instant. Christophe était vidé. Machinalement, il se dirigea vers la chambre au bout du couloir. Une petite pièce aux murs blancs, fraîche et légèrement humide comme un sépulcre. Le grand lit

occupait presque toute la largeur de la pièce. Christophe s'affala dedans. Il espérait une nuit sans rêves.

(LAISSE-MOI T'ÉCRIRE)

Stan ouvrit la porte sans stupeur. Personne ne venait le voir ici. Pauline était là, face à lui, avec son air réjouissant de vendeuses de cookies. Elle portait une robe verte à fleurs blanches, ravissante comme d'habitude, peut-être plus encore aujourd'hui, car la beauté de son visage se trouvait rehaussée par une lueur d'espièglerie mutine. Pauline cachait ses mains dans son dos. Stan intrigué la fit entrer. Elle lui dissimulait quelque chose... Pauline semblait trop excitée pour pouvoir garder son secret plus longtemps. Assise dans le salon, elle regarda Stan d'une drôle de façon :

— J'ai fini tout ce que tu m'as donné à lire, dit-elle. Elle laissa le temps à Stan d'intégrer cette information et reprit : j'ai adoré ! Tu es un grand auteur, la force de tes images, la fluidité de la narration...

Bizarrement lorsqu'elle dit ça, ils furent deux à rougir.

- *C'est gentil... dit Stan qui ne savait pas trop quoi répondre face à cette déferlante.*
- *Je le pense vraiment, tu vas devenir un grand écrivain ! s'enthousiasmait Pauline.*

Stan pensa à son roman qui n'avait pas avancé d'un pouce depuis leur dernière rencontre. Il marmonna un truc que la jeune fille ne réussit pas à saisir... Il comprit à ce moment précis, que ce qui l'avait fait écrire ces derniers temps, c'était Pauline... Que tout le reste était mauvais, que ça ne méritait que la poubelle, mais que Pauline avait mis de la lumière dans sa tête, dans son œuvre en la sortant de la médiocrité. Il s'était entiché de la gamine... en avait fait le catalyseur de son art...

Stan alla chercher à boire dans la cuisine.

- *Tu veux quoi ?*
- *C'est un grand jour, je veux bien une bière ! lui répondit Pauline espiègle.*

Stan revint au salon avec deux bières il en tendit une à Pauline en ayant la sensation de commettre un péché.

Stan se sentit mal à l'aise. La façon dont Pauline le regardait avec ses grands yeux de groupie énamourée. Stan plongea son regard dans sa bière et but une petite gorgée.

— *Tu as écrit encore ? lui demanda Pauline dissimulant mal son envie.*

— *Non, avoua Stan.*

Pauline descendait sa bière plus vite que lui, ça lui chauffait un peu les joues.

— *Pourquoi ? insista-t-elle de plus en plus enjouée.*

— *Je ne sais pas, ça vient, pas... la créativité, ce n'est pas une science exacte.*

Pauline se leva d'un coup :

— *Peut-être que ce qui te manque c'est une muse ?*

La petite fille s'était fait chatte caressante. Elle avança vers Stan en minaudant. Face à lui, elle s'arrêta à quelques dizaines de centimètres de son visage :

— *Tu me trouves jolie ? Elle tourna sur elle-même, faisant voler sa robe et dévoilant ses jambes graciles. Je vois que tu me regardes Stan...*

Elle plongea ses yeux dans les siens, déstabilisant Stan.

— *Tu te trompes... ce n'est pas que ce que tu crois...*

Pauline s'avança plus près, qu'il pouvait sentir son haleine de chewing-gum.

— *Est-ce que ce serait si terrible ?*

Stan fit un pas en arrière.

— *Tu n'es qu'une gamine ! ça suffit dit-il avec plus de colère que ce qu'il aurait voulu.*

Aussitôt le visage de Pauline si beau et ouvert se renferma pour laisser place à une moue d'enfant.

Elle lui tourna ostensiblement le dos.

— *Comme tu voudras... merci pour le verre !*

— *Pauline... murmura Stan comme une supplique*

Elle était déjà à la porte.

— *Peut-être que mon père sera très intéressé par ce qui se passe ici...*

Stan, face à cette menace à peine voilée, changea de ton :

— *Ah oui ? Et qu'est-ce qui s'y passe, dis-moi ?*

Pauline prise dans un sentiment ambivalent préféra ranger son revolver pour mieux sortir son flingue :

— *Pas grand-chose, conclut-elle durement.*

Elle franchit la porte sans un regard pour Stan.

Quelle garce... Echaudé Stan ne savait plus quoi penser.

Son regard tomba sur son manuscrit que Pauline avait laissé à sa place...

« Fais chier ! lâchât-il pour couper court à ses sentiments complexes »

CHAPITRE 24

Quand Christophe se réveilla, il se sentit définitivement perdu. Même cette maison, il ne la reconnaissait plus. Il voulut la quitter au plus vite. Il n'y avait plus de quête, juste une douloureuse errance. Il se mit à marcher sans but. Il descendit la pente à travers la prairie pour arriver sur un chemin en contrebas de la maison. C'était un itinéraire connu, il reliait tout un tas de villages sur la côte, d'anciens repères de pêcheurs où les ports servaient aujourd'hui davantage à la plaisance de vacanciers fortunés. Par la route, c'était plus rapide, mais Christophe avait envie de marcher. Juste se mettre en action, faire quelque chose... Il arriva à la perpendiculaire du chemin. Le front de mer était face à lui. La journée était radieuse et la mer calme. Là, encore il eut la sensation qu'il fallait faire un choix. Le chemin de droite était le moins aisé, le plus sauvage, le plus long pour rejoindre la civilisation. Christophe ne voulait plus être seul. Il prit la direction à sa gauche. La bande de terre s'adaptait au découpage parfois abrupt de la côte, des kilomètres de végétations rasantes

agités par le vent. Il suivit cet itinéraire pendant plus d'une heure amorçant une descente tranquille vers la ville.

Christophe de sa position voyait la ville et son léger vrombissement. Un escalier avait été aménagé sur ce promontoire. Christophe l'avait emprunté souvent. Il menait droit au centre-ville. Pour le coin, c'était ce qu'on offrait de mieux, il y avait un magasin d'alimentation, même un petit cinéma avec 2 salles... Ils y venaient en famille dans le temps : les activités avaient évolué selon l'âge de Mathilde : trampoline sur la plage au parc d'été, mini-golf, puis les activités nautiques et enfin les longues séances à se faire bronzer sur la plage lorsque Mathilde ado semblait avoir été gagnée par une certaine mollesse et goutait moins leurs sorties en famille. C'était un grand moment de complicité pour Anne et Mathilde, elles se mettaient à deux pour le traiter de vieux bougon quand il râlait qu'il avait trop chaud passé 30 minutes dans le sable...

Ce n'était pas encore la haute saison. Le bord de plage semblait déserté. Christophe s'était approché curieux. Comme tous les gars du coin, la mer le fascinait. Un petit

muret en pierre gardait l'entrée de la plage. Il descendit par un escalier aux marches blanches couvert de poussières et d'herbes folles.

Christophe enleva ses chaussures qu'il garda à la main pour évoluer sur les galets. Une sorte de dévotion respectueuse. Il marcha sur une centaine de mètres restant parallèle au large, comme un duel impossible, écrasé par l'immensité bleue à se demander qu'elle était la question que lui murmurait les vagues. Une digue naturelle, un assemblage de gros rochers luisant l'obligea à changer de cap.

En revenant au niveau de la ville, il s'assit sur un banc de pierre. Il ressemblait à ces pêcheurs qui attendent face à l'horizon quelque chose qu'ils peinent souvent à exprimer.

— Alors ça ! mais c'est l'écrivain ?

Christophe releva la tête. Un vieil homme se trouvait face lui, sorte de vieux loup de mer bouffé par l'air marin, le soleil et l'alcool... Béret vissé sur la tête, corps sec, il était une image intemporelle, une carcasse imprenable comme une épave qui aurait échoué trop profond. Marcus.

Christophe se souvenait de Marcus, parce qu'il avait toujours fait partie du décor ici. Il trainait sur le front de mer et dans les bars. Déjà vieux, toujours vieux, sans âge, livrant son expérience du monde aux gens ou aux vents. Petite, Mathilde l'appelait « son copain », elle insistait toujours pour aller le voir. Marcus, il l'aimait bien la petite. Il lui contait des histoires de marins et faisait tout son possible pour ne pas paraître trop saoul.

- Salut, Marcus, comment allez-vous ?
- Oh, comme un vieux rafioteur pas tout à fait en rade... et vous l'écrivain ?
- Pour le coup, je suis en rade... répondit Christophe dépit.

Marcus émit un bruit bizarre qui pouvait tout dire. Marcus lui jeta un regard scrutateur. Christophe ne savait pas trop pourquoi il l'appelait l'écrivain, s'il savait... Il y avait un peu de son père dans Marcus, ce côté brigand et baragouineur, homme de la mer... son père s'il avait su qu'il écrivait en plus d'enseigner, l'aurait sûrement appelé « écrivain » aussi. Il y aurait eu une pointe de jalousie dans sa voix, mais lui en aurait compris que le mépris.

Marcus écoutait toutes les histoires quand il n'en comptait pas d'autres. C'est comme ça qu'il passait le temps. Il avait déjà sacrément vu et entendu et reconnaissait tout de suite un type qui en a gros. Les bancs, c'est souvent là où les gens s'écroulent ou se reposent quand la charge de leur vie devient impossible.

Il écouta Christophe vider tout son sac.

Le vieil homme écouta sans broncher. Quand il eut fini, Marcus prit un air pensif. Une attente trop longue pour Christophe qui voulait absolument qu'il lui dise quelque chose de son histoire. Ce que lui ne pouvait pas voir.

— Peut-être que vous voulez oublier, je veux dire vraiment ?

Christophe le regarda interloqué comme si ses mots n'avaient pas de sens. Un unique mot pressé jaillit de lui :

— Pourquoi ?

C'était une question stupide, mais il ne pouvait pas mieux dire.

— La douleur, mon ami, une compagne infidèle, on veut qu'elle parte, mais on aime l'entretenir. Elle fait office de pense-bête, on ne peut pas vraiment s'en débarrasser, sinon qu'est-ce qui aurait vraiment existé ?

Christophe ne sut pas trop quoi penser de son intervention. Il ne voyait pas ce qu'il aurait aimé oublier. Marcus était un baratineur, c'était son truc de parler, parler trop et jouer les raseurs en se faisant passer pour un vieux sage.

— Ça me fait penser, vous connaissez l'histoire du jeune Erwan de Saint-Malo et de sa mère ?

Il accompagna sa proposition d'un large sourire où il manquait des dents et où d'autres brillaient.

Voilà. C'était reparti. Christophe lui fit un geste de la main qui pouvait signifier qu'il était prêt à écouter son histoire, ça ou autre chose... Une histoire contre une autre. À moins que les histoires finissent par toutes se ressembler. Christophe se sentit captif des mots de Marcus.

ERWAN DE SAINT-MALO

Erwan était né à Saint-Malo. Depuis tout petit, il connaissait chaque recoin de cette ville aux airs de forteresse. Ses ruelles, ses dédales et ses maisons serrées. Erwan passait des heures sur les remparts à contempler la mer. La porte de ses rêves. Un jour, lui aussi irait voyager plus loin que l'horizon. Erwan rêvait de la vie des corsaires, de vivre des aventures et d'amasser des trésors. Il était mousse. On l'embarquait sur les bateaux de pêche. Il faisait que des tâches ingrates, quand c'était trop dur, il se réconfortait en pensant à une autre vie au-delà des mers. L'Amérique peut-être, ses terres inexplorées... son or et sa vie plus facile sous un soleil qui ne faiblissait jamais. Les marins sortaient par tous les temps. Une pneumonie avait manqué de l'emporter l'année passée. C'est idiot de mourir à 11 ans, alors qu'on n'a rien vécu... Lorsqu'il rentrait au port même après des journées harassantes, il ne recevait pas de solde. Le contremaître disait que la seule paie d'un moussaillon, c'est ce qu'il apprend sur un

bateau. Des fois il lui remettait un gros poisson enroulé dans un journal. Le poisson, c'était leur vie. Sa mère vendait des poissons à la criée sur le marché centrale. Elle était toujours contente lorsqu'il revenait avec quelque chose. Elle le cuisinait aussitôt, parfois ils l'accompagnaient de pommes de terre au beurre. Ils avaient une vie de misère, sa mère et lui. Jamais il n'avait vu sa mère s'en plaindre. Elle disait que c'était ce qu'ils les rendaient fiers, car eux ils méritaient chaque chose. Quand même. Erwan dans les rues de Saint-Malo passait devant tout un tas de boutiques odorantes dans lesquelles il ne pouvait rien acheter ; il se disait que cela ne devait pas être si terrible d'être riche. Une fois, il avait trouvé un livre dans la rue. Un riche bourgeois l'avait probablement oublié là. C'était son premier livre. Il le lisait et le relisait. Parfois sur les remparts en regardant le fort. Son livre, il parlait de pirates qui avaient enterré leur trésor sur une île qui ne se trouvait sur aucune carte. Erwan lui aussi aurait aimé avoir une île rien qu'à lui inconnue de tous. Sur son île, il y aurait eu de beaux fruits succulents et du soleil toute l'année. Il en aurait fait le point de départ pour de nombreuses expéditions. Il aurait découvert des terres, des

peuples, pourquoi pas un continent, après tout Colomb avait bien trouvé l'Amérique.

Quand il jouait dans les rues de la ville avec ses copains, qu'ils s'affrontaient avec leurs épées de bois, Erwan aimait être les pirates. Corsaires ou pirates, mais les vrais méchants s'étaient toujours les Anglais. Ah ça non ! jamais, il ne voulait être un Anglais !

Quand il pleuvait, Erwan restait à la maison. Sa mère s'inquiétait beaucoup pour sa santé. Il restait devant la cheminée pour ne pas se geler les os. Il dessinait sur la table de la cuisine et relisait son livre.

Sa mère recevait des visites, que des hommes. Quand ils étaient là, il fallait qu'il sorte, mais ce jour-là il pleuvait gros, alors elle était bien embêtée. Elle lui avait demandé de monter à l'étage. C'est là qu'il dormait avec elle. Il y avait juste un matelas de paille directement posé sur le sol. Dans le temps, il y avait des tonneaux de saumure qu'on stockait là. Ici, il faisait trop sombre pour lire, les bougies c'était trop dangereux, parce que pas assez aéré. Erwan entendit des cris, puis des cris différents. Il s'était recroquevillé dans un coin, sous le toit et des gouttes lui

tombaient dessus, mais il s'en fichait. Il y avait que de méchants hommes qui venaient chez lui. Quand il entendit la porte se refermer, il sut qu'il pouvait descendre. Il avait vu sa mère pleurer. Elle ne voulait pas qu'il la voie comme ça, alors elle avait essuyé rapidement ses larmes dans son tablier. Elle lui avait dit de manger, mais il n'avait pas faim. De toute façon, il n'avait plus rien à manger parce que le temps était trop mauvais pour aller en mer. C'était se faire du mal pour rien.

Le mauvais temps avait duré et le ventre d'Erwan faisait de drôle de bruit et le tirait. Les marins n'avaient pas quitté le port. C'était des poltrons et des pochtrons et ils avaient trouvé refuge dans les tavernes. Il disait qu'ils étaient maudits et que les Dieux leur avaient jeté un mauvais sort. Ça les arrangeait bien, comme ça ils pouvaient continuer à boire. Tout ça, c'était des contes de bonnes femmes. Sauf l'Ankou, ça s'était tout à fait sérieux. Erwan jurait avoir croisé ce personnage sinistre sur la plage un soir. Sa mère avait l'air toute pâle. Erwan espérait que l'Ankou ne vienne pas pour elle. Il y a que la mère Estrelle qui aurait pu faire quelque chose pour elle, avec sa médecine et ses

potions, mais elle exigerait de l'argent qu'il n'avait pas. Sa mère s'était allongée à l'étage, elle avait de la fièvre, son front était tout chaud et elle délirait. Des fois elle ne le reconnaissait pas et c'était vraiment triste. Erwan était sorti sous une pluie torrentielle pour aller chercher de l'eau au puits, parce qu'on le disait bénit. Avec un linge, il avait mouillé le front de sa mère pour la rafraichir. Cela ne pouvait pas durer. Il fallait qu'elle mange, pour reprendre des forces et combattre son mal. Erwan avait vomi. Ce n'était pas vraiment solide juste de la bile blanche bien poisseuse. Lui aussi s'affaiblissait. Il ne voulait pas se rendre à l'Ankou sans combattre. Il était sorti. Même sous la pluie. Il était monté sur les remparts, les rafales étaient terribles. C'est là qu'il avait vu une barque sur la plage. Abandonnée à la hâte, ou venue avec les vagues. Qu'importe. Erwan était décidé, s'il n'y avait plus de pêche avec les hommes, il irait pêcher seul. Devant une boutique du port, il vola un filet qui avait été étendu là. Erwan connaissait la mer, il y avait du poisson tout prêt, il n'y avait pas besoin de s'éloigner, fallait juste éviter soigneusement récifs et bas-fonds qui étaient traîtres. Erwan mit la barque à l'eau. Il avait déjà tenu la barre d'un

bateau. Une barque c'était facile. Il trouverait du poisson pour sa maman malade. Rapidement. La pluie avait cessé, c'est qu'il y avait des Dieux cléments. C'est le vent qui était embêtant. Erwan eut toutes les peines du monde à s'éloigner de la côte, mais il se débattait avec la rame comme un forçat. Il réussit tout de même son entreprise. Au large les choses se compliquèrent. Les courants étaient contraires, il avait beau ramer de toutes ses forces, il n'arrivait plus à diriger son frêle esquif. Il voyait son embarcation dériver. La pluie se remit à tomber. Les vagues se firent plus dures menaçant la stabilité de son embarcation. Il manqua de couler à deux reprises. Il s'était beaucoup éloigné. Dans ses efforts désespérés, il fit tomber sa rame. Alors, il sut que c'était fini, parce qu'il n'avait plus de force, parce qu'il ne savait pas nager. Il attendrait l'Ankou sans trembler.

Quand la mère d'Erwan se réveilla, elle eut un sentiment terrible. Elle quitta son lit chancelante. Elle fonça droit au port, car elle connaissait son fou de fils. Des marins équipaient leur bateau pour la journée, chargeaient la marchandise. Ils crurent voir débarquer une folle : en

chemise de nuit, échevelée et livide. Elle les supplia de l'emmener sur leurs bateaux. Son fils avait pris la mer, son petit Erwan, son seul enfant. Aucun n'accepta et ils firent la sourde oreille à ses cris désespérés. Pas de femme sur un bateau. Encore moins la catin du village. Elle n'avait plus aucun choix. Elle avança dans l'eau faisant flotter ses culottes. Elle marchait face aux vagues. Quand elle n'eut plus pied, elle disparut d'un coup. Les marins avaient assisté à la scène médusés. Certains gars avaient retiré leur béret pour le poser un instant sur leur poitrine. Passé un temps de silence, ils reprirent leur journée comme si de rien n'était. L'océan prend et rend ; s'ils retrouvaient son corps à la vieille, ils iraient l'enterrer dans un coin de terre. Il est dit qu'au travers du murmure des vagues on entend encore les cris de colère de cette femme désespérée qui cherche son fils. Parmi les marins qui ne lui avaient pas porté secours, aucun n'était revenu de leur expédition ce jour-là.

CHAPITRE 25

Une fois que Marcus eut fini son récit, un silence s'installa. Christophe était dans un mode de réflexion ou son cerveau gavé subissait une digestion couteuse.

« Bon, je vais prendre la voile moi...lui dit Marcus lui tendant sa main magnifiquement ridée... »

Le contact entre leurs paumes dura longtemps.

« Bonne chance pour retrouver ce que vous avez oublié, si ça vous manque tant, c'est que ça doit être important, lança Marcus en quittant le banc. »

Christophe le regarda partir de sa drôle de démarche... La rencontre l'avait déstabilisé sans qu'il sache trop pourquoi. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il ne voulait plus se trouver là. Sa balade tournait court. Ce que Christophe avait pris pour une enquête contre lui-même était bel et bien une quête, un long cheminement, où chaque étape sous la forme d'une épreuve, se dévoile quand on est enfin prêt à l'affronter.

Une plaque de nuage gris-noir était venue barrer les cieux. Christophe y vit un funeste présage et une nouvelle incitation à partir vite.

Le retour à la maison fut beaucoup plus long qu'à l'aller, ce qui ne tenait pas qu'au dénivelé contraire. Christophe traînait la patte, sentait le besoin de faire des pauses, car à partir de là les choses devaient se dérouler d'une façon lente et sûre. Il ramassa quelques fleurs en chemin qu'il garda à la main, huma l'air chargé des odeurs de la mer... Dieu, que c'était beau... le paysage était magnifique, radieux comme une peinture éternelle qui ne pourrait jamais vieillir.

La maison dépassait dans le lointain. Il y serait bientôt. Cette fois, il sut que tout serait différent.

15 minutes plus tard, il s'arrêtait au bord de sa propriété. Christophe observa cette grande façade tranquille totalement hermétique à ses questionnements. Il se trouva courageux lorsqu'il se décida d'affronter à nouveau cette maison : comme retourner dans la bouche d'un monstre qui nous aurait déjà mâchouiller... Des odeurs lui sautèrent au visage dès qu'il ouvrit la porte principale : l'odeur de l'humidité et celle du vieux bois, un lointain

parfum du sel et du sable marin. Cela avait quelque chose de rassurant pour Christophe. Dans d'autres lieux, s'il était confronté à ces mêmes odeurs, il avait déjà eu la sensation d'être transporté instantanément ici. L'odeur des 3 roches, de la famille, des souvenirs comme un coquillage gardien du passé qui peut murmurer encore à l'oreille. Que disait-il encore ?

Christophe poursuivit son inspection des lieux empêchée par sa fatigue de la veille. Il y avait l'étage qu'il n'avait pas encore exploré. Au plus haut de la maison, il avait installé son bureau, comme une bravade adressée au monde pour lui indiquer que créer se fait toujours au-dessus de lui...

Christophe montait les marches sans hâte, dans sa lenteur il y avait quelque chose de savoureux. Il aimait cet escalier sans savoir à quoi ça tenait, son côté moyenâgeux, les murs trop rapprochés aussi angoissants que sécurisants... Dans ce qui n'était pas plus qu'une chambre de bonne, Mathilde s'était installée. De la petite chambre, elle avait son quartier d'été, alors que la maison en avait des plus

spacieuses. Quand il redescendait de son bureau, Christophe la croisait parfois, elle lisait sur les marches. Lui écrivait. Elle lisait. Quelques mètres les séparaient, une rencontre était possible. Gamine, il lui avait écrit quelques contes. Des trucs un peu nazes, mais ça la faisait rire. Il inventait des princes et des princesses avec des noms pas possibles, glissait quelques gros mots par-ci par-là, des calembours... Christophe, regarda ému le nom de sa fille qui était encore accrochée sur la porte de sa chambre. Une création en bois où chaque lettre était un ou plusieurs personnages colorés qui se contorsionnaient. Il l'avait achetée pour Mathilde alors qu'elle ne devait avoir qu'à peine 5 ou 6 ans. Même ado elle l'avait toujours conservé.

Il monta encore quelques marches pour arriver face à une porte cintrée. La porte racla un peu sur la dernière marche de pierre quand il l'ouvrit. La pièce était complètement vide. Ici, la charpente était visible et de grosses poutres noircies par le temps servaient de refuge aux araignées. Que s'attendait-il à trouver ici dans le fond ? Ce cul-de-sac était un non-sens de plus... C'est qu'il devait s'y

prendre mal. Machinalement, il chercha à ouvrir la fenêtre sans se souvenir qu'elle avait été condamnée à cet étage. Il eut une crise violente. Le malaise le gagna, comme si son cerveau abdiquait brutalement et au hasard laissant ses fonctions corporelles se désorganiser. Christophe était dans un état indéterminé : à s'étouffer, vomir, ou tomber... Le souffle lui manquait... Il sortit de la pièce en trombe. Quelques marches plus bas, il s'engouffra dans la chambre de Mathilde pour ouvrir la fenêtre en grand. Il prit plusieurs grandes respirations. La vue de la mer au loin l'apaisa. Une vision tranquille et onirique. Il resta un moment là jusqu'à ce que son trouble passe. Il se sentit mieux, mais eut la sensation qu'il ne serait plus jamais tranquille. Cette impression que cela pouvait recommencer à tout moment était un sentiment terrible. Il était à cran, une boule de stress en fusion. En s'écartant du rebord de la fenêtre sur lequel il s'était appuyé Christophe chancela un peu comme prit à nouveau de vertiges. Il regarda le petit lit, peut-être qu'il ferait mieux de s'y allonger un instant. Le sang de Christophe se glaça en voyant le lit de sa fille. Il ne le reconnut pas. Lorsqu'il regarda tout autour de lui, plus rien ne lui était familier.

Était-ce encore sa mémoire qui lui jouait des tours ? Il ressortit devant la chambre pour une vérification folle ; il se figea face à la porte : le prénom de sa fille n'y était plus. Ce n'était pas possible, il l'avait vu à l'instant. Il revint près de la fenêtre. Ses déplacements, n'étaient plus que des esquives face à cette sourde folie qui semblait l'avoir définitivement rattrapé.

Christophe n'avait aucune explication. Sa confusion était totale. Il résistait avec le peu de rationalité qui lui restait. Il était bouleversé, il encaissait trop ... avec tous ces symptômes bizarres qui le mettaient en vrac. Il s'assit sur le lit inconnu et sortit de sa poche arrière les médicaments que lui avait prescrits le Docteur Zemecker. Une petite boîte cylindrique. Il en retira 3 cachets sécables. Qu'importe, il voulait une dose de cheval. Il en avait pour les maux de tête, pour ses attaques de panique... les médocs le protégeaient plus qu'ils ne le soignaient. Tout au fond de lui, il y avait toujours une voix qui lui soufflait qu'il n'était pas malade et pas si fou qu'il le pressentait. Christophe laissa fondre les anxiolytiques sous sa langue.

Plus penser, plus rien. Christophe bascula dans un état léthargique qui se confondait avec un évanouissement.

CHAPITRE 26

Christophe était en compagnie d'Anne sur le chemin qui passait devant la maison. Anne était radieuse, toute de blanche vêtue, comme une jeune mariée. Christophe sentait un bonheur gonflé de sa seule présence. Il lui tenait la main comme si sa vie en dépendait, il voulait l'enserrer tout entière et la main n'était qu'un point de fusion et de rencontre pour leurs corps et leurs âmes.

Marcus apparut face à eux. Il portait un beau costume d'amiral d'un noir bleuté décoré de galons aux manches et aux épaules.

Christophe l'interpella :

- Vous avez quitté le port, capitaine ?
- Oui, une dame à visiter en chemin...
- Quel galant homme vous faites... jolie ? le taquina
Christophe
- Belle comme une rose...

Christophe se retourna vers sa femme pour partager sa joie canaille de voir Marcus jouer les séducteurs. Anne lui

agrippa subitement le bras : « ne bouge pas ! » Marcus passa près de Christophe lui donnant l'impression de glisser sur le sol. Son visage avait changé : ses traits s'étaient figés comme s'il portait un masque en cire. Quand il les frôla, l'air qu'il déplaça se glaça. Ce n'était pas Marcus et à la place de son sourire bienveillant une sorte de cicatrice était venue lui barrer le bas du visage.

Anne lui enfonça presque ses ongles dans l'avant-bras : « laisse-le passer, surtout ne regarde pas en arrière ». Christophe refusa d'obéir, quand il tourna légèrement la tête, il ne vit plus qu'un squelette drapé de noir qui clopinait trainant avec difficulté sa jambe de bois. Un rire sorti de nulle part résonna sur tout le plateau où la nuit s'était abattue d'un coup...

La bouche sèche et hagard Christophe était sorti de ce cauchemar en sueur. Les battements de son cœur lui emplissaient encore la tête. L'espace d'un instant, il ne parvint pas à se rappeler où il se trouvait, ce qu'il venait de vivre, si c'était un rêve, un souvenir, où une autre réalité plus sombre. Christophe prit une lente inspiration et relâcha tout l'air dans ses poumons d'un souffle puissant

propre à chasser un démon. Il avait encore en tête la vision de Marcus dissimulé sous les traits d'un revenant. Il regarda par la fenêtre : toujours la mer, point fixe tranquille, éternité criarde pour l'impermanence du monde des hommes.

Il y avait Anne dans son rêve aussi. Voir sa femme ainsi, belle, heureuse, c'était la voir comme il ne la voyait plus guère, le songe avait été comme un coup de vernis sous les couleurs de son amour passé. Drôle de mélange. Amour et mort qui s'étaient donné la main le temps d'une valse. Christophe sortit son téléphone de sa poche. À l'intérieur de la maison, on ne captait pas très bien. Pour espérer avoir du réseau, il fallait se placer derrière le bâtiment et se livrer à quelques mouvements de bras comme un sémaphore. Certains invités de passage trouvaient ça pittoresque, les plus jeunes pestaient. Christophe sortit pour tenter de joindre Anne. Il s'arrêta face à l'escalier où sa voiture mangeait la moitié des marches. Il ne put s'empêcher de sourire en contemplant ce tableau loufoque. Il se demanda comment il allait pouvoir la sortir de là. En regardant la prairie devant lui, il estima que se trouvaient là ses

meilleures chances de sortie. Si le frein à main lâchait, ou qu'il manquât sa manœuvre, c'était le plongeon assuré. Christophe eut du mal à se détacher de la vision de la voiture, il voyait un fauve prêt à fondre sur lui, où un canon de revolver pointé sur sa tête. Une crise. Encore. Cette fois Christophe savait qu'il n'avait plus de médicaments pour y pallier. Les maux de tête furent si forts que Christophe eut la sensation d'être désorienté que le ciel venait de chuter sur lui et qu'il se trouvait en pleine obscurité comme à la fin de son rêve. Impossible d'avancer par-là. Christophe choisit la prairie, emporté par son élan, il se mit à dévaler la pente en courant comme s'il fuyait. Arrivé sur le chemin en contrebas, il ne voulait pas s'arrêter. Il se mit à courir de plus belle, à accélérer encore, parce que d'un coup il y avait une certitude et il voulait en obtenir la confirmation.

(LAISSE-MOI T'ÉCRIRE)

En fin de journée, on toqua à la porte de Stan. Stan n'avait pas bougé du salon. Tout l'après-midi, il s'était enfilé des bières comme s'il s'entraînait à un sport confidentiel. Se lever du fauteuil fut une opération difficile, mais il pensa aussitôt à Pauline. La gosse avait dû être prise de remords, elle revenait s'excuser. Il lui pardonnerait à la gosse... c'était un peu comme sa gosse. À son âge on est chamboulé par tout : le sexe, l'amour, le désir... on sait plus ce qu'on fait ; les premières fois ça émeut, alors qu'à son âge, Stan avait plutôt l'impression d'être entré dans une longue succession de choses répétées qui blasent. Stan n'avait jamais voulu avoir d'enfants, la seule femme qu'il avait réellement aimé s'était cassée en le traitant d'épave ; il n'y a qu'avec elle que l'aventure de la marmaille aurait été possible.... C'est après son départ que Stan avait commencé à écrire. Écrire ou mourir, il avait choisi le sang du poète plutôt que la balle dans la tête... mais il était devenu une pire épave encore. Stan se dirigea péniblement vers la porte. Lorsqu'il ouvrit, un poing qui lui parut énorme vint s'abattre sur son nez. Stan était grave bourré,

ça lui fit mal, mais pas tant ; il regarda admiratif la gerbe de sang s'échapper de son pif, façon grande eau. Le père de Pauline cognait fort pour une tante. Stan releva la tête et la secoua comme un cheval à la fin d'une course : « entrer sans frapper la prochaine fois... »

L'homme face à lui le regarda effrayé, comme si c'était un type qui se livrait à une performance masochiste. La boisson avait tué toute idée de réplique du côté de Stan. Ça lui faisait ça l'alcool, ça le rendait tout câlin, mou, il aurait pu encore le prendre dans ses bras pour lui donner à tout-va l'amour qu'il n'avait pas pour lui.

— Je ne veux plus voir ma fille chez vous, pedo... elle ne sortira plus de la maison.. La semaine prochaine on s'en va, soyez heureux que je n'aie pas appelé les flics...

Stan se sentit observé, le père de Pauline semblait se demander quel genre de type d'homme il était et qui avait osé bouser un truc pareil. Stan était ravi de tenir sa position d'étron qui défoule la haine.

— *Je pourrai lui dire aurevoir ? demanda Stan sans lucidité*

Ça aurait pu relancer la colère de son voisin, mais il préféra garder les poings tournés vers le sol. Ce white trash alcoolique avait eu son compte, plus il aurait eu l'impression de pratiquer une activité salissante. Il le toisa avec mépris et partit sans dire un mot.

— *Salut alors, c'était sympa ! lui cria Stan qui était plus doué pour se faire mal que n'importe quelle coalition des autres.*

Son voisin lui adressa un doigt d'honneur par-dessus son épaule. Stan ferma la porte. Il commençait à avoir mal, parce que son amour-propre avait cessé de flotter dans l'alcool. Dans la salle de bain, il se fourra un coton dans le nez qui continuait à goutter. En se soignant, il avait rendu la douleur plus vive. Il espérait que ce con ne lui avait pas cassé... Stan appuya plusieurs fois sur l'arête de son nez pour voir : parce que ça faisait mal et peut-être un peu plaisir quand même... C'était un état parfait pour écrire.

CHAPITRE 27

Mathilde avait trouvé refuge dans sa chambre. La jeune fille pleurait sur son lit si bien qu'elle n'entendit pas son père s'avancer dans la pièce. Christophe fit son entrée prudemment, un peu déchiré dans son rôle de papa qui doit interdire et protéger à la fois. Il soupira en voyant sa petite si fragile à cet instant. Mathilde était devenue une jeune femme. Des formes nouvelles étaient apparues sur son corps. Elle avait poussé cet été. Le genre de transformations qui n'avaient pas échappé aux regards des garçons. Christophe n'avait pas su quoi en dire. Peut-être qu'il aurait dû. Sur la plage, dans son maillot deux pièces, il regardait cette étrange petite créature issue de lui avec émerveillement et effroi. La puberté de sa fille, l'avait un peu embarrassé au début. Il avait cru nécessaire de prendre des distances avec le corps de sa fille devenue si subitement porteur d'un sexuel déroutant. Il repensait déjà avec nostalgie quand la petite lui montait sur les genoux, qu'il la portait comme une plume pour faire l'avion où qu'elle l'escaladât comme s'il avait été une montagne amoureuse.

« Je peux m’asseoir, ma puce ? ».

Mathilde, la tête dans son oreiller, ne voulut pas lui répondre. Christophe lui caressa maladroitement la tête. Sa fille. Cette petite femme qu’il n’avait pas vu grandir. Il pouvait encore la comprendre, mais elle ne comprenait plus rien aux lois ineptes des adultes.

— Je vous déteste ! cria Mathilde se relevant et s’écartant ostensiblement de lui.

— Je suis désolé mon cœur... soupira Christophe qui n’arriva pas à parer cette attaque infantile pour la rendre complètement indolore... Tu m’avais dit oui en plus ! continua Mathilde comme s’ils avaient entamé un dialogue invisible.

Elle avait raison. Il ne pouvait pas savoir qu’Anne avait posé son veto sur la sortie dont rêvait leur fille. S’il y avait une règle en matière d’éducation, c’est bien que les parents ne doivent jamais se contredire. Christophe et Anne s’étaient toujours tenus à ce principe.

Les choses avaient dégénéré à table.

Mathilde lui avait rappelé sa promesse. Il y avait une fête ce soir dans la ville d'à côté, elle devait y aller avec Solan. Près du port, tous les gamins du coin y seraient. Mathilde voulait y aller et seule. En voiture, ça prenait quelques minutes. Sa fille l'avait trouvé en fin d'après-midi en revenant de la plage. Elle lui avait posé la question. Il avait dit oui. Il n'avait pas trop réfléchi. Il soupçonnait sa fille de le manipuler parfois.... Comme tous les papas, elle le faisait craquer et il avait du mal à lui dire non. Il l'avait déçu. Anne avait vu ça d'un très mauvais œil et avait très vite objecté : elle ne savait pas qui il y aurait sur place, de l'alcool, des garçons qu'elle ne connaissait pas... et elle aurait aimé que Mathilde la prévienne bien plus tôt. C'était non. Mathilde s'était braquée créant une fissure dans le bloc parental. Elle avait quitté la table précipitamment. Regard noir d'Anne. Christophe reçut mal ses reproches. Il était fatigué de passer pour l'irresponsable.

« Je vais la chercher », dit-il à sa femme au bout de quelques minutes.

Christophe était monté dans sa chambre. Maintenant il cherchait des mots pleins d'amour pour rassurer sa fille et lui faire comprendre combien il était difficile d'être parent.

« Faut que tu comprennes qu'on fait ça pour ton bien, parce qu'on t'aime, commença-t-il gêné »

Ce soir-là Mathilde ne voulut rien entendre de la sagesse paternelle, meurtrie qu'elle était dans son ego d'enfant qui se croyait empêché de devenir plus. Christophe déposa un baiser dans sa chevelure.

« Je te laisse tranquille », conclut-il.

Il finit de s'engueuler avec Anne. Mathilde ne réapparut pas de la soirée. Ils reprendraient les choses plus calmement avec elle demain.

CHAPITRE 28

Anne faisait preuve de patience depuis la disparition de Christophe qui avait suivi leur engueulade. Christophe s'était connecté sur la messagerie privé qu'il partageait ; il devait être encore en vie, mais il ne lui répondait pas. Son portable sonnait dans le vide à chacun de ses appels. Elle n'avait pas encore atteint ce stade où l'inquiétude pousse à agir en dépit de toute logique. Anne aussi avait besoin de temps pour elle, que croyait-il ? Est-ce que Christophe s'imaginait que c'était là son seul privilège ? Anne s'était fait les ongles de pied dans l'après-midi, elle avait retiré ses chaussures et admirait le bout de ses doigts de pied rose comme le nappage des gâteaux. Boire seule, elle avait toujours trouvé ça un peu pathétique, mais ce soir c'était différent ; elle y avait droit. Christophe avait eu ses bouquins, qu'est-ce qui lui restait à elle ? Elle se servit un copieux verre de Chardonnay. Anne se dit que la vie n'était jamais aussi terrible que ce qu'on l'imaginait, si Dieu existait, il avait inventé le drame dans nos existences, mais aussi l'alcool pour ne pas y faire face, preuve qu'il était quand même un type sympa... Pas de faux semblant,

Anne visait cette douce ivresse qui a comme principale vertu d'édulcorer le monde pour le rendre moins incisif. Quelques dizaines de minutes plus tard, Anne déambulait sans but dans sa maison endormie, étreignant avec joie cette nouvelle forme de gravité plus douce. Elle laissa courir ses doigts sur le mur en remontant le couloir. C'était amusant à faire ce soir. Anne ressentait un vif besoin de tendresse, d'amour... et tous ses contacts avec le monde lui paraissaient assez érotiques, elle avait besoin de toucher, de caresser... sa peau était devenue un revêtement sensuel que le moindre contact innervait. Christophe ne la touchait plus. Il ne s'était rien passé entre eux depuis sa tentative malheureuse à la sortie de l'hôpital. Elle l'espérait encore. Anne avait trompé Christophe, cela avait duré un moment, juste pour le plaisir, elle n'attendait rien d'autre de son amant... c'était comme boire un verre, se commander du plaisir et de la détente. Elle ne l'avait pas choisi pour la qualité de sa conversation, ils se voyaient à l'hôtel, ils baisaient. Ils ne s'embrassaient jamais. C'était une condition qu'avait posée Anne. Le privilège de sa bouche revenait toujours à Christophe. Elle apaisait sa culpabilité comme ça, à se dire qu'elle lui ménageait

toujours un espace comme une zone privilégiée... Des images de ses ébats passés défilèrent dans la tête d'Anne. Elle sentit une tension sexuelle lui monter dans le bas-ventre. Elle n'y résista pas, voulut l'apaiser, là, maintenant. Elle glissa sa main entre ses cuisses cherchant les plis de son sexe déjà humide. Elle se fit venir brutalement, debout, la main posée sur le mur comme une jument qui met bas. Une fois l'orgasme atteint, son plaisir se disputait sa honte. Anne se redonna une contenance en réajustant sa chevelure et sa robe de nuit. Elle poursuivit sa route comme si de rien n'était.

Un étrange sentiment la rattrapa quelques mètres après. Anne était soudainement déprimée. Cette exploration nocturne ne l'amusait plus. C'était juste devenu un moment triste et pathétique que le Chardonnay et sa robe d'or pâle avaient éclairé l'instant d'un flash. Anne s'était appuyée contre le cadre de la porte de la chambre de sa fille. Plus rien qui ne la rappelait vraiment ici, juste des souvenirs. Après son départ, ils s'étaient réapproprié cet espace, ça avait pris du temps. Anne y faisait son repassage, elle avait installé une autre télé dans la pièce et

un petit bureau pour être à l'aise pour gérer les papiers de la maison. Elle poursuivit sa route et entra dans le bureau de Christophe. Elle s'assit face à l'ordinateur et composa le mot de passe qui le verrouillait sans hésitation. Elle regarda de vieilles photos. Des gros plans d'elle et Christophe qui faisaient l'idiot face à l'objectif. Depuis combien de temps ils n'avaient pas été heureux comme ça ? Cette joie-là ne semblait jamais pouvoir revenir... Dans des répertoires soigneusement étiquetés, Anne consulta d'autres photos. « 3 roches – 2003 ». Elle ouvrit le dossier d'un clic. Les miniatures montraient des photos de Mathilde petite fille, une vraie paparazzade... Dans un maillot de bain rose une pièce, elle jouait à faire des pâtés sur un bout de plage qui paraissaient immense. Anne s'en trouva bouleversée. Le besoin de parler à Mathilde se fit sentir chez elle. Depuis qu'elle était toute petite, Christophe et elle avaient trouvé amusant de lui créer une adresse mail. Pour le futur, comme une sorte de capsule temporelle. Quand elle était bébé, ils lui envoyaient des messages dessus, ils racontaient ce qu'était leur vie du moment pour qu'elle puisse se la représenter plus tard. Des fois, Mathilde était à côté, Anne lui parlait tout en

s'adressant à son autre soi du futur. Tout y passait, mais surtout des tranches de vie, du quotidien râpé petite maille : l'apparition de ses premières dents, ses rires, ses petites phrases jusqu'aux boutons de la varicelle... Quand Mathilde eut 16 ans, Christophe et elle avaient passé un temps fou à imprimer tous ces mails et à les relier dans une sorte d'album qui faisait déjà un sacré volume. Quand Anne lui écrivait, elle avait toujours l'impression de s'adresser à elle bébé. Anne avait besoin de retrouver ce lien avec sa fille. Avec toutes les péripéties des derniers jours, elle ne manquerait pas de choses à lui raconter.

CHAPITRE 29

Anne et Christophe regardaient Mathilde ouvrir ses cadeaux. La jeune fille paraissait presque gênée d'être prise dans le feu croisé de leurs regards pleins d'amour, comme si ce témoignage de leur affection était déjà trop et son plus beau cadeau.

— On a encore quelque chose d'autre pour toi... dit Christophe au comble de sa joie avec un brin de mystère.

Mathilde lui adressa un sourire timide. Christophe se tourna vers Anne lui donnant l'approbation pour la surprise qu'ils avaient préparée ensemble. Anne quitta la terrasse pour revenir aussitôt. Elle avait une sorte de livre dans les mains. Sur la table où trônaient les restes de leur repas, elle fit un peu de place pour déposer face à Mathilde cet épais volume de feuilles reliées.

Mathilde ne parut pas comprendre.

— Lis-le, l'encouragea sa mère.

Mathilde leva une première feuille comme on soulève le coin d'un mystère. C'était comme du sacré, lire les écritures. Mathilde sentait toute la charge émotionnelle que contenait l'ouvrage, ces beaux sentiments qu'il fallait traiter avec la plus grande dévotion. Ses gestes étaient lents et empreints d'une certaine solennité lorsqu'elle tourna d'autres pages. Quelques fois, à la vue d'un paragraphe, son visage s'illuminait d'une joie singulière. Elle se rappela ce que lui avaient dit ses parents une fois... ce rendez-vous qu'ils avaient pris dans l'avenir qui lui apparaissait tellement loin, mais aujourd'hui elle avait 16 ans et face à elle se trouvait les témoignages d'amour que lui adressaient ses parents depuis des années.

« J'espère que quand tu liras ça, je serai encore en vie, mais surtout avec des cheveux ! »

Mathilde venait de lire à voix haute un extrait d'une page au hasard. Elle pouffa en se tournant vers son père :

— Tu t'en sors plutôt bien, lui dit-elle amusée.

Christophe tassa ses cheveux vers l'arrière :

- Oui, mais en revanche, je n'ai rien pu faire pour mon front qui n'arrête pas de grandir.

Anne lui ébouriffa les cheveux façon gamine espiègle :

- J'aime bien, moi, ton grand font, ça fait intellectuel...

Elle l'embrassa. Mathilde fit mine de s'en offusquer en poussant un cri factice.

Anne et Christophe regardèrent leur fille avec tendresse qui avait encore des airs de petite fille sage lorsqu'elle s'adonnait à des activités qui demandaient toute sa concentration.

- On lui dit, pour l'autre surprise ? dit Anne en s'adressant à son mari.

Ils cabotinèrent un moment juste pour la faire enrager.

- Cette surprise, devrait beaucoup, beaucoup lui plaire... dit Christophe détachant chacun de ses mots comme dans une scène de théâtre.

Après s'être fait traiter de « gros naze », c'est Christophe qui partit chercher la dernière surprise pour sa fille. Cela dura un petit moment.

Mathilde en voyant débarquer Solan manqua de s'étouffer avec le bout de gâteau qu'elle avait repris en bouche. Elle n'en revenait pas. Elle n'était pas prête à cette rencontre comme si d'un coup deux mondes opposés effectuaient une fusion brutale. Cela donna lieu à un moment de gêne étrange où elle n'arriva pas à saluer son amoureux. Solan, un peu provoc, lui rappela que même si c'était son anniversaire à elle, qu'il aurait bien espéré un bisou...

Anne ne put s'empêcher de ressentir une forte émotion en contemplant ce tableau qui disait tout de ce que peut être l'amour à 16 ans. Ses yeux s'humidifièrent instantanément. Au début, elle ne voulait pas y croire à leur idylle, mais Mathilde ne l'avait jamais lâché son beau Solan. Avec Christophe, ils avaient assisté mi-inquiet, mi-attendri au début de leur romance qui durait depuis près de deux ans ce qu'ils s'imaginaient comme une éternité pour leur âge. Solan, si discret, elle avait appris à le connaître, il s'était ouvert à eux, comme eux s'étaient

ouverts à lui. Il faisait presque partie de la famille désormais... Il était attachant. Bien qu'il n'en parle pas beaucoup, Anne avait compris que sa situation à la maison était compliquée. Un beau-père brutal et une mère un peu dépassée... il avait souvent trouvé refuge ici. Anne avait dû poser des règles. Jamais elle n'avait pu soupçonner que ce serait une épreuve si difficile. Parler de sexe avec sa fille, lui avait rappelé la seule fois où elles avaient parlé de la mort ensemble, legs remuant qui allait agiter toute son existence et la structurer aussi. Mathilde était encore une gamine. Elles jouaient à un jeu idiot où il fallait manger des écureuils. En voulant bouger son pion, sa fille l'avait interrompue : « non pas celui-ci Maman, tu ne peux pas, il est déjà mort ». Il y avait eu comme une prise de conscience chez sa fille ce jour-là. Ou alors c'était chez Anne que cela s'était produit... Après cette scène, elle l'avait beaucoup questionné. Pendant un temps, Mathilde avait exigé le retour de sa veilleuse dans sa chambre. Les questions sur le sexe pour Mathilde étaient aussi angoissantes et plus urgentes encore. Quand Mathilde eut 15 ans, Anne l'avait réuni avec Solan dans le salon. Tous étaient assez mal à l'aise parce qu'ils devinaient quelle

serait la nature de la conversation. Christophe assez lâchement avait préféré ne pas assumer ses responsabilités dans ce domaine. Ils avaient eu des mots échangés à ce propos. Christophe lui avait dit que jamais son père ne lui avait dit quoi que ce soit à ce sujet et qu'il s'en était sorti quand même, que ça s'était fait « naturellement ». Anne pareil, le discours sexuel n'avait pas sa place dans sa famille pétrie de valeurs religieuses, mais si on l'avait mieux informé peut-être que certains événements tragiques ne seraient jamais arrivés dans sa vie de jeune fille... Instruire, c'est donner le pouvoir et elle parlerait aux deux ados aussi pénibles que soit cette conversation. Leur porter un discours éclairé et non culpabilisant sur le sexe plutôt qu'ils s'abreuvent seuls à des sources douteuses.

Quand Anne eu fini de parler l'ambiance était tissée de choses fragiles, mais sur les fils quelques perles avaient trouvé leur place comme des remerciements qui ne peuvent pleinement s'exprimer. Anne après leur discussion fit bien plus attention en rentrant dans la chambre de sa fille quand elle savait Solan présent. Le

sexe ne devait pas être un danger et elle préférait savoir sa fille ici en toute sécurité plutôt que prendre des risques ailleurs. C'était son seul souhait en tant que mère : protéger sa fille.

(LAISSE-MOI T'ÉCRIRE)

Stan avait écrit jusqu'à tard dans la nuit. Avec fièvre, sans savoir s'il se torturait où il se soignait. Il était épuisé et dans un état second où tout devient inconsistant. Il sentait une sueur rance aux relents d'alcool qui s'était accumulée sous ses aisselles. En faisant défiler le texte sur son ordinateur, il eut un mouvement de dégoût pour lui-même. L'écriture était un art abject où écrire c'est chier et lire ravalé. Il voulut fuir pour mettre le plus d'espace entre lui et le lieu maudit où il créait des monstres à moitié bâtards et dégénérés. La meilleure solution pour lui aurait été d'aller dormir et oublier, mais son cerveau accro à l'horreur s'était trop excité. Il se demandait pourquoi il avait tant besoin d'écrire des trucs trashes et quand il pourrait trouver l'apaisement dans le monde sans avoir besoin de souiller des pages blanches. Stan descendit pour aller chercher un verre d'eau. Il y a des détails qui prennent de l'importance que dans une temporalité fixée : le manuscrit relu par Pauline était resté sur le fauteuil. Il n'y avait plus prêté attention. Des jours qu'il passait là sans le voir ; tombé dans un pli secret du

monde attendant un meilleur arrangement. La réalité était éclatée tout le temps, on alignait quelques pièces parfois par hasard comme si la vie était un foutu rubik's cube. Il posa son verre d'eau sur la table basse et commença à relire ce qu'il avait écrit. La première version du roman quand il avait encore l'impression d'écrire de jolies choses et pas des coulées de merde qu'il étalait en mots. D'une écriture de gamine, Pauline avait mis tout un tas de notes en marge des feuilles. Stan commença à lire en fronçant les sourcils. Elle dévoilait tout du texte : ses scorries, ses erreurs, ses failles et ses réussites. Ce qu'elle éclairait, c'était la voie, ce qu'aurait dû être ce texte dès le début. Stan l'avait noyé dans sa colère. Sur la dernière page, sur toute la partie blanche de la feuille, Pauline lui avait écrit un pavé. Des indications sur ce qu'elle pensait être la suite du roman. Encore une fois Stan fut émerveillé, subjugué, baffé. C'est ça qu'il avait voulu écrire sans jamais y arriver. C'était ça son livre, elle l'avait compris mieux que lui, il n'y avait pas d'autres cheminements possibles, c'était parfait. S'il s'écartait de la route que lui présentait Pauline, il se trahissait. Il le savait. Stan rabattit la dernière page. Il se faisait des nœuds au

cerveau. S'il écrivait tout ça, jusqu'à quel point ce serait encore son histoire ? C'était comme un dilemme impossible : son histoire qui deviendrait leur histoire, donc plus tout à fait la sienne. Et si c'était ça le projet ? Que cette gamine soit apparue dans sa vie comme une mauvaise herbe pour faire de lui un écrivain pour qu'il écrive enfin le seul texte qui soit important pour lui et qui puisse le rendre fier. Stan avait trouvé une nouvelle force dans cette idée. Il s'empara du feuillet comme si c'était le trésor qu'il avait toujours cherché. Il remonta à l'étage. Sans pitié, il effaça des dizaines de pages de son roman et se remit à l'ouvrage qui avait le gout de toute une vie.

CHAPITRE 30

Cela faisait trois jours que Christophe n'était pas revenu à la maison. Anne n'avait pas la patience de Pénélope. Elle irait retrouver Christophe dans n'importe quel lit de sirène où il aurait pu trouver refuge. Elle s'imaginait maintenant le pire. Après leur dispute, assise dans la bibliothèque, elle l'avait entendu prendre la voiture. À ce moment-là, la force lui avait manqué. Une foule de mauvais souvenirs flottait dans sa tête remontée à la surface extraite de la vase du passé... Elle irait voir la police, s'il le fallait, mais cette histoire, c'était la leur, il devrait la démêler ensemble.

Anne fumait toujours. Elle regarda sa cigarette se consumer comme si elle était apparue par magie dans sa main. Elle la jeta à moitié entamée... Il lui fallait un allié. Anne alla chercher son téléphone. Dans le salon elle composa le numéro de Patrick. Il était là pour la genèse ; au dénouement d'une histoire, on rappelle les personnages principaux, pour comprendre... à moins que ce soit un remake... Dans ce cas, il faudra faire mieux. Toujours.

Peu avant la sortie du livre de Christophe, ils s'étaient tous

retrouvés ici. Patrick en bout de table, façon chef de famille. La publication était imminente, Patrick les avait aidés jusqu'au bout, en assumant surtout cette grosse part du travail qui consiste à trouver un éditeur. « C'est ce que vous voulez ? après il sera trop tard, leur avait dit Patrick les regardant tour à tour » Christophe garda un silence qui voulait dire oui. Anne avait cédé. Son oui à elle voulait dire non. Personne ne veut le mauvais rôle dans le livre d'un autre. Une sonnerie passa. Patrick décrocha. Anne en vint tout de suite au but : « tu fais quoi demain ? »

Patrick était là au rendez-vous. Il portait un bermuda et des lunettes de soleil comme si Anne lui avait proposé une escapade à la mer.

— On va à la plage ? Moi, je n'ai pas pris mon maillot...

Ce fut la seule blague de leur séjour, car ce qui s'annonçait était bien trop sérieux.

Anne furetait devant la maison. Patrick était encore à l'intérieur. Ils avaient vu sa voiture, la fenêtre défoncée, mais pas Christophe qui s'était volatilisé, semble-t-il...

— Rien, lui dit Patrick en revenant sur la terrasse.

Ils se regardèrent un peu paumés. Ils étaient comme deux enquêteurs novices qui s'étaient retrouvés K.O. dès le début de leur enquête. La soirée tombait. Ils décidèrent de remettre leurs recherches au lendemain. Dans la cuisine, ils mangèrent en silence et prirent un peu de temps pour préparer un plan d'action pour la suite. Anne se fatiguait vite et peinait à suivre les paroles de Patrick. Il avait fait beaucoup pour eux. Anne lui avait dit pour Daniel son jeune amant. Il ne l'avait jamais jugé, lui disant que ce qui était important c'est qu'elle soit encore en capacité de se faire du bien... Patrick posa sa main sur son épaule : « Va te coucher, si tu veux, la journée a été dure ». Bizarrement, elle avait attendu son autorisation. Elle ne se fit pas prier. Patrick la suivit jusqu'au pas de la chambre pour lui souhaiter bonne nuit. Il dormit sur le canapé de la salle.

Dans la pénombre, Anne se mit à pleurer en silence. Selon elle, il y a des douleurs qui ne se montrent ni se partagent.

Anne était déjà debout quand Patrick la rejoignit devant la maison. Elle contemplait l'horizon. Il ne voulut pas l'interrompre tout de suite. Il rentra se servir un café qu'il but sur la table extérieure. C'était une histoire de fou... du genre qui n'existe que dans les romans. Anne lui avait confié ne pas croire à l'amnésie de Christophe. Elle n'avait pas voulu lui dire en plus. Les deux avaient une relation ou les non-dits étaient énormes. Ça ne sentait pas bon. Peut-être qu'il courrait déjà après un mort. Un soir, Christophe l'avait appelé tard dans la nuit. « Je vais faire une connerie, lui avait-il dit... » Patrick avait rappliqué sur le champ. Il le trouva attablé devant plusieurs boîtes de médicaments.

— Tu en a pris ? lui avait demandé Patrick

— Non

Patrick s'en était trouvé soulagé. Il était venu s'asseoir face à Christophe. S'il l'avait appelé, c'est qu'il n'avait pas envie de crever ce soir. C'était un appel à l'aide et Patrick

connaissait l'étendue de ses souffrances. Il fallait le prendre au sérieux malgré tout. Ils avaient parlé.

Christophe à la fin de la conversation l'avait gardé avec une sombre lucidité dans le regard :

« Prends-les. »

Patrick avait glissé les médocs dans sa poche. Christophe le remercia. Il lui affirma que ça irait qu'il avait juste envie d'aller dormir à présent. Sur le pas de la porte, il l'interpella :

« Tu ne diras rien à Anne, pas vrai ? ». Il avait juré. Il était parti avec cette triste certitude qu'il finirait par recommencer... Christophe était le plus fragile des deux. Ce qu'il voulait fuir, c'est peut-être précisément ce qui le faisait tenir. Patrick espérait vraiment qu'il ne soit pas trop tard...

Anne s'était retournée vers lui. Elle avait l'air fatiguée de ceux qui n'ont pas dormi de la nuit :

« Je suis prêt, lui dit-il »

CHAPITRE 31

Anne et Patrick avaient sillonné la région toute la journée. Ils avaient interrogé les passants, passé le coin au peigne fin dans chaque lieu où ils pensaient que Christophe avait pu trouver refuge. La fin de journée leur apportait que des pensées noires. Leur interrogatoire des gens du coin s'était fini toujours de la même façon. Un silence gêné. Il connaissait Christophe, son histoire, celle après laquelle il courrait tout ce temps. Il l'aimait bien, il était simple, il parlait d'eux, il racontait un peu la vie de la région dans ses romans... alors ils souhaitaient beaucoup de courage à Anne et les plus pieux disaient qu'ils allumeraient un cierge pour lui. Parce que ce n'était pas une histoire facile que la leur.

Patrick conduisait en silence. Anne regardait défiler le paysage, monotone et triste, mais c'est parce qu'elle y collait un peu trop de ses sentiments profonds. Cela n'aurait jamais dû être leur vie, ce n'est pas ce qu'ils s'étaient promis et la mort aurait dû se trouver à la fin de leur vie pas en chemin. Pour le pire et le meilleur... Anne eut une illumination. Elle regarda Patrick : « je crois savoir

où il se trouve... ». Patrick la regarda sans comprendre. Il se laissa guider.

Ils arrivèrent à la Pointe aux Loups. Point de loups dans le coin, juste des roches aux alentours qui formaient comme des gueules ouvertes... Un endroit impressionnant où la terre plongeait dans la mer dans un saut chaotique. C'était une terre nue continuellement battue par les vents qui attiraient les voyageurs en quête de sensations brutales prêts à se confronter à une nature puissante et mystérieuse. Au bord de la falaise, où les vagues venaient se fracasser en bouillon rageur, il y avait un homme debout. Anne reconnut tout de suite Christophe. Elle demanda à Patrick de rester dans la voiture. Il y vécut une heure indue de petit personnage resté en dehors de la scène.

Anne s'avança dans le dos de Christophe les cheveux soulevés par les rafales. Une rencontre au sommet de la vie, totale et dantesque. C'est ici que Christophe l'avait demandé en mariage. Il avait bien mené son coup, ils étaient arrivés ici à vélo. Il avait sorti sa bague. « Pourquoi ici ? l'avait-elle interrogé plus tard ». Christophe avait juste confessé adorer ce lieu sans en dire davantage.

Anne l'interpella :

- Tu avais envie de revivre nos noces ? J'espère que tu n'as pas prévu de sauter... Tu m'avais promis le meilleur, tu te souviens ? Ça va gâcher la fête...

Christophe se retourna à peine surpris de voir Anne comme s'il s'attendait à son arrivée imminente. Il s'arracha à la contemplation mortifère du paysage face à lui. Il regarda sa femme. Il ne savait pas quoi dire. Il ne voulait plus parler. Jamais.

Patrick fut soulagé de voir revenir Anne en compagnie de Christophe, mais quand il vit leur visage à tous deux, il resta impressionné par la douleur qu'il y lut. Patrick se retourna vers Christophe. Anne l'interrompit avant qu'il n'eut le temps de dire un mot :

- Il ne parlera pas. Il ne m'a rien dit non plus.

(LAISSE-MOI T'ÉCRIRE)

Stan avait remis son livre à Patrick. Il était dans les temps. Il avait dû le lire d'une traite, parce qu'il n'avait pas mis beaucoup de temps à le rappeler. « C'est un putain de texte, tu t'es fait sucer par une muse ou quoi ? ». Patrick n'avait pas cherché tant que ça à en savoir plus, il avait le livre, tout le monde serait heureux... Stan allait encore pouvoir se bidonner, se gaver à la célébrité, parce que c'est bien ce qu'il voulait que tout le monde sache qu'il était un putain d'artiste... Stan avait un fantasme récurrent concernant la fin de ses textes : parachever l'œuvre et aller se pendre discrètement. Parce qu'on a finalement tout dit, parce que c'était le seul sens qu'on trouvait à sa vie que d'écrire cette histoire. Stan étudia minutieusement le plafond à la recherche d'un point d'accroche qu'il ne trouva pas. Il pensait à la gamine aussi. Il était un plagiaire, il lui avait pris son histoire, mais n'est-ce pas ce qu'elle voulait ? Il y a ceux qui vivent l'histoire et ceux qui la racontent. Quand on creuse un peu, on peut s'apercevoir qu'il s'agit de la même personne, ce qui ne l'empêche pas d'être une autre. Stan

avait senti le souffle glacé de la déprime fondre sur lui, ça l'avait tout craquelé, crée un gouffre, son premier réflexe avait été de le remplir de liquide des fois que ça le ferait surnager...

Stan se souvenait plus ce qu'il l'avait poussé à sortir de chez lui. Contempler le vaste monde ou une connerie comme ça ; dehors le ciel était immense et les étoiles trop nombreuses. La maison de Pauline était face à lui. Le panneau était revenu à sa place. Les rideaux étaient fermés, la pelouse nickel comme un tapis de billard. Rien qui indiquait que quelqu'un avait déjà vécu ici. C'était peut-être ça le truc. Stan avait inventé Pauline, parce qu'il ne savait pas écrire seul. Au final, il y avait que lui et son histoire encombrante qu'il valait mieux porter à deux. S'il n'y avait pas Pauline, il n'y aurait pas d'histoires ou l'inverse. Des dilemmes à la con. Il y avait qu'une façon de simplifier l'équation dans l'esprit embrumé de Stan, il n'aurait fallu jamais écrire, cela voulait dire ne jamais vouloir vivre.

Toujours le gouffre, mais cette fois l'envie de se jeter dedans. L'alcool faisait plus d'effet à Stan ce soir. Il était seul sur l'unique route bordée de maisons propres que même la nuit ne rendaient pas menaçante et qui suintaient toujours la joie de vivre. Stan s'allongea sur le macadam qui avait gardé encore quelque chose de la chaleur du jour. Il attendait. Peut-être ce gros camion qui viendrait l'aplatir...

Un chat vint se positionner non loin de Stan. Il prit bien soin de rester sur la pelouse. Stan qui avait entendu une agitation dans la nuit avait tourné la tête. Les yeux du chat faisaient comme des miroirs dans la nuit. Le chat s'était assis sur ses pattes arrière. Il semblait l'observer et trouver la scène curieuse comme s'il lui lançait des « so what ? ». Le spectacle semblait vaguement l'ennuyer, il commença à se lécher méticuleusement. Stan tenta de le chasser en lui lançant des « pschitt » énergiques. Il lui gâchait son moment. L'animal ne sembla nullement impressionné par cet humain écrasé par un rouleau invisible. Le chat finit par partir, probablement arrivé à la

conclusion qu'il aurait mieux à faire en allant courir après les mulots.

Ça fit un drôle d'effet à Stan. Le chat l'avait trouvé pathétique. C'est ce que Stan avait compris de son attitude. Matou à la con... Stan se releva pour s'asseoir. Assis par terre, sur une route, c'est pire, ça donne toujours l'impression qu'on est là pour y chier. Peut-être c'était un genre de signe que le chat, de ceux que voient les gens surtout quand ils sont saouls ou désespérés... Il pouvait faire mieux. Stan aurait dû être fier, parce qu'il avait écrit son livre. Ça avait été un putain d'accouchement, il regrettait déjà quand il grossissait en lui... alors il allait enfanter encore. A chaque fois, qu'il écrirait, il serait fier qu'importe qui ou quoi l'inspire: c'était lui l'écrivain ! Cela lui donnerait une capacité d'agir infinie, il n'aurait plus besoin d'attendre de se faire faucher au bord d'une route... Ces dernières pensées donnèrent la force à Stan de rentrer chez lui comme si elles l'avaient hameçonné. Quand il rentra chez lui, même son univers factice lui parut accueillant : c'était chez lui.

CHAPITRE 32

Christophe depuis un an avait beaucoup grossi et ses cheveux mi-longs lui donnaient l'apparence d'un beatnik. Ceux qui le connaissaient en ville n'osaient plus l'interpeller quand il le voyait errer sur le front de mer. Christophe venait de rentrer dans une boutique de souvenirs de celles qui faisaient la joie des touristes et dans lesquelles ils faisaient la razzia chaque été. L'été était passé, il n'y avait rien de plus triste que la mer en hiver. La gérante se crispa un peu à son arrivée comme s'il portait le mauvais œil. Christophe fit mollement tourner un présentoir à l'entrée garni de bols qu'on pouvait personnaliser de son prénom. Son attention fut ensuite attirée par les sachets de bonbons remplis de papillotes multicolores. Anne était partie, elle l'avait laissé seul. Elle voulait vendre la maison. Il ne pouvait pas s'y résoudre. Christophe n'avait aucune idée de ce qu'il faisait là, il n'était plus qu'une chose ballotée ayant perdu la boussole de son existence. Tout en haut dans les étagères, il y avait des tableaux. Dans l'un deux, des alignements de petits nœuds de marin en corde de jute qui présentait chacun une

spécificité. Christophe se perdit dans cette contemplation. Quand il quitta la boutique, il n'avait plus qu'une idée en tête. Il fit un arrêt dans une autre boutique. La devanture lui rappela la quincaillerie de son père à Saint-Malo.

Christophe arriva à son bureau au plus haut de la maison des 3 roches. Il posa un sac au sol qu'il venait de se procurer. Il n'y avait plus de colère en lui, juste un joyeux abandon de tout. Il partirait comme on va se coucher un soir des rêves plein la tête. Face à l'ordinateur, il se mit à écrire, les mots venaient tout seuls, mais il ne fallait pas se tromper, tout dire, parce qu'après il n'aurait plus jamais la possibilité de s'exprimer. Il espérait seulement qu'Anne lui pardonnerait, car il n'avait plus la force. C'était tout. Christophe regarda son texte, il fit remonter la barre de défilement pour le relire une dernière fois. Parfait. Christophe laissa le traitement de texte ouvert qui devait surgir comme une évidence et s'assura que son ordinateur était correctement branché à la prise. Tout était en place. Christophe put sortir ce qu'il avait dans le sac. Il en extirpa une longue corde. Un regard sur les grosses poutres de la charpente lui assura qu'elles tiendraient son poids.

Christophe fit passer plusieurs fois la corde par-dessus la poutre jusqu'à tant que la longueur lui parût suffisante. À côté de l'ordinateur, il y avait une petite photo de Mathilde dans un cadre. Il ne voulait pas la voir. Sa fille lui jetait des regards interrogatifs qui lui transperçaient l'âme. Il se rapprocha du bureau pour s'y asseoir. Après un long temps à regarder la photo, il en fit basculer le cadre pour le coucher sur le plateau du bureau ; cela fit office de gâchette pour toutes ses émotions réprimées. Christophe s'écroula dans ses bras et lâcha de lourds sanglots. Quand il se releva, la lettre qui s'affichait sur l'écran de l'ordinateur lui apparut comme une hérésie. Il voulut la détruire pour qu'il n'en reste rien, mais les émotions étaient encore là. Christophe avait besoin de se libérer. Il commença quelque chose, un exercice qui consistait à transformer sa douleur pour mieux la sublimer :

Stan était de retour chez lui après une sortie qui avait duré au plus une dizaine de minutes. La balade semblait avoir profité bien plus à Rudy son chien qu'à lui-même et l'animal paraissait encore tout excité par l'affaire.

Voilà ce que Christophe avait commencé à écrire.
Quoiqu'il écrirait désormais ce ne serait que le
palimpseste de sa douleur première.

CHAPITRE 33

Christophe n'avait pas desserré les dents sur le trajet qui les avaient ramenés jusqu'à la maison. Patrick et Anne tenaient un aparté. Anne venait de quitter Christophe qu'elle avait laissé dans le séjour. Son mari sans âme, un tas de chair et d'os qu'elle pouvait poser où bon lui semble.

- Il n'a toujours rien dit ? demanda Patrick.
- Non, soupira Anne.
- On devrait peut-être l'emmener à l'hôpital ? Il a peut-être subi un choc, quelque chose...

Anne l'écouta à peine. Elle retourna à l'intérieur de la maison. Parler à Christophe, c'était comme s'adresser à un mort. Elle s'agenouilla face à lui comme pour se confesser :

« Je sais que tu m'entends... je sais que tu souffres, demain on ira voir Marie. Tu te souviens de Marie ? n'est-

ce pas »

Christophe n'avait eu aucune réaction. Anne le regarda attristée, puis s'éloigna. Il s'était enfoncé dans le fauteuil comme dans un cauchemar. Quand Anne s'éloigna, quelque chose se débloqua en lui. Une grosse larme se forma au coin de son œil droit et roula sur sa joue pour venir s'écraser sur son pantalon.

Christophe n'opposa aucune résistance quand Anne le fit monter en voiture. Ils ne roulèrent pas longtemps vers la petite ville, celle des jours heureux à la mer. Marie avait été prévenue. Son cabinet se trouvait sur la place du village. Tout un tas de boutiques entourait un monument aux morts au milieu, un long passage couvert protégeait les passants des intempéries. Des professionnels de santé avaient choisi de s'installer là. Marie Brune faisait partie de ceux-là. Elle était la médecin de famille de Christophe depuis toujours. Elle l'avait soutenu durant la longue maladie de son père qu'elle connaissait très bien. Marie avait été toujours en première ligne pour apporter son réconfort à la famille. Aujourd'hui, Marie était une

sémillante septuagénaire qui ne s'était jamais départie de son profond amour pour l'autre, une professionnelle dévouée dont chacun vantait les mérites et craignait le départ prochain à la retraite. Anne patienta dans la salle d'attente. Christophe venait de s'installer sur la table d'examen. Marie lui adressa un sourire en fermant la porte.

Quelques minutes plus tard, Christophe ressortait. Ce fut au tour d'Anne de s'entretenir longuement avec Marie. Elle était d'accord avec Anne : « c'est dans sa tête... tu pourras faire appel à un spécialiste à l'hôpital, mais bon... En vrai, je crois qu'il y a que toi qui peut l'aider... »
Vraiment ? s'interrogea Anne. La question était de savoir jusqu'à quel point peut-on s'aider ou s'aimer quand on se fait du mal...

Anne eut du mal à quitter Marie. Elle avait fait beaucoup pour eux. Fut un temps, elle l'avait vu comme une maman surpuissante. Il y a toujours un temps où l'on revient qu'un gosse. Il y a toujours un temps où on a besoin d'un plus grand pour être protégé. Marie avait de l'affection pour Anne, tellement forte, mais tellement abîmée. Elle lui assura qu'elle pouvait revenir à tout moment. Anne la

remercia pudiquement. Elle était un peu plus que son docteur, mais le lieu se prêtait mal aux effusions. D'autres patients attendaient de l'autre côté, les bénédictions de Marie...

Quand elle se retrouva dans la salle d'attente, Anne eut un moment de panique : Christophe n'y était plus. Elle se calma aussitôt, l'apercevant dehors par la porte vitrée du cabinet. Il avait l'attitude d'un malade comme ceux qu'on voit des fois dans les hôpitaux qui traînent les pieds et se meuvent au hasard. Christophe s'était approché du monument aux morts qu'il regardait morose. Il en fit le tour plusieurs fois, s'attardant sur les noms comme s'il cherchait quelqu'un. Anne eut pitié. Quoi qui se passe dans sa tête, elle se refusait à le laisser dans cet état. Sans savoir. Elle pouvait toujours l'aider, comme lui avait suggéré Marie. Tant pis, que ça le détraque, qu'il devienne encore plus paumé ou dingue... Anne fit ce que tous lui avaient interdit de faire : la vérité. Sa compréhension passerait par le cœur. Avec le cœur on peut tout dire.

— Tu ne la trouveras pas ici... dis Anne

— Mathilde ? lui répondit Christophe contre toute attente.

— Oui... on peut aller la voir ensemble si tu veux.

Christophe sortit de son mutisme acquiesça encore. Oui, avec Anne, c'était possible...

Il attrapa la main d'Anne comme un gamin anxieux. Ils revinrent aux 3 roches qui étaient au cœur de tout.

Christophe n'avait pas lâché la main de sa femme. À eux deux ils étaient encore une construction solide, mais il ne fallait pas que leur lien lâche. Qu'ils continuent d'avancer ensemble. Ils étaient descendus sur le chemin devant la maison. Christophe marqua un temps d'arrêt, Anne le consulta du regard. Il y a 2 jours de ça, Christophe était parti en courant par ici vérifier cette vérité impossible. Cela l'avait ébranlé. Encore. Pas besoin d'écrire des romans d'horreur, quand l'horreur est dans nos vies.

CHAPITRE 34

L'écriture est toujours du côté du réconfort, les histoires qu'on se raconte pour nous-mêmes aussi. Christophe avait commencé à se rappeler, et ce avant qu'Anne le rejoigne en Bretagne. Après le récit de Marcus, il en savait déjà trop. Ses défenses ne tenaient plus. Quel terrible jeu du sort. Chercher un coupable, pour se rendre compte que le criminel c'est nous, mais qu'on préfère l'ignorer... Que la culpabilité nous ronge et que dans la moindre brèche on s'enfonce comme dans un trou. Parce qu'on rêve que de ça : oublier... Christophe s'apercevait qu'il n'avait fait que tourner en rond et sur le point central juste sa triste histoire : celle de sa famille et de sa petite morte trop jeune. Pas de complots, de phénomènes mystérieux, juste la glaçante tragédie qu'on préfère occulter.

Christophe avait passé une nuit de plus dans la maison. Au matin, il avait voulu envoyer un message à Anne, mais il n'avait pas eu le courage. Il s'était trouvé faible et ridicule. Longtemps il en avait voulu à Anne. Longtemps il en avait voulu à Solan.

Et il s'en voulait de leur en vouloir... Il ne s'expliquait pas bien sa petite comédie. Punir Anne, vraiment ? Se punir lui surtout... Comment avouer à sa femme qu'il avait préféré oublier, plutôt que se rappeler la mort de leur fille. Le plus facile, c'était toujours de se taire. Il avait eu honte. L'accident lui avait donné cette possibilité de ne pas se rappeler, il avait saisi cette chance comme une opportunité, il avait mis plus dans cet oubli. C'était mystérieux, ça s'était fait malgré lui, mais cela s'était fait... preuve qu'il y était quand même pour quelque chose... comme si il voulait juste rêver un peu... connaître cet immense apaisement qu'offre l'oubli. C'est ce qu'il croyait du moins, car la pression n'avait fait qu'augmenter ; il avait surtout mené une lutte criminelle pour se la rappeler.

Anne l'avait amené à Marie. Marie qui les avait accueillis le jour même de l'accident. Elles les avaient soutenues pendant des mois dépassant largement le cadre de ses fonctions... parfois était venu les visiter le soir, alors que leur couple était en crise. Tout le monde avait été là pour eux. Patrick plus que d'autres. Anne avait été là pour lui,

même à douleur égale, elle avait été plus forte. Christophe avait voulu en finir plusieurs fois. Puis l'écriture était arrivée comme un refuge, un lieu pour les faibles qui ne peuvent pas vivre correctement leur vie... ça s'était passé dans son bureau sous le regard de sa fille.

Christophe s'était décidé à appeler Anne. Avant, il avait tenu à visiter un dernier lieu... Il n'avait jamais cessé de l'aimer. C'était juste plus dur désormais... ils avaient manqué souvent de se séparer. Il voulait renouveler la promesse de son amour pour elle.

Christophe avait couru, mais au plus près du lieu de l'accident de sa fille, il avait ralenti, ses jambes pesaient plus lourds, il aurait pu s'effondrer encore, mais il était trop près du but. Il fallait juste un dernier effort : cela avait été comme déchirer un mur en papier noir, l'illusion d'un enfermement. De l'autre côté, tout était plus dur, mais plus lumineux aussi. La vie existait toujours. Christophe vit le petit monument érigé à la mémoire de sa fille continuellement fleurie. La poésie après le décès de Mathilde l'avait aidé aussi. Christophe avait pensé à Victor Hugo qui avait perdu sa fille Léopoldine et son

poème célèbre. Il l'avait récité à voix basse tout en continuant à avancer dans une forme de lenteur, qu'on appelle le recueillement et qui ne sied qu'aux morts. Pour se donner du courage, parce que les mots, ça rend forts. Les vrais drames nous en privent, on n'a pas les mots, on ne les aura jamais, on peut essayer, l'essentiel c'est qu'ils nous procurent l'apaisement. Christophe n'aurait plus de crises désormais.

*Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.*

*Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au-dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.*

*Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendants vers Harfleur,*

*Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.*

CHAPITRE 35

Mathilde était restée un moment dans sa chambre à pleurer. À un moment donné les pleurs ne suffirent plus : elle crut que la colère pourrait être un remède plus efficace. C'était injuste. Ils n'avaient pas le droit de leur interdire d'aller à cette soirée. Tout le monde y serait. Elle et Solan ne parlaient que de ça depuis des jours. Leur première vraie fête et ils allaient la vivre ensemble.

— Si tu te sens prête, on pourra peut-être le faire ?

Mathilde rosissant avait dit oui en l'embrassant. Dans le creux de son oreille, elle lui murmura : « sur la plage, et je te ferai ce que tu adores... ». Cette fois c'est Solan qui fut au comble de son plaisir-désir. Ils ne pouvaient tout simplement pas louper ça. Mathilde s'était un peu vantée. Elle avait commencé à en parler à ses amis. Si elle n'y allait pas, ils diraient qu'elle n'était qu'une mythe... Elle avait 16 ans, merde ! elle pouvait décider pour elle.

Cet après-midi elle avait passé un temps fou à sélectionner

ses plus beaux vêtements quelque chose de cool et léger. Elle avait mis son top vert tout en s'assurant qu'il lui faisait bien ressortir sa poitrine. Quand son père lui avait donné son autorisation pour la fête, elle lui aurait sauté au cou tellement elle était contente. Il n'avait pas même pas cherché à en savoir trop :

- Il y aura d'autres amis à toi ?
- Oui Fanny et Gaëlle, improvisa Pauline.
- Vous n'allez pas faire trop de bêtises. Enfin pas de trop grosses, n'est-ce pas ?
- Mais non papa ! répondit Mathilde en laissant trainer ses syllabes.
- Ok, ok, princesse rebelle, c'est oui !

Il s'était même proposé de l'emmener en voiture. Mathilde avait tout organisé, elle pourrait rester autant qu'elle le souhaitait sachant qu'elle s'était arrangée pour dormir chez une amie. En réalité, elle serait chez Solan dont la mère s'était absentée ...

Il n'y avait pas moyen : elle irait. Tant pis, ses parents n'avaient qu'à pas changer d'avis. Mathilde était effrayée et excitée par son propre courage. Si ses parents étaient

encore dans la cuisine, elle pourrait tout à fait s'éclipser sans qu'ils s'en aperçoivent. Elle récupérerait son vélo dans la remise et s'échapperait par là sans passer par l'entrée principale. Son père lui avait dit un jour que grandir c'était assumer ses choix. Demain elle accepterait de se faire punir, mais ce soir elle comptait bien s'amuser. Mathilde mit rapidement son plan à exécution.

Mathilde poussait son vélo dans l'herbe. Elle n'avait éveillé aucun soupçon dans la maison. En évitant de passer par en bas, elle avait été invisible, ses parents ne pouvaient la voir depuis la maison. Elle n'avait plus qu'à récupérer le chemin quelques centaines de mètres plus loin. Il commençait à faire sombre, mais ça irait. Elle espérait que ses parents ne repasseraient pas dans sa chambre pris de soudains remords. Elle ne voulait pas les inquiéter non plus. Elle chassa ses idées de petite fille de sa tête.

Le phare avant de son vélo était cassé, mais Mathilde avait trouvé une solution : elle tiendrait son vélo d'une main et de l'autre plaquerait son téléphone portable en mode lampe. Il n'y avait que quelques kilomètres pour rejoindre le village voisin où se déroulait déjà la fête. Mathilde était

fébrile et une fois sur le chemin se mit à pédaler de toutes ses forces. Elle était grisée par ce sentiment de liberté volée. Elle pensait à la fête à venir. Le vent lui fouettait le visage, il ne lui semblait jamais avoir ressenti un tel sentiment de plénitude. Elle était heureuse comme tout.

Dans l'obscurité naissante, Mathilde ne vit pas la grosse pierre au milieu de la route, qui avait roulé du coteau. Elle voulut l'éviter au dernier moment. Elle perdit l'équilibre et lâcha son portable qui vint frapper la roue la bloquant un court instant. Mathilde roula dans l'herbe, mais rien ne vint bloquer sa chute. Elle chuta lourdement sur les roches en bas. Elle poussa un cri qui fut absorbé par la houle. Les vagues vinrent lécher le corps de la jeune fille ensanglantée comme un dernier hommage. Mathilde sentit le contact salé de l'eau sur ses plaies, une douleur immense, qui déjà s'estompait, la vague se retira. Elle ne vit jamais la suivante...

(LAISSE-MOI T'ÉCRIRE)

— *Stan, il y a une gamine qui demande à te voir à l'entrée. Elle dit qu'elle te connaît. Tu ne veux pas aller la voir, elle est du genre chieuse. C'est ta même ?*

Stan regarda son ami avec étonnement :

— *Et puis quoi encore ?*

Stan avait bu plus de champagne que nécessaire. C'était sa façon de gérer le stress que lui procurait ce genre d'évènement. Il finit son verre d'une traite. « Ok, je vais voir. », dit-il.

Prétexte parfait pour fuir l'assemblée. Dans la vie d'écrivain ce que Stan préférait, c'était écrire. Même les célébrations en son nom l'ennuyaient rapidement.

Il descendit les quelques marches de l'hôtel qui menait au hall. Il avait la vue un peu trouble et le pas plus très assuré. Une jeune femme se tenait face à lui dans l'allée centrale : belle, blonde, dans une ravissante robe avec perle et fils d'or.

Avant qu'il soit tout à fait à sa hauteur, elle l'interpella :

— Il paraît qu'il y a un écrivain célèbre qui fête sa réussite ce soir...

Stan reconnut tout de suite Pauline.

— Faut pas tout croire de ce que disent les journaux, répliqua-t-il.

D'un coup, il était redevenu parfaitement clair.

Il n'en revenait pas de la trouver là. Qu'est-ce qu'elle pouvait bien lui vouloir, la petite frenchy ? Il voulait se montrer plus froid, mais face à Pauline il fendit aussitôt l'armure. Stan se méfiait malgré tout et avait gardé un assez mauvais souvenir de son paternel qui, l'espérait-il,

ne trainait pas dans les parages. Enfin, c'était loin tout ça... Et il avait fallu qu'il la retrouve à Paris où il n'avait jamais foutu les pieds ! Il dévisagea la jeune fille. En même temps, il lui devait tout.

— Je suis très fière de toi, tu sais. Stan ne s'attendait pas à ça... J'ai vu ton nom dans la presse. Dès que j'ai su que tu étais sur Paris, j'ai tout fait pour venir te voir. J'ai été tellement contente quand j'ai appris pour ton second livre. Je vois que tu as suivi mes conseils ?

Stan hésita à répondre. Il n'était pas sûr de ses attentions... Mais dans son visage il ne lut qu'émerveillement et tendresse d'enfant.

— C'était de bons conseils...minimisa Stan.

— Bien sûr ! C'était les miens !

Cette fois Stan esquissa un sourire.

« C'est ce que je voulais, que tu reprennes confiance en ce que tu écris, que ce soit beau, qui cela te ressemble... et

ton livre est magnifique. C'est notre livre. Ce sera notre histoire »

À la place de Pauline, Stan crut voir un ange, car l'instant était divin. Du vent, un bout de toile qui se soulève, on voit quelques secondes qu'on appartient à une logique plus grande.

Stan lui sourit. Pauline lui retourna son sourire. Ils étaient en paix. Il passa son bras sous le sien et l'accompagna dans la grande salle qui était belle et lumineuse.

FIN

À la mémoire de ma fille Mathilde.

ÉPILOGUE

Anne et Christophe se tenaient côte à côte et en silence à l'endroit exact où leur fille s'était tuée un soir d'été. Déjà 10 ans... Une petite croix blanche marquait l'emplacement, il venait y déposer des fleurs chaque année.

Christophe se sentit triste comme jamais. Il attrapa Anne dans ses bras, pour la réchauffer avec son amour. Son corps trop dur pour lui, qu'il voulait faire fondre.

Anne s'abandonna dans ses bras.

Ils s'en voudraient éternellement. Il ne pouvait rien y faire, juste apprendre à vivre avec. Cette douleur, c'était la leur.

Ils s'éloignèrent en se tenant la main.

Anne questionna son mari :

- Tu vas reprendre l'écriture quand ça ira mieux ?
- Oui.

- Encore un livre sur Mathilde?
- Oui.
- Tu es sûr que ça te fait du bien ?
- Toujours.